PER
M-414
S

MAINMISE

no 70
$1.00



l'amour, les fleurs, les p'tits oiseaux

L'alternative en France
les sage-femmes
Gregory Bateson (suite et fin)
les plantes curieuses du Québec
Pierre Dansereau, un écologiste radical
Tangerine Dream

HOTEL NELSON

évêché

10 mai au 15 mai	JIM ET BERTRAND
17 mai au 22 mai	THE WHITE RIVER BLUEGRASS BAND
24 mai au 29 mai	ROBERT PAQUETTE
31 mai au 5 juin	LE TEMPS

Heure des spectacles: 21h 30 et 23h 30
Réservation des billets: 861 5731

HATHA YOGA

AUX PETITS 1 OISEAUX

ASANAS et PRANAYAMA

TOUS LES NIVEAUX, TOUS LES JOURS (SAUF DIMANCHE)

pour renseignements:
845 2824
1596 Bool St Laurent
MONTREAL



l'alternatif

1587 ST-DENIS (Près Maisonneuve) TÉL.: 845-8887

HARMONIUM
l'heptade
sur scène



EN TOURNEE AU QUEBEC:

17 mai	RIMOUSKI	Gymnase du CEGEP
20 mai	MONTREAL	Centre Sportif de l'UdeM
21 mai	"	" " "
22 mai	"	" " "
26 mai	SHERBROOKE	Palais des Sports
28 mai	QUEBEC	Colisée

une production BEAU BEC

ÉDITORIAL

Pour célébrer le mois de mai, le renouveau, la montée de la sève et l'explosion de la végétation québécoise, la grande fièvre amoureuse du printemps, Mainmise se met sous le signe du Taureau. Pas question de décoller cette fois. Les deux pieds sur la Terre et tous les sens ouverts, le corps vivant, vibrant, réceptif.

Ce numéro de Mainmise, nous l'offrons à la terre québécoise, à sa richesse, ses odeurs, ses beautés grandioses, ses ciels sublimes, à la qualité, la transparence de son air, à la générosité de ses cours d'eau sans pareils, victimes du grand Gâchis.

A Pierre Dansereau qui parle si bien, si clair et sans ménagement du rapport trop abstrait des québécois avec la nature, à leur criminelle indifférence surtout (qui n'est pas irréversible !).

A Claudine Brelet-Rueff, un point fort dans le grand réseau de conscience écologique et cosmique de la planète auquel nous nous sentons plus que jamais reliés.

Aux jeunes, qui à travers la grande vague hédoniste de la contre-culture et l'animisme du nouvel âge, retrouvent, au-delà de leur culture latine qui chosifie la nature, leurs vraies racines.

Aux Celtes et aux Amérindiens, donc, ces fils de la Terre, ces amoureux de la Vie qui sont avec nous, partout présents, et qui se manifestent de toutes les manières, par exemple : ce concert de musique celtique et québécoise du groupe "Barde" à la Bilbiothèque Nationale, un ravissement.

A tous les "dropés", les campagnards, les communards, ces expérimentateurs du futur dont Mainmise voudrait être le point de ralliement.

Aux sages-femmes de la transformation.

Aux sages-femmes tout court.

A l'amour, aux fleurs, aux petits oiseaux.

Michèle Favreau

SOMMAIRE

RECHERCHE :

L'AUSTERITE JOYEUSE, entrevue avec Pierre Dansereau, écologiste, par Georges Khal et Jean-Michel Montbriand p. 5

SAVEZ-VOUS PLANTER DES CHOUX ?, les jardins communautaires en milieu urbain, par Madeleine p. 8

LES DEUX COTES DU PARADOXE NECESSAIRE, par Stewart Brand, traduction Georges Khal p. 9

JOURNEE INTERNATIONALE DE LA BICYCLETTE, communiqué du "Monde à Bicyclette p. 11

CLAUDINE BRELET-RUEFF, l'amour, la réincarnation, l'écologie, la continuité p. 12

PRAXIS

MAINMISE/MATANE par l'équipe des Petits Vallons.
To Be "different"... or not to be p. 20
Les nouvelles du monde p. 21
La mutation agricole p. 22
Renaissance de la sage-femme p. 24
Les plantes sauvages curieuses du Québec p. 27
Trucs pratiques, recettes zé conseils p. 30

INFORMATION

CHRONIQUE LIVRES p. 15
LE COIN DES YEUX p. 31
LE CHAMAN MASKE p. 32
JUPITER SATURNE URANUS, ou la respiration de l'âme p. 33

MUSIQUE

VERTIGES, Tangerine Dream & Dream Tangerine, par Marc Desjardins p. 34
PHILIP GLASS, par Marc Desjardins p. 39
L'OISEAU-ROCK, par Clodomir Sauvé p. 41
RED MITCHELL, entrevue par C. Belleau p. 42
OFFENBACH, par Bruno Dostie p. 43
DISQUES p. 44

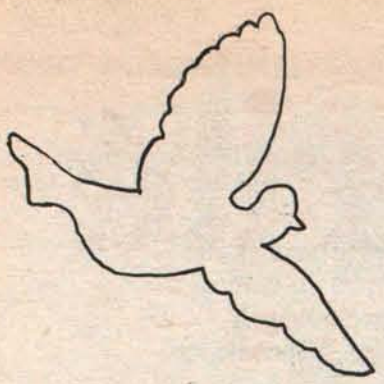


Page couverture : Madeleine Hébert
André Roussil

Equipe de production : Michel Bélair, Nicolas Devil, Michèle Favreau, Madeleine Hébert, Marlyse Piccand, Yves Poissant, Pierre-François Tassé, Michel Chevrier, Catherine et Claude.

Mainmise est publié mensuellement par les EDITIONS MAINMISE INC., filiale à soixante pour cent de la FONDATION DE RECHERCHE EN ECOLOGIE ET ALTERNATIVES QUEBECOISES INC. (FREAQ), et distribué par Les Messageries Dynamiques, 775 Lebeau, Montréal (514) 332-0680. Dépôt légal : deuxième trimestre 1977. Courrier de deuxième classe, no. 2511. Port de retour garanti par Mainmise. Fondateurs : Jean Basile et Georges Khal. Rédaction, fabrication, administration, abonnements : Mainmise, 1591 St-Denis, Montréal (514) 843-4792, Publicité (514) 843-5844. On peut rencontrer ou rejoindre par téléphone l'équipe de rédaction les lundis et jeudis de 13h à 17h à l'adresse du journal. Mainmise se vend $1 l'exemplaire et l'abonnement (12 numéros) est de $10 par année. Imprimé au Kébek. Mainmise n'est pas responsable des taches de café ou pistes de pattes de chat ou tout autre ennui pouvant survenir aux manuscrits ou dessins qui lui sont envoyés. On vous promet de faire attention quand même.





« Lettres et Messages »

RASSEMBLEMENT GUERISON DE LA FAMILLE MONDIALE
du 1 au 7 juillet 1977 — Gila National Forest, New Mexico

On se réunit avec nos amis et nos familles dans le temple de la nature pour montrer que tous les peuples peuvent vivre et travailler ensemble en harmonie et guérir la terre.

Le rassemblement cette année est à un endroit bien retire. Viens préparé. L'épicerie la plus proche est à plus de 90 milles. Il y a une marche de 3 à 4 milles. C'est un événement totalement pas commercial. Si tu peux pas venir tu seras avec nous où que tu sois.

Amène ton bol, ta cuiller, ta hutte, du manger en gros, des fruits, des légumes, autant de manger que possible.
Toi-même, tes capacités, tes amis, et surtout laisse ton chien chez vous.
Toute donation acceptée et pour d'autres informations : tribu arc-en-ciel, C.P. 366, Val-David.

Message d'une Source Angélique et Communication par Télex Humain m'a impressionné. Pouvez-vous me donner plus de détails de son origine ? Merci.

Gabriel Bourdon

Réponse : le 1er message a été reçu par les gens de la communauté de Findhorn et le second a été imaginé par Georges Khal, de Mainmise.

Chers mainmisiens et terriens,

Il est temps que les vivants mettent main-mise sur terre. Voici qu'il vous est offert terre riche comme pas vu souvent pour que chacun-ensemble nous vivions

jardin Unitaire
sur une même Terre
pour toute la Belle Saison

Unite de terre minimum essentiel de 1/4 d'acre (champ) 1300 m2) assez grand pour y recolter vos legumes pour l'année. Et pour ceux qui le désirent, lieu de campement d'un village (tentes pyramides) communautaire dans de multiples petites clairières. Le tout pourossiopeuque $50.

Principe, Aimer la Vie
Loi, ne pas la tuer
Fait, la cultiver

***

C'est la plus too much terre en ville. La plus grande (600 acres), la plus près (1 h. de Montreal), la plus riche (ceinture noire d'Amérique du Nord !), la plus facile (pays plat et instruments disponibles à user sciemment, et la plus belle (comme partout nature) c'est à chacun qu'est laissée l'appréciation, Maîtres Pins et Cèdres du Kébek, sentiers de mousses et ruisseau chantant; tout ça pour qu'ensemble chacun de nous se libère un peu plus, devenant autonome et indépendant de l'indésirable pour dépendre librement du désirable sein même de notre Mère la Terre.

Du jardin individuel à l'agriculture organique communautaire, en passant par toutes les formes de culture harmonieuse possibles, biodynamique et Findhorn, écologie et magie, la culture naturelle est ouverte.

C'est de Montréal vers le Sud, Hemmingford (Bordure de Passage) (près du park Safari Africain), nous-mêmes, sanctuaire pour animaux d'ici, astrophiles, pyramidophiles, et autres amoureux y vivent et y sont de passage.

Donc c'est une invitation à venir partager la vie terrestre, à venir te connaître par ton rapport d'expérience avec la nature, à camper sous tente pyramidale, centrale d'énergie universelle, à venir y tirer ta substance vitale, à venir t'emplir du divin de l'air des pins, du Soleil et de la bonne vie, de l'Universel Amour de tous et du Tout qui est UN.

Info : 388-5226

Avec Amitié, Amandré

J'écris ces mots dans l'espoir qu'on me lise.

Les rideaux sont tombés sur un enjôlement général, le 5 mars 77, à l'Outremont, un spectacle qui faisait rire et pleurer autant l'auditoire que les musiciens. Harmonium est devenu en très peu de temps l'image de la plupart des Québécois, ils sont comme nous autres, simples et accueillants. Quand ils sont sur scène, c'est comme s'ils étaient assis en face de moi, dans l'salon, à me jaser bien tranquillement. Hier, on aurait écouté la belle voix de Fiori toute la nuit. Mais c'est fini; trop vite d'ailleurs. On a à peine goûté le centième de ce qu'ils valent. Harmonium ça fait flipper, ça poigne au coeur. On vous aime.

Patricia, Montréal

P.S. : Mainmise manque de bandes dessinées révélatrices.

Les éditions Mainmise publient une revue de BD : Balloune. Pourquoi ne pas y jeter un coup d'oeil ?

MAISON EMMAUS

La maison Emmaüs, une oasis de silence en plein coeur de Montréal. On peut venir s'y recueillir quelques minutes, quelques heures, quelques jours, quelques semaines ou même quelques mois.

A la Maison Emmaüs, l'initiation à la méditation se fait dans la ligne de cette tradition mystique née des 40 jours de Jésus au désert. Une attention particulière est apportée à l'hésychasme, une technique de méditation issue des moines des déserts de Palestine et d'Egypte. La liturgie, la prière spontanée, la danse sacrée, la lecture de la Bible et des auteurs spirituels y trouvent également leur place.

L'initiation à la méditation se vie à l'intérieur d'une expérience de vie communautaire et d'accueil. Le climat veut favoriser la redécouverte de son rythme intérieur en étroite liaison avec le rythme de la nature. Apprendre à vivre pleinement le temps présent de façon plus consciente, plus ouverte, plus accueillante et plus saine. Dans ce but, le décor de la Maison Emmaüs est simple et dépouillé; le style de vie, dégagé; l'ordre du jour, planifié; l'alimentation, soignée et naturelle.

- du lundi au vendredi : méditation à 7h et 18h
- samedi, sessions d'initiation à la méditation hésychaste
- sur demande, initiation à la méditation hésychaste sur place, pour groupes à partir de 16 ans.

Maison Emmaüs (près métro Pie IX)
2600 Desjardins
Montréal H1V 2H7
tél. 255-4773

Ma vie est comme une lente promenade sur la plage
Qui m'amène tout près, tout près de l'onde
Si près que la vague parfois couvre mes pas nonchalants
Et que je m'arrête pour mieux sentir sa caresse
Thoreau

Avez-vous remarqué comment il peut y avoir du bon dans les philosophies religieuses mais qu'il manque de quoi parmi ceux qui sont fanatiques. Ils sont si absorbés par leurs buts qu'ils manquent le présent. Ou comment les freaks sont libres mais poignés par leurs trips. Et entre les deux se trouve la nature et ses joies. Comment faire pour être non conformiste et faire partie de l'harmonie ?

Et bien j'ai tiré de bonnes conclusions après avoir participé à divers projets et j'aimerais me joindre à tous ceux qui veulent aller dans la même direction pour fonder un lien entre nous et la nature, entre l'homme (ou la femme) et l'univers. En commençant par faire des excursions ensemble dans la nature pour s'approcher les uns des autres dans l'ambiance qu'on y trouve. Ecrivez-moi à cette adresse et même si vous demeurez loin de Montréal, ça n'a pas d'importance.

André Juneau
1794 Bréboeuf, apt. 103
Longueuil, P.Q.

Soleil tout l'monde

cé des bétises que je vous envoie via mes pensées, j'ai pas vu une explication de Vous pour nous dire Nous les chercheurs solitaires, où est passé le texte concernant les pyramides. Il devait paraître dans le no. 67, même qu'il était commencé dans le no. 66, je le trouvais correct, en accord avec ma pensée et mes recherches, j'aurais aimé connaître SA pensée, sa vision de la pyramide et des énergies qui s'y focalisent, sa manier de la contruire mais y eu Vous, vous n'aviez pas assez de pages sûrement. "il" le truc du restez en ligne on Vous reploggera bientôt. Ca sent le capitalisme. Et j'en passe. Cé pas moi qui veut vous décider n'empêche qu'asteur, je Va regarder les titres de vos papier et pi quand que yara pas sui qu'Veux. "LES PYRAMIDES SUITE ET FIN." Je vous laisse TOMBER. Il es plus important pour moi d'expérimenter que de lire des placotages sur la dualité ou sur le changement des structures internes de la société. Y a bel lurette que j'ai compris que la révolution elle se fait en dedan, connais les Vibrations...

Paix profonde.
Claude Côté

R : Merci pour le rappel - la suite de cette recherche sur les pyramides sera publiée dans le no. de juin de MM.

Je suis à la recherche d'un associé muni de fonds nécessaires à la mise en marche d'un restaurant végétarien. J'y apporterais une note nouvelle en cuisine et tout mon amour !

Marie-Madeleine 523-6366

Allo toulmonde !

J'ai des graines de "wood rose" à vendre. C'est une médecine psychédélique naturelle organique. 20 graines pour 5 piastres (appr. 4 doses).
Ecrire à Rhona Achtman, a/s tribu arc en ciel, C.P. 366, Val David.

Nous sommes à la recherche de musiciens (musiciennes) et de chanteurs (chanteuses) pour groupe musical créatif expérimental. L'objectif est de monter un spectacle audio-visuel. Si intéressés :

Richard : 522-6827
Maurice : 525-5379

Merci d'avance...

Recherche album du groupe instinc The Fugs "Tenderness Junction".
Richard 524-6217 après 6h.

La science-fiction t'intéresse ? Tu écris des textes ? Tu fais des dessins ? Ecris-nous :
REQUIEM (Science-Fiction/Fantastique)
1085 St-Jean, Longueuil
Si tu ecris de la science-fiction, participe au Prix Dragon 77. Tu peux gagner $100. Règlements : REQUIEM, 1085 St-Jean, Longueuil.

Je suis à la recherche d'un emploi intéressant. J'aimerais travailler dans le domaine de la production.
Dans la préparation, à la coordination de spectacles ou encore de tournées soit pour le compte d'un groupe (orchestre) spécifique ou pour une maison de production.
Ecoutez je ne suis pas difficile en fait je n'ai qu'énuméré quelques facettes, évidemment il y a beaucoup plus.
Merci.
Experience, bilingue

Je m'appelle Marc
766-7889

Auriez-vous la gentillesse de me dire comment et où je pourrais me procurer les poèmes de Normand Décary ayant rapport avec les dessins de Pierre Tétreault. L'oeuvre de ce dernier m'a ravie et apporté beaucoup de joie et la lecture des poèmes trouvés dans votre journal m'a apporté aussi de grands points de réflexions.

F. Bourgon

Leur adresse est : 220 chemin des Vingts, St-Basile le Grand, J0L 1S0

Je cherche des cartes à jouer du Valet de Coeur ou du Joker usagées ou fait main. Mère si.

Valet de Coeur
2072 St-Hubert
app. 3, Montréal





L'austérité joyeuse

une entrevue avec Pierre Dansereau
par Jean-Michel Montbriand et Georges Khal
transcription des bandes : Jean Guernon

Inutile de presenter Pierre Dansereau. Il est le doyen des écologistes québécois, et sa réputation est internationale. Son dernier livre LE CADRE D'UNE RECHERCHE ECOLOGIQUE INTERDISCIPLINAIRE, publié dans la série EZAIM aux Presses Universitaires de Montréal a été couvert dans le no. 68 (mars 1977) de Mainmise. Trois pleines pages sont consacrées à Dansereau dans "Le Répertoire Québécois des Outils Planétaires" au début de la deuxième section "La Planète". Cette entrevue, qui justement avait été faite pour paraître dans le Répertoire, nous a semblée plus appropriée dans les pages de Mainmise. Nous ne pouvons cependant en présenter les extraits, l'entrevue originale ayant duré plusieurs heures et couvert un ample terrain. Nous nous excusons de ne pouvoir ajouter à cet article quelques photographies de Pierre Dansereau. La fabrication et la préparation du numéro ont coincidé avec une absence assez longue de Dansereau à l'extérieur du Québec.

MM — Quand on parle du Québec, on a généralement des portraits. Disons un portrait culturel, un portrait historique, un portrait social, mais on ne parle jamais de la terre même du Québec, de son insertion dans les cycles écosystémiques de l'Amérique du Nord. C'est quoi la définition du Québec comme entité écologique ?

P.D. — Pour essayer de comprendre cette situation-là, il faut constater que l'accentuation des données écologiques par les Québécois va à l'encontre des courants naturels qui ont prévalu dans notre histoire. Exemple : qui a sauvé les architectures montréalaises ? Le professeur Ramsay Trackware de McGill, beaucoup d'anglophones, des juifs... L'histoire de la propriété St-Sulpice, on aurait fait n'importe quoi avec St-Sulpice, n'eurent été les protestations des anglophones !

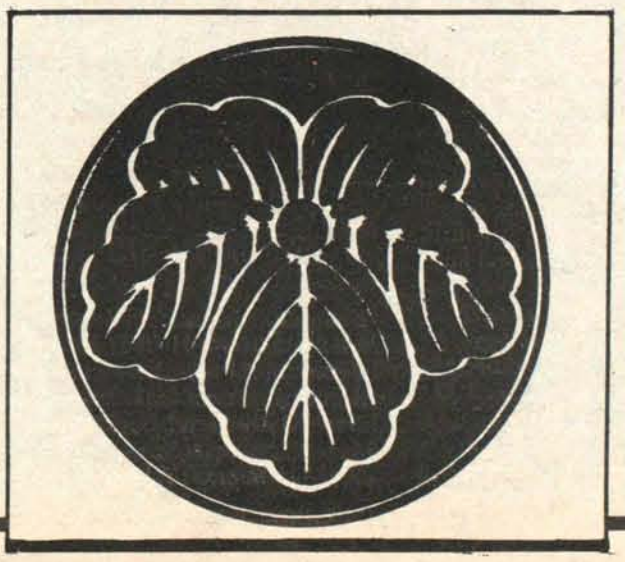
MM — Vous ne pensez pas qu'il y a une certaine prise de conscience des éléments francophones, en tout cas dans le mouvement "Sauvons Montréal" et certains efforts du côté des professeurs d'urbanisme ?

PD — Nous sommes en 1976, hein ! Historiquement, les canadiens-français se sont préoccupés tout d'abord de liberté collective et pas de liberté individuelle. Chez les canadiens-français, l'amour de la liberté ce n'était pas l'amour des droits de l'homme, mais l'amour des droits du groupe, du groupe ethnique. Deuxièmement, vous allez dans nos campagnes... j'ai publié dans mes rapports une photo aérienne de la région de Mirabel, le secteur français et le secteur anglais. Le secteur français, toutes les maisons sont aussi près de la route que possible et il n'y a pas d'arbres autour de la maison. Dans le secteur anglais, les maisons sont aussi loin de la route que possible et elles sont completement entourées d'arbres. En partant de là, je pense qu'on retrouve des thèmes, des thèmes fondamentaux qu'on retrouve jusqu'en Europe. Le sentiment de la nature chez les Français, les Italiens, les Espagnols, c'est bien la nature-décor, comme dans Lafontaine, c'est la nature humanisée. Le sentiment de la nature chez les Allemands, les Scandinaves, les Anglais, c'est pas ça, on aime la feuille pour la feuille, l'oiseau pour l'oiseau, la qualité de l'air pour la qualité de l'air. Alors on a un point de départ complètement différent. Il n'a pas été question d'installer les valeurs écologiques sur le plan des valeurs à maintenir tant qu'on n'a pas traditionnellement voulu conserver les vieux édifices, les vieux meubles, etc. Ceci dit, je reconnais que nos vieux bourgeois d'Outremont et d'ailleurs se sont mis à conserver les vieilles chaises de cuisine, les tables de réfectoire, les vieux chandeleirs et les reliques d'église; tout ça est venu du jour au lendemain ou presque, on peut dire vingt ans mais pas beaucoup plus. Mais maintenant, c'est très répandu, on veut faire québécois et on a rejoint les éléments spatiaux, la terre, l'architecture, les meubles, les jouets. Robert-Lionel Séguin a été un des grands artisans de cette renaissance, de cet éveil de l'intérêt pour les choses et objets, pour la dimension matérielle.

Quand on lit nos sociologues, nos économistes, qui nous décrivent des situations à force de chiffres, nulle part, qu'il s'agisse de St-Jérôme ou de la Côte-Nord, nulle part on ne touche, on ne sent de paysage derrière ça. Ce sont des idées économiques, des idées de liberté politique, des idées de participation, toutes plus généreuses d'une part et objectives d'autre part, d'accord. Mais les éléments spatiaux, l'intégration des problèmes du Québec dans un cadre spatial en trois dimensions, bien claires et bien nettes, ce n'est pas fait. La meilleure définition que nous ayons du Québec, nous la devons à un étranger, le professeur Raoul Blanchard, qui a publié quatre magnifiques volumes de description selon les critères d'un des meilleurs géographes français et mondiaux. Mais nous-mêmes, nos romanciers, qu'est-ce qu'ils ont raconté ? Jean-Charles Falardeau en a fait le procès en quelque sorte : les dimensions psychologiques depuis Angéline de Montbrun et Laure Conan jusqu'à Marie-Claire Blais et Anne Hébert. Les dimensions psychologiques, on les touche du doigt. C'est très bien tout ça, mais est-ce que dans Laure Conan et même Marie-Claire Blais, est-ce qu'on sent le paysage, la couleur de la terre, l'odeur des feuilles ? Nous n'avons à peu près pas d'écrivains, sauf quelques poètes comme Paul-Marie Lapointe, qui ont ce sens de l'objet, de la chose, du milieu.

Alors c'est vous dire que l'écologiste qui pense de cette façon-là, qui a de la terre entre les orteilles, qui a au bout des doigts le sentiment de la feuille, du pelage des animaux... ces dimensions-là sont évidemment très utiles pour une compréhension de ce qui nous entoure. La conscience de l'environnement, je l'ai toujours dit à mes étudiants, ça vous vient autant par la peau que par l'esprit. C'est très joli de prendre un mètre, de prendre un instrument et de qualibrer la qualité de l'air, la hauteur des arbres, etc., et de restituer tout ça sous forme de tableaux avec des chiffres et des moyennes, des graphiques, mais qu'est-ce que c'est qu'un arbre ? Un arbre, c'est autre chose que ça. Il faut aussi avoir le sentiment, l'intuition de ce que sont ces êtres vivants et non-vivants. Qu'est-ce qu'un fleuve ? Le fleuve St-Laurent, nous nous le sommes caché à Montréal. Il n'y a presque pas d'endroits à Montréal où vous voyez le fleuve St-Laurent. On n'y tient pas. Si on y tenait, on ferait comme les Anglais avec la Tamise, les Français avec la Seine, on l'encadrerait, il y aurait des balustrades, des plateformes...

MM — Dans la nouvelle allégeance politique du Québec, on voit quelque chose à l'horizon. Voyez-vous un avantage à ce que nous soyons entourés de l'élément anglo-saxon, qui est plus pres de la nature, et que potentiellement, il y a ici quelque chose de mieux qu'en Europe, scindée entre les nordiques et les latins ?

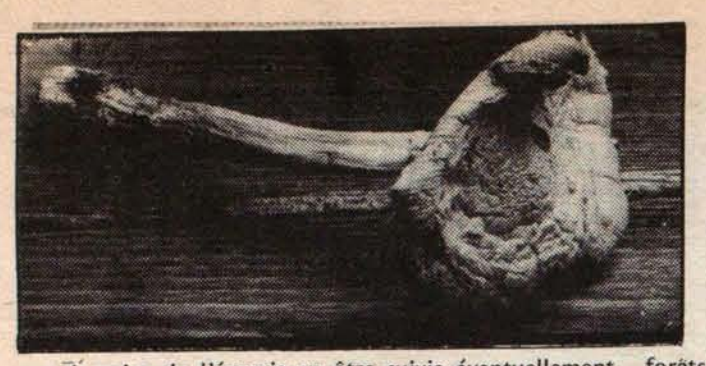


PD — Bien sûr que j'y vois un avantage. Nous avons, si pauvre soit-elle, une culture qui nous appartient, qui fut dérivée autrefois de la culture française, mais qui en diffère profondément. Nous sommes des français d'Amérique et non pas des français d'Europe. Nous avons une attitude américaine vis-à-vis de nos problèmes intérieurs et extérieurs. Par intérieur, je veux dire intime, personnel. D'autre part, nous avons cet héritage français, nous avons certaines habitudes de pensée avec certains défauts et inhibitions qui peuvent se corriger. Remarquez que lorsque je semblais regretter le manque de sentiment envers la nature chez les canadiens-français, je ne pense pas que ce trait-là, pas plus qu'un autre, ne soit irréversible. On dit qu'au XVIIIe siècle le peuple allemand était le peuple le plus malpropre de toute l'Europe. Or, de mémoire d'homme vivant jusqu'à maintenant, l'Allemagne a toujours été un exemple d'hygiène, de propreté, etc. Ca été une conversion. Chaque peuple, chaque culture est susceptible à un moment donné de changer ses patrons culturels. Prenez le cas de la natalité ici, il y a eu un changement énorme. La révolution sexuelle, même si elle a été mondiale, n'a pas les mêmes effets partout. Il y a eu ici une espèce de refus de la procréation en faveur de quoi ? On n'a pas encore approfondi cette question-là et quand on le fera, on y trouvera des eléments positifs qui visent un standard de vie meilleure, de meilleure éducation, un standard de vie dépensier aussi : moins on a d'enfants, plus on peut abonder dans la consommation. Il y a un élément encore plus pénible qui est une sorte de désespoir : "ça ne vaut pas la peine de mettre des enfants au monde". Je crains que ce facteur-là ait été présent dans la dénatalité. Il y a aussi l'abolition du mariage comme institution à tel point qu'on ne parle même plus de bâtardise. On n'utilise plus ce mot; les enfants nés en dehors du mariage ne sont plus handicapés comme avant.

Ainsi, il y a toute une série de changements d'ordre culturel et d'ordre éthique où le Canada-français est allé à triple allure. Alors, il y a d'autres domaines où on pourrait également accélérer le processus de changement social, et peut-être, ça c'est une chose que dans mes meilleurs moments j'espère profondément, qu'une société de conservation pourrait être expérimentée ici, qu'on pourrait se donner des objectifs, de ménager l'électricité, de recycler les déchets, je n'énumererai pas toutes les disciplines auxquelles nous pourrions nous plier si nous étions motivés.

La motivation, dernièrement, surtout au cours des dix dernières années, elle nous a manqué. Est-ce qu'elle peut nous apparaître dans la perspective politique actuelle ? C'est une possibilité. Pendant la guerre, si peu motivés que nous ayons été nous au Québec vis-à-vis la guerre, nous nous sommes pliés, si vous voulez, à un tas de vexations et de privations, et sans trop de frustrations. Il est à remarquer que dans les cas de grandes crises visibles comme la guerre, les maladies mentales diminuent, elles n'augmentent pas. Ce sentiment de solidarite qui est créé par une crise porte les gens vers des gestes positifs. Mais cet état de crise, je crois comme écologiste qu'il existe;

→



"Historiquement, les canadiens-français se sont préoccupés tout d'abord de liberté collective et pas de liberté individuelle"

que la crise de l'énergie va être suivie éventuellement d'une crise de l'alimentation. Ce qui nous obligerait à peut-être faire attention à notre agriculture, à ne pas dépendre, au point ou nous en dépendons, de l'extérieur, soit de l'Ontario, de la Californie, pour nos oeufs, nos légumes, etc. Je crois que des dirigeants politiques et parapolitiques qui sauraient bien définir les buts intermédiaires pourraient avoir beaucoup de succès. Les buts intermédiaires, ce sont des restrictions à la liberte de l'individu ou de la famille, du groupe domestique, qui sont orientées vers le bien commun et acceptées comme telles.

Si le maire Drapeau avait le courage d'interdire la circulation des automobiles particulières de sept heures du matin à sept heures du soir dans le centre-ville, ça nous préparerait pour le jour où nous serons obligés d'interdire la possession de plus de deux automobiles et éventuellement de plus d'une par maisonnée ou individu. Il y a des restrictions disciplinaires qui s'en viennent, c'est ce que j'ai osé appeler la *joyeuse austérité*, c. à d. le consentement à regarder dans l'avenir des éléments qui sont peu-être plus ou moins inévitables et qui nous obligent dès aujourd'hui à faire un choix. Est-ce qu'il nous faut vraiment jeter aux rebuts tous nos appareils dans les maisons dès qu'ils cessent de fonctionner, ou est-ce qu'on ne doit pas encourager une société de bricolage ? Est-ce que chaque individu ne devrait pas savoir réparer les choses les plus élémentaires dans la maison, les petits circuits électriques, même un peu de plomberie, etc. Est-ce que ça ne créerait pas des habitudes qui évidemment augmenteraient la conscience de l'environnement ? On vit avec ces monstres que sont les machines à laver, les poêles, les fournaises, et on ne sait pas ce que c'est.

Prenons l'exemple de la Nouvelle-Zélande : là tout le monde est bricoleur, les jeunes, les vieux, tout le monde sait faire toutes sortes de choses. Ils font des économies de bout de ficelle, un peu parce qu'ils sont tellement loin, le ravitaiellement est compliqué, le papier ils n'en fabriquent pas tellement, alors... Il y a un élément de nécessité.

MM — Qu'est-ce qui se passe au Québec dans le domaine de la recherche en écologie ?

PD — Il se fait pas mal de choses. Une façon de répondre, c'est en prenant ce que j'ai appelé dans mes travaux les niveaux trophiques, c. à d. les niveaux où l'on trouve l'origine des ressources. Alors, si on pense à nos ressources minérales, il se fait beaucoup de travaux sur l'eau. Nous avons des centres de recherches qui sont exclusivement orientées vers non seulement la qualité physique et chimique de l'eau mais sur la dynamique de l'eau dans le paysage, l'érosion, la sédimentation. Nous avons dans nos universités, dans les services gouvernementaux et dans les centres de recherches, une petite armée de chercheurs qui travaillent à partir de l'examen du contenu minéral des roches en passant par les changements de reliefs dûs à la glaciation. La glaciation a été le grand événement géologique qui a laissé sa marque la plus évidente sur tout le paysage québécois, parce qu'il y a eu de la glace absolument partout dans notre province, il n'y a pratiquement pas un pouce carré où il n'y a pas eu de glace jusqu'à une époque relativement récente, c. à d. il y a dix mille ans et plus récemment encore.

Sur l'air, nos services météorologiques et nos climatologies professionnels font d'excellents travaux; d'ailleurs, et c'est là absolument nécessaire, en collaboration très étroite avec le reste du Canada, avec les Etats-Unis, avec le monde, parce qu'il n'y a rien à comprendre dans les déplacements de masse d'air si on adopte les limites territoriales; ça ne voudrait rien dire. Sur le sol, nous sommes peut-être un peu moins avancés; nous avons une cartographie faite par le ministère de l'agriculture fédérale et provinciale, et souvent en étroite collaboration entre les deux; nous avons des cartes du sol qui couvrent presque tout le territoire agricole en tout cas... seulement tout n'est pas dans l'investissement agricole, il y a la foresterie et les autres domaines, la récréation, etc. Il reste donc pas mal de travaux à faire. Au point de vue des végétaux, des plantes sauvages et particulièrement des arbres, là nous avons beaucoup d'excellents travaux, surtout celui qui a été fait par l'ex-ministère des forêts à Ottawa, qui a été intégré depuis quelques années dans le ministère de l'environnement, lequel ministère à Ottawa, comme vous le savez n'a aucune jurisdiction sur le territoire, sur les ressources naturelles, mais a fait d'excellentes recherches et à vrai dire n'a fait que cela. Le ministère des terres et forêts à Québec a fait énormément d'inventaires, et là, il y a un manque. Ces données sont extrêmement nombreuses, on en a des salles et des salles pleines, mais il n'y a pas beaucoup eu de synthèses, on n'a pas digéré ces données sur les forêts, on n'a pas établi d'une façon détaillée le potentiel, la productivité de nos forêts. On a fait des expériences un peu partout et on serait en mesure avec les données qu'on a de faire une synthèse et elle n'a pas été faite.

L'agriculture, les productions végétales, il y a là toute une série de problèmes. Nous disposons de cartes qui ont été faites surtout par l'inventaire des terres du ministère de l'environnement à Ottawa donnant des valeurs au potentiel agricole des terres, et la plupart de nos terres de haute productivité sont occupées; seulement elles sont horriblement menacées, et même carrément envahies par la construction urbaine et par les installations urbaines; on n'a rien fait pour empêcher ça. On a absolument rien fait de sorte qu'il y a une menace très grande vis-à-vis de la productivité agricole.

Il y aurait le besoin aussi d'innover, d'introduire d'autres cultures dans... j'ai vu ça d'un peu près dans la zone de Mirabel, où les terres sableuses par exemple sont à peu près laissées à l'état spontané, sont occupées actuellement par les petits bois de bouleaux gris qui ne sont pas un produit très utile, alors qu'on devrait faire de l'horticulture. Mais l'horticulture, dans la mentalité de nos habitants de la plaine de Montréal, ce n'est pas une occupation préférée. Ils ne veulent pas discontinuer l'industrie laitière et s'adonner à la fraise et à la framboise; ça ne marche pas. Qu'est-ce qu'il faudrait faire ? Importer des Belges, des Yougoslaves et les installer sur ces terres pour les faire produire ? On rejoint le problème très délicat de la natalité, de l'immigration, du retour à la terre d'un certain pourcentage de la population citadine. C'est possible, ça s'est déjà fait dans le cas de l'Abitibi, avec un succès très mêlé mais avec des succès très certains d'autre part.

Alors le problème agricole, la redistribution des terres, des terres qui sont trop petites pour être rentables à l'heure actuelle, l'amélioration de la technique... nous avons un groupe, l'Union des producteurs agricoles, qui est très éclairé là-dessus, et qui fait d'excellentes déclarations; il semble mieux posséder ce problème que les quelques derniers ministres de l'Agriculture, problème dont on se désintéresse totalement. Justement, dans la perspective industrielle de haut-rendement et du rendement en dollars, on a voulu privilégier l'agriculture la plus rentable. Alors les Iles de la Madeleine, bonjour. La Gaspésie, n'en parlons plus. Abandonnons ça, reboisons tout ce domaine là. Reboiser les Iles de la Madeleine, ça n'a aucun sens parce que ça n'a pas un haut potentiel forestier; d'autre part, il y a aux Iles suffisamment de terres arables pour qu'ils n'aient pas à importer des pommes de terre de l'Ile du Prince-Edouard. Les pommes de terre, les betteraves, les navets, on produit les meilleurs aux Iles de la Madeleine. Les oeufs, pourquoi est-ce qu'il aurait pas des poulaillers partout aux Iles ? Il n'y a pas de raison qu'on ne le fasse pas. Mais il n'y a pas de plan, il n'y a pas d'aide, depuis de nombreuses années il n'y a même pas *un* agronome aux Iles. Alors, il y a là un manque qu'il faudrait résorber. Il y a là des forces de production qui sont inemployées... on ne parle pas de la démoralisation. La Gaspésie avec 40 pr cent de chômeurs c'est devenu chronique, le chômage est un "way of life" pour les Gaspésiens. C'est criminel qu'on ait l'imagination d'inventer de nouveaux emplois.

Je suis bien convaincu que pour le même prix, on obtiendrait quelque chose en retour. Ca a l'air très conservateur, puisque c'est au programme des partis conservateurs : "ne pas donner d'argent à des individus qui ne donnent rien en retour". En ce qui concerne, bien sûr, les gens trop âgés, infirmes ou handicappés, c'est d'accord; on ne leur demande rien en retour, et encore, il y a quantité d'handicappés qui sont capables de faire d'excellents travaux de reliure, de tissage, de bricolage, etc., et qui veulent le faire. Hier dans les journeaux, il y avait un petit homme de vingt ans qui avait perdu les jambes et qui faisait toutes sortes de choses, il est utile, il est productif. Je ne parlerai pas de la retraite à 65 ans ! Mon amie Thérèse Casgrain a fait un discours là-dessus, un discours très bien conçu d'ailleurs, c'est quand même idiot, particulièrement pour les travailleurs intellectuels, de les mettre à la retraite à 65 ans. Ca n'a aucun sens... !

Une bonne utilisation des ressources minérales, des ressources végétales, des ressources animales... la petite vache canadienne qui vint en 1755 et sauva la colonie, eh bien, cette petite vache canadienne, elle existe toujours, et heureusement il y a un programme d'amélioration à la ferme expérimentale Deschambault, qui connaît un recrudescence. Le cheval canadien est devenu un petit cheval assez nerveux, très maniable, extraordinairement frugal étant donné son histoire de quasi-famine au temps de la colonie. L'équitation est à la hausse au Canada. Aujourd'hui l'Ontario a plus de chevaux qu'elle n'en a jamais eus du temps où l'agriculture était opérée par des chevaux; alors ces chevaux sont évidemment des chevaux de plaisance, de sport, d'équitation. Cette activité-là est en pleine expansion au Québec, et sin on voulait l'aider, la favoriser, on aurait de quoi. On a un héritage zootechnique assez intéressant : la poule chanteclair, le cheval canadien la vache canadienne.

Si on monte dans l'échelle écologique, du minéral au végétal, à l'animal, aux ressources humaines, à l'utilisation des investissements que nous avons fait, on commence enfin depuis peut-être une quinzaine d'années à se dire que les écoles, les édifices publics fermés le soir et les fins de semaine, il faut les utiliser ! Les architectes eux-mêmes commencent à faire un design à fins multiples. Seulement, là aussi, il y a encore beaucoup de leste à rattraper, il y a encore énormément d'espaces qui ne sont pas utilisés.

MM — Vous dites dans *Le CADRE D'UNE RECHERCHE ECOLOGIQUE INTERDISCIPLINAIRE* (vol. 1 du rapport Ecologie de la Zone de l'Aéroport International de Montréal), dans l'introduction, qu'on assiste maintenant à l'émergence de l'écologie sur le plan social, mais comme foyer interdisciplinaire. Est-ce que d'après vous l'écologie sera la grande science de l'avenir, au sens où à la fois il y aura la convergence de toutes les sciences vers ce domaine, et à la fois la crise planétaire nous obligera à prendre l'écologie comme foyer interdisciplinaire?

PD — C'est un peu la thèse que je défends si ç'est une thèse. C'est plutôt une hypothèse, une hypothèse de travail qui est faite sans doute de façon un peu biaisée puisque je semble tirer vers ma discipline les données qui émergent de l'anthropologie, l'économie, la sociologie, la psychologie... Ce que je me demande, l'hypothèse que je formule est la suivante : "Est-ce quelqu'un qui est essentiellement écologiste, et donc nécessairement formé au sein des disciplines biologiques, dispose de cadres méthodologiques qui lui permettent de réinterprèter des données qui viennent d'autres disciplines, en utilisant son vocabulaire et sa méthodologie ?" Eh bien je prétends que oui. Un des exemples que je donne, c'est l'élevage du mouton. Dans la zone de Mirabel, si on prend les différents niveaux trophiques tels que je les ai définis, le rendement des cultures agricoles peut dépendre de l'inondation qui est un phénomène minéral. Débordement de la rivière du Nord et fonte des neiges. Il y a des terres qui sont limitées dans leur productivité par l inondation. Non seulement dans leur productivité mais dans leur habitabilité. C'est un des endroits où les maisons sont loins de la route parce que la route passe à un endroit qui n'est pas très sûr. Alors, il y a toutes sortes de conséquences à l'inondation.

Vous avez la pyralle du maïs, un insecte qui s'attaque à une des cultures les plus productives, les plus payantes et les plus rentables. Vous avez alors un élément animal qui contrarie la productivité de la ferme. Vous avez aussi les invasions de sauterelles qui s'attaquent à toutes les cultures, ce qui est un autre facteur animal

Si on considère l'élevage du mouton, qu'est-ce qui empêche l'élevage du mouton ? Le sol est bon, le climat n'est pas tellement défavorable, le pâturage de mouton est peu exigeant, beaucoup moins que pour les bovins et les chevaux. Alors toutes les conditons physiques sont remplies. Qu'est-ce qui manque ? Un facteur psychologique, psycho-culturel : les canadiens-français ne veulent pas manger de mouton. Ils n'en élèvent pas. Alors, on voit là un emprunt.

Vous en avez un autre avec les vergers... les vergers seraient d'autant plus rentables que on permettrait la fabrication du cidre. Ca date de quand ? Une dizaine d'années ? Avant ça on jetait toutes les pommes de 2ème ou 3ème qualité, c'était complètement perdu. Les fluctuations du marché font que certaines années c'est tellement peu rentable que les habitants ne peuvent se payer les insecticides et les fongicides qu'il faut; la qualité

“ Bien écoutez : très froidement, ON S’EN VA A LA CATASTROPHE Mais très chaudement, JE N’Y CROIS PAS”



diminue. C’est un facteur économique, un facteur régional, peut-être même mondial. Le marché des denrées agricoles subit des fluctuations. Ou bien, dans le cas de l’industrie laitière, courramment, au Québec, on condamne les producteurs à produire moins qu’ils ne pourraient produire; on leur donne un quota. Il y a donc ici un facteur économique. Mais si vous allez sur la ferme, c’est tout comme s’il y avait eu une maladie chez les bovins et qu’il y en avait la moitié qui étaient morts... Les causes sont différentes, elles peuvent être d’ordre soi-disant naturel ou d’ordre humain, y compris économique et même théologique. Si les Indiens en Indes ne veulent pas manger de boeuf, il n’y a rien à faire. Ils vont mourir de faim et il y a du boeuf à portée de la main.

Maintenant, encore une fois, il y a des limites en vue à la productivité de la nourriture. Il n’y a pas tant que ça de terres non-cultivées qui peuvent être mises en culture ici au Canada par exemple, et qui pourraient servir à quelles cultures ?... C’est là qu’on rencontre un des faits les plus scandaleux, à l’effet que l’homme moderne n’a pas effectué de domestication nouvelle importante. Nous avons amélioré la pomme de terre, le blé, le maïs, le riz, les tomates, et quelques autres cultures importantes, *amélioré*, mais nous n’avons pas trouvé en Amazonie, dans l’Ungava ou ailleurs, de plantes nouvelles pouvant servir de nourriture de base. On a trouvé des éléments pharmaceutiques, on a trouvé des condiments... on a trouvé quelques bricoles. Mais la nourriture de base, c’est l’homme néolithique qui a tout inventé ça. Nous, nous n’avons rien d-ecouvert de neuf.

MM — Vous ne pensez pas que du côté de la mer, on a débouché sur quelque chose, les algues ?

PD — La mer est sous-exploitée. Les algues, non seulement les algues marines mais les algues terrestres... mon collègue André Marsant, quand il était au Rwanda, avait fait des expériences qu’il a continuées d’ailleurs à Sherbrooke quand il est revenu au Canada. Il y a dans les régions désertiques ou les savanes du plateau centre-africain des algues qui croissent dans des étangs qui éventuellement s’assèchent. Et ces algues ont un taux de croissance extrêmement rapide et fixent directement l’azote contenu dans l’air, l’azote atmosphérique. Leur rendement est assez substantiel; il y a des tribus centrafricaines qui s’en nourrissent, comme d’ailleurs les flamands roses... les deux millions de flamands roses que j’ai vus dans les lacs dú centre du Kenya se nourrissent à peu près exclusivement de petites algues microscopiques dans les lacs salés. Alors des sources de protéine, des sources de nourriture... ici, au Québec, la fève soya, on y a presque pas touché. Or, notre climat le permet quand même, et il y aurait moyen de faire quelque chose.

MM — Vous dites dans EZAIM que finalement, la grande question, c’est la place de l’homme dans la Nature. Avec tout ce qu’on connait maintenant de l’homme et de la femme, de la nature humaine, avec tout ce que l’on sait de la planète et de ses contraintes physiques, pour vous, maintenant que vous pouvez voir ça avec un certain recul, c’est quoi notre place sur la planète ?

PD — (Rire) On alterne toujours entre l’idée que l’humain est une sale bête, qu’il est une noble bête. Moi, parce que je suis un homme heureux, j’incline vers la noble bête, je fais confiance à l’homme. Je pense que l’agressivité, la cupidité et la gourmandise, tout ça fait partie du paysage. Et je regarde ça comme autant de leviers dans mon schéma écologique. Ca bloque certaines utilisations, ça permet à des groupes d’oppresser d’autres groupes. En Ethiopie, dans le Saël, au moment où il y avait la famine, on exportait du coton au lieu de cultiver des plantes alimentaires pour nourrir cette population qui mourrait de faim. Les grands propriétaires faisaient de grandes récoltes de coton et l’exportaient. Alors des exemples comme ça, il y en a des centaines; il y en a toujours eu. Je crois qu’il y en aura de moins en moins à mesure que les crises deviendront de plus en plus visibles. Dans le Sael, il n’y a pas moyen de l’ignorer, la crise a résulté dans la mort d’un très grand nombre d’êtres humains. Au Bengla-Desh, aujourd’hui, c’est loin d’être drôle. Il y a des remèdes à prendre. Est-ce qu’on peut espérer un système de partage ? C’est certain que c’est avec le partage que ça commence.

Il y a un groupe des Nations-Unies qui vient de faire un livre sur la productivité mondiale des denrées comestibles et qui conclut, on pouvait s’y attendre un peu, qu’il y a avait un vice de distribution et non un manque à produire. Bon, c’est une étape. Moi je pense qu’il y a toujours en perspective, avec une augmentation trop grande de la population, le danger qu’on ne puisse absolument pas produire ce qu’il faut, même en mettant en production les terres productives qui ne produisent pas actuellement, qui ne produisent pas en tout cas de biens consommables, au niveau de la nourriture. C’est un problème à plusieurs dimensions. Cette distribution dépend de quoi ? Elle dépend de la générosité de ceux qui possèdent.

MM — S’il faut, comme vous l’écrivez dans EZAIM, passer de l’intention à l’accomplissement, et qu’on veuille le faire au niveau planétaire, parce que... il n’y a pas de frontières écologiques, tout ça c’est un seul tout...

PD — ...l’interdépendance...

MM — ...faudra que ça passe par un organisme international qui va superviser tout ça, un peu comme le cerveau supervise le corps, le co-ordonne.

PD — Si on arrivait à s’entendre sur des questions purement technologiques comme le monitoring de l’oxyde de carbone dans l’atmosphère, etc... A priori, ça semble facile que des technocrates qui sont souvent a-politiques, ou qui peuvent prendre des positions a-politiques, favorisent de plus en plus ces mesures-là. C’est un peu ce qu’on a voulu faire à Stockholm, mais pas entièrement sans succès. On s’est dit : il y a une crise de l’environnement. Les représentants, à Stockholm, des pays industrialisés n’ont pas poussé très fort pour, par exemple, obtenir une interdiction mondiale du DDT. Les gens des Indes et du Brésil ont dit : “Mais si on fait ça du jour au lendemain, c’est certain qu’on fait un bon placement pour l’avenir éloigné; mais pour l’avenir immédiat, il y a des quantités de gens qui vont mourir de la malaria, il y a des quantités de gens qui ne seront pas nourris, parce que le rendement agricole va baisser. Ne nous demandez pas *ca* !”

La conférence de Stockholm qui était très nourrie du point de vue technique n’était pas une conférence technique, mais une conférence politique. On s’est entendu sur un certain nombre de choses : on a jeté des bases, on a proposé des arguments pour un droit de la mer. Là aussi c’est un testing ground formidable, les droits. A qu appartient la mer ? Mais la mer n’appartient à personn et appartient à tout le monde. Alors, si c’est le patrimoi ne commun de tous les humains, est-ce qu’on va laisse. périr les baleines, est-ce qu’on va laisser polluer le plancton ? Est-ce qu’on n’a pas collectivement le devoir de maintenir la santé et de favoriser la productivité de l’océan ? La réponse est oui. C’est peut-être un peu plus facile que sur des territoires déjà aménagés. La mer est polluée, elle est exploitée, mais elle n’est pas aménagée dans le sens strict du mot.

Alors, moi je mets mon espoir, là. Je vous parlais tout à l’heure de solutions *intermédiaires* où le maire Drapeau interdisait la circulation automobile dans le centre de Montréal. Je pense que dans un ordre de grandeur beaucoup plus grand, des solutions intermédiaires d’une certaine importance peuvent s’appliquer, comme le droit de la mer... l’exploitation des phoques et du saumon, c’est une situation dans laquelle on peut démontrer devant un tribunal international que l’intérêt de l’espèce prédomine sur l’intérêt économique des pays exploitants, comme la Norvège, le Canada, le Japon.

Je suis peut-être très empiriste mais je crois qu’on apprend en faisant. Et si on mettait beaucoup de temps, beaucoup d’énergie, beaucoup d’argent aussi, parce qu’il en faut, à des programmes qui poseraient des jalons, qui nous empêcheraient de reculer. Il y a quand même des domaines, si on regarde le règlement international sur les drogues par exemple, il y a un manifeste progrès sur la situation qui existait autrefois, où il y avait beaucoup de liberté pour traverser les frontières. Ainsi, sur la pollution, il y a des accords internationaux qui commencent à se faire. Sur les Grands Lacs, le Canada et les Etats-Unis ont un programme, bien imparfait, mais tout de même, il y en a un.

Il ya des ouvertures de ce genre-là, en Amérique du Sud, où l’Argentine, le Paraguay, l’Uruguay et le Brésil ont des accords. Le Canada et les Etats-Unis en ont sur les fleuves qui traversent les frontières. Pour moi, c’est une victoire à acquérir morceau par morceau. Créer une situation où il devient honteux de reculer en arrière.

MM — Donc, dans la conjecture actuelle, la seule solution serait un cheminement puisque c’est impossible de tout bouleverser.

PD — Tout bouleverser ! D’abord, *qui* va faire ça ? Il n’y a pas de superorganisme pour faire un autre superorganisme. Je pense qu’il faut vivre dans cette boutique-là, en conservant les meubles et en changeant tout ce qu’on peut changer dans l’aménagement intérieur.

MM — Bon, alors très froidement : étant donné la nature humaine; étant donné l’ampleur du problème au niveau planétaire; étant donné le genre d’écologie biologique à l’intérieur de laquelle nous vivons; étant donné l’heure à laquelle nous sommes rendus; étant donné tous les problèmes internationaux et l’entropie constante que génèrent les organismes nationaux et internationaux (déjà dans une entité aussi petite qu’une université, il n’y a presque aucune coopération entre les facultés et les départements, alors qu’est-ce que ça va être au niveau planétaire avec tous les intérêts économiques et politiques en jeu !); étant donné tout cela, pensez-vous que l’on s’en va vers l’évier cosmique, vers le bol de toilette des planètes-déchets, ou pensez-vous qu’il y aura une percée qui nous sortira du trou ?

PD — Bien, écoutez : très froidement : ON S’EN VA A LA CATASTROPHE. Mais très chaudement . JE N’Y CROIS PAS !

MM — Pourquoi ?

PD — Parce qu’encore une fois on va se ressaisir et qu’on va finir par faire les bonnes choses, en partie pour de bons motifs, et en grande partie pour de mauvais motifs. Des bourgeois qui achètent des tableaux ne connaissent rien à la peinture, mais ils font vivre les peintres. Alors je crois, à cause de ce mélange de motifs, à cause du jeu des intimidations en faveur du bien, que le bien peut l’emporter et que nous allons survivre.

Il n’est pas question de prédiction ici. Si on fait une projection toute pure, toute simple, eh bien on s’en va chez le diable. Mais viscéralement, non; je suis optimiste. Je pense qu’on va s’arrêter à temps, qu’on va aplatir la courbe...

MM — ...un peu comme dans l’Histoire vue par Toynbee, le “challenge”, le défi va créer les conditions psycho-culturelles de survie.

PD — On va prendre possession de la planète d’une façon plus humble qu’on ne l’a fait jusqu’ici, en nous replacant dans la création, parmi les plantes, les animaux, les fleuves, etc. et que nous serons inspirés éventuellement par un plus grand respect de nous-mêmes et des objets qui nous entourent.

MM — Va-t-on pouvoir renverser la vapeur judéo-chrétienne qui consistait à *sortir* finalement de l’écosystème naturel ? Va-t-on enfin y revenir et étendre notre solidarité jusqu’aux animaux, jusqu’aux plantes et jusqu’aux pierres ?

PD — Eh bien, la vapeur judéo-chrétienne, remarquez bien que pour moi ça fonctionne dans les deux sens. Je trouve encore, en 1976, dans le christianisme, dans une vision comme celle de Teilhard de Chardin aussi bien que dans celle de Shri Aurobindo, des motifs d’inspiration, des moyens d’axer notre motivation vers l’avenir. Il y a un avenir aussi judéo-chrétien qu’auparavant, mais moins touché par l’hérésie puritaine qui a fait de nous les rois de la création. Nous ne sommes pas rois de la création, nous sommes des mandataires, et c’est notre rôle de mandataire, d’intendant au sens évangélique, c’est ce rôle-là que nous pouvons jouer, jouer pleinement, nous sauver nous-mêmes et sauver les autres avec nous. C’est dans cet axe-là que je mets mon espoir... malgré les raisons scientifiques, psychologiques, sociologiques, économiques, politiques de désespérer... parce que nous nous conduisons actuellement comme de sales bêtes.



Savez-vous planter des choux ?



C'est le printemps. Les petits oiseaux gazouillent, les fleurs embaument l'air et les arbres font éclater leurs bourgeons. L'appel de la terre se fait entendre. Tu te vois déjà cultivant tomates, laitues, aubergines, oignons, carottes et radis. Hélas, la réalité est toute autre : ton unique avocat s'étiole sur le bord de la fenêtre, ta cour est en béton. Adieux veaux, vaches, cochons, couvée... et la ville t'entoure de tous côtés.

Heureusement qu'il existe quand même des alternatives. Parmi celles-ci, l'une des plus intéressantes me semble être l'expérience des jardins communautaires en milieu urbain. C'est une initiative assez récente mais qui a déjà pris pas mal d'ampleur. L'inspiration nous vient des Etats-Unis où il y en a maintenant dans de nombreuses villes.

LES JARDINS COMMUNAUTAIRES

Ces jardins qui poussent à l'ombre des buildings manquent souvent d'espace et de perspective. Mais le plaisir de jardiner et de produire ses propres légumes est le même qu'à la campagne. Selon certains tests effectués à l'Université McGill, ces légumes, à condition d'être bien lavés, ne sont pas plus pollués que ceux des fermes. leur fraîcheur leur assure cependant beaucoup plus de saveur.

On a donc vu ces jardins pousser ici et là à Montréal. Il y en a surtout dans les quartiers populaires (Centre-Sud, Petite Bourgogne, St-Louis-Nord, Laurier) où ils offrent des loisirs et une alternative economique, surtout aux familles à bas revenu. Mais ils existent aussi dans des endroits plus favorisés comme Côte-des-Neiges, Outremont et Notre-Dame-de-Grâce.

LES JARDINS SUR LE TOIT

Un de ces projets, les "JARDINS SUR LE TOIT", installé au Centre Communautaire St-Urbain, en est à sa troisième année. Il présente plusieurs aspects intéressants. D'abord, il bénéficie d'une très bonne installation. Son emplacement, sur le toit du Centre, l'éloigne du bruit et de la poussière des rues et lui donne un peu d'air. L'endroit est tout-à-fait charmant. A cause de leur poids, les boîtes de terre, les couches froides et les serres ont été disposées en respectant la structure de l'édifice. C[illegible] a laissé suffisamment d'espace libre pour aménager une bonne circulation, des espaces de rangement et deux coins-repos très agréables.

La culture organique à laquelle ce projet se consacre exclusivement offre bien des avantages. Les légumes sont plus sains et plus savoureux, les insectes nuisibles sont moins nombreux et les plants donnent un meilleur rendement. Les semences, les plants et les engrais naturels sont fournis sur place au prix coûtant. Des jardiniers expérimentés sont disponibles durant tout l'été pour conseiller et aider les participants. Ils s'occupent aussi de l'arrosage, de la fertilisation et du contrôle des insectes. De plus, ils offrent à partir du 10 mai un cours de jardinage organique d'une durée de six semaines. Ces cours s'adressent à ceux qui n'ont jamais jardiné, aussi bien qu'à ceux qui veulent se rafraîchir la mémoire.

L'an dernier, plus de quatre-vingts personnes ont participé au jardinage et les résultats furent magnifiques, en qualité et en quantité.

L'HYDROCULTURE

Un des responsables du projet, Jean Clouâtre, m'a aussi parlé de deux autres expériences qu'ils ont tentées. La première fut d'installer et de cultiver un module d'hydroculture aux côtés du jardin traditionnel. Cette méthode résout le problème du poids sur le toit en utilisant un sol beaucoup plus léger (un mélange de vermiculite et de perlite). Elle permet aussi un meilleur contrôle de la nourriture absorbée par le sol et la végétation et elle n'attire que peu d'insectes. Les plants sont suspendus au-dessus de ce sol très léger et très bien aéré. On a ainsi cultivé de beaux plants de tomates très produc[illegible] l'annee dernière et l'hydroculture sera encore au programme cette année.

La seconde expérience, en collaboration avec le Brace Research Institute, fut l'élaboration d'un système de couches froides chauffées fonctionnant pendant l'hiver. Ce fut fait en construisant un réseau de canalisations et en recyclant l'énergie rejetée par la cheminée de l'édifice. Ils ont ainsi reussi à faire pousser de la végétation même à basse température. Je vous assure que la laitue fraîchement cueillie que j'ai mangée ce matin-là était une merveille de goût et de couleur.

Le Centre Communautaire St-Urbain parraine aussi deux autres projets de jardins. Le premier qui s'appelle CITY GARDENS vise à remettre en état et à cultiver les petits jardins à l'abandon du quartier. Mis sur pied par des étudiants de l'université Concordia et du Collège MacDonald d'agriculture, cette activité réalisée avec les habitants des alentours se tiendra l'été prochain.

L'autre projet, LES JARDINS COMMUNAUTAIRES ne sera pas réalisable avant l'année prochaine. Son but est d'aménager en espaces de jardin six grands terrains vacants du voisinage. Ces jardins seraient ensuite divisés en lots individuels mis à la disposition de tous ceux qui en feront la demande.

Cependant, pour continuer à fonctionner adéquatement, ces jardins communautaires ont besoin de votre participation. Si ça vous tente, voici la liste de quelques endroits à Montréal où vous pouvez vous renseigner. Il serait intéressant aussi de connaître les autres expériences qui sont en cours ailleurs. Ecrivez-nous ce que vous savez là-dessus. Et si votre ville est depourvue de projets de ce genre, rien ne vous empêche d'en créer vous-mêmes de semblables. Quant à moi, depuis ma visite aux JARDINS SUR LE TOIT, je regarde le toit de ma propre maison avec plein de projets dans la tête.

Madeleine





Les photos ont été prises aux JARDINS SUR LE TOIT, rue St-Urbain à Montréal.

Merci à Jean Clouâtre et Jean Lacroix pour leur aide.

JARDINS COMMUNAUTAIRES A MONTREAL

Atelier d'éducation populaire
455 Boucher
Mme Ninon Bernatchez

St-Louis Nord
277-5714
Claire Morrisset

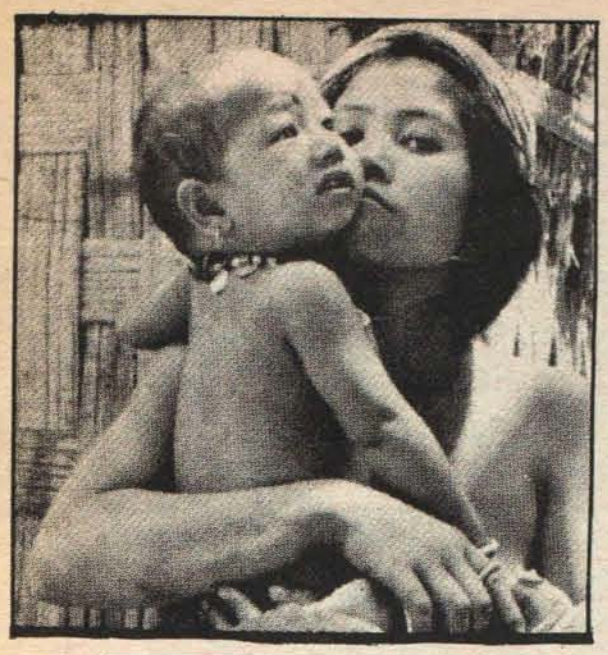
Petite Bourgogne
932-8947
Mme Aurore Guay

Côte-des-Neiges
731-0877
Carole Mailhot

Jardins sur le toit
3553 St-Urbain
842-8836
Jean Clouâtre 844-5821
Jean-Guy Gosselin 845-8987

Cours de jardinage organique
Commençant le 10 mai à 19h.

Centre-Sud
1825 Champlain
523-9734
Mme Verhelst



Les deux côtés du paradoxe nécessaire



Deuxième partie. – Conversations (et réflexions) de Stewart Brand, fondateur et éditeur du Whole Earth Catalogue, avec Gregory Bateson, anthropologue, naturaliste, cybernéticien et philosophe. Tiré de "Two cybernetical frontiers", Stewart Brand, Random House/Bookworks 1974. 96 p., $2.00. – Traduction de Georges Khal et M. Mariejeanne.

au sujet des photos : "...le va-et-vient entre prendre et donner qu'on trouve à l'intérieur du processus de stimulus et réponse entre une mère et son enfant n'a pas cette sorte de structure à climax qui est une caractéristique de "l'amour et la haine" dans notre propre culture. La mère balinaise excite (stimulates) son enfant mais lorsqu'il réagit, elle-même ne réagit pas et ne permet jamais à la relation "flirt" de se terminer dans un climax affectif." – **(Bajoeng Gede. 19 août 1937) Les deux photos sont extraites d'une séquence de "Balinese Character".**

LE LABORATOIRE

La majeure partie de notre conversation se concentra autour du thème suivant : la Folie du Laboratoire. Comme savant, Gregory est une espèce de rejet ou recul au XIXe siècle, mais pour protester contre lui. La plupart de ses saints – Lamarck, Blake, Boole, Samuel Butler – en furent de sévères critiques.

"Je suis très intéressé par ce qu'il y a de miraculeusement vrai et de miraculeusement faux dans la pensée du XIXe siècle." Je lui demande ce qui arriva à la Science au tournant du siècle. "Elle a déménagé dans les laboratoires. Moi je me suis dirigé en anthropologie, je pense, pour éviter les laboratoires."

Il les évita et combien. On l'envoya en 1927 dans les déserts sauvages de la Nouvelle-Guinée, à l'âge de 22 ans, pour étudier les indigènes ("J'étais supposer mesurer leur crâne"), passa deux années à remonter et explorer la mauvaise rivière et ensuite trois ans sur la bonne avec la tribu des Iatmuls. "Et puis ce fut la rivière Sepik où arrivèrent un beau matin Margaret Mead et son mari, Leo Fortune, et si vous voulez l'histoire de cet épisode, Margaret vient de la raconter au complet dans son livre **BLACBERRY WINTER**. (N. du Trad. : la traduction française de ce livre vient de paraître aux Editions du Seuil sous le titre **DU GIVRE SUR LES RONCES, 300 pp., $13.95**).

Grâce à Margaret, Gregory fit la connaissance du livre de Ruth Benedict **PATTERNS OF CULTURE** (n. du trad. : traduction française, **ECHANTILLONS DE CIVILISATIONS**, Gallimard / Essais, env. $10.00) qui le convainquit du profond sérieux et de l'intérêt de l'anthropologie. Il collabora avec Margaret dans la préparation et la fabrication d'une etude photographique de la culture balinaise **BALINESE CHARACTER** qui demeure inégalée jusqu'à ce jour, écrivit son étude définitive de des Iatmuls, **NAVEN** (traduit en français aux Editions de Minuit, **LA CEREMONIE DU NAVEN**, 311 pp., env. $10.00), rencontra les premiers cybernéticiens en Amérique, et réécrivit la fin de NAVEN avec une explication cybernétique de l'équilibre des Iatmuls (la culture des Iatmuls n'explose pas, parce que leurs apparentes contradictions sont recyclées dans un superbe processus de balance cybernétique).

Il prit part aux extraordinaires rencontres de la Macy Foundation qui fondèrent la cybernétique comme Science, vers la fin des années 40 et début 50, enseigna brièvement l'anthropologie à Harvard, fut renvoyé pour avoir enseigné de la théorie aux étudiants-de-données, et des données aux étudiants-de-théorie et pour n'avoir pas condamner la psychanalyse, et fut engagé, grâce à Alfred Kroeber, le doyen des anthropologues américains, à la Clinique Langley-Porter pour travailler en psychiatrie et en communications (travaux qui furent à l'origine de la théorie de la Double-Contrainte). Avec son expérience pratique acquise sur le terrain et son horreur persistante des laboratoires, il devait être quelqu'un de parfaitement détestable dans un hôpital psychiatrique.

"C'est fou le dommage que le parti-pris clinique a fait dans la pensée psychiatrique. Le parti-pris clinique, c'est ceci : il y a de bonnes choses et il y a de mauvaises choses. Les mauvaises choses ont nécessairement des causes. Mais ça ne semble pas tellement vrai pour les bonnes.

"Aucun expérimentateur ne relie par exemple le phénomène de la schizophrénie au phénomène de l'humour. La schizophrénie, c'est clinique, et l'humour ne fait même pas partie de la psychologie comme chacun sait. Les deux pourtant *sont* intimement reliés. Et les deux aussi sont intimement reliés aux arts, à la poésie et à la religion. On a ainsi toute une gamme de phénomènes qui sont tous reliés entre eux, et l'analyse d'un d'entre eux jette de la lumière sur tous les autres. Mais aucun de ces domaines ne se prête a une analyse par la méthode expérimentale."

"Parce qu'on ne peut en isoler les variables ?" Je pense que cette fois-ci je suis un pas en avant de lui.

"Parce que l'expérimentateur colle toujours une étiquette sur le contexte dans lequel vous êtes. Vous ne pouvez pas expérimenter avec les gens, pas dans le laboratoire, vous ne pouvez pas. Il est même douteux qu'on puisse le faire avec des chiens. Vous ne pouvez pas provoquer une dépression nerveuse pavlovienne – comment est-ce qu'ils appellent ça, une 'névrose expérimentale' – chez un animal en liberté dans son environnement naturel."

"Je ne savais pas cela !" Je suis tout réjoui.

Bateson y va de son gloussement particulier. "Il vous faut un laboratoire."

"Pourquoi ?"

"Parce que l'odeur du laboratoire, la présence du harnais où le chien est attaché, tout cela sont des marqueurs de contexte qui indiquent de quoi il s'agit dans la situation en question; par exemple, que vous avez tort ou que vous avez raison.

"Ce qu'il faut faire pour produire ces névroses, c'est ceci : vous entraînez l'animal a croire que l'odeur du laboratoire et le reste sont un message qui lui demande d'apprendre à distinguer une ellipse d'un cercle, disons. Bon. Il apprend à faire la distinction. Ensuite, vous rendez ce discernement de signaux de plus en plus difficile. Et le chien apprend à nouveau, et vous avez souligné le message. C'est alors que vous vous arrangez pour que toute distinction devienne impossible.

"A ce moment-ci, le comportement approprié, ce n'est plus de continuer à discerner les signaux, mais bien de deviner, d'y aller au hasard. Mais le chien ne peut s'empêcher de penser qu'il doit continuer à discerner les signaux. Et c'est alors que les symptômes apparaissent. Mais celui dont le discernement a lâché le premier, c'est l'expérimentateur, qui n'a pas su distinguer entre un contexte approprié pour discerner et un contexte approprié pour deviner."

"Alors", dis-je, "c'est la névrose de l'*expérimentateur* qui..."

"... est maintenant devenue la névrose expérimentale de l'animal. Toute cette histoire de contexte a un crochet à la Heisenberg qui est pire que celui que les atomes se sont amusés à imaginer." (Le célèbre Principe d'Incertitude de Heisenberg, physicien atomiste, affirme que l'observateur modifie ce qu'il observe en intervenant par son observation.)

"Qu'arrive-t-il dans un environnement naturel ?"

"Rien de tout cela n'arrive. D'abord, les stimuli ne comptent pas. Les chocs électriques qu'on utilise dans les laboratoires sont à peu prés aussi forts que ce qu'un animal pourrait ressentir s'il traversait un buisson épineux. Supposons un animal dont le passe-temps dans la vie est de retourner des roches et de manger les insectes qu'elles abritent. D'accord; une roche sur dix aura des insectes logés sous elle. L'animal n'aura pas de dépression nerveuse parce que les neuf autres roches ne cachent pas d'insectes. Mais, voyez-vous, le laboratoire peut provoquer cela."

"Pensez-vous que nous sommes tous enfermés dans un laboratoire que nous avons nous-mêmes bâtis et dans lequel nous nous rendons tous fous mutuellement ?"

"C'est toi qui le dis, mon vieux, pas moi." Glousseemnts. "Evidemment."

"OK. C'est quoi alors le Milieu Naturel pour des humains ? Y a-t-il un endroit où *nous* sommes à l'abri des névroses ? Où est-il votre Milieu Naturel à vous ?"

Lentement maintenant, Gregory : "Eh bien, je garde une certaine flexibilité en refusant de me spécialiser. Et j'aime bien avoir plusieurs patrons au lieu d'un seul. Etre obligé de ne plaire qu'à un seul est trop étroit."

"Est-ce que choisir d'avoir huit harnais est différent d'en n'avoir qu'un seul ?"

"Je pense que oui. Avec mon parti-pris expérimental, je ne m'évite pas du tout les ennuis, mais ça ouvre beaucoup de portes latérales."

"Peut-on en savoir plus long là-dessus."

"Eh bien, classiquement, l'herbe sur le bord de la route est plus intéressante que la destination de la route. Je m'aperçois que je fais des erreurs si je commence à trop m'en faire sur où mène la route. Une métaphore telle que la *lutte* – lutter ou bien avec une idée ou bien avec une source de renseignements – a beaucoup d'importance pour moi. En général, je ne sais jamais ce que va raconter un article lorsque je commence à l'écrire. Cela émerge hors d'un processus d'un lutte.

"Mais il est impossible d'avoir un processus de lutte si vous ne croyez pas très fort à certaines méta-hypothèses. Par exemple, vous croyez rigidement à l'impossibilité de l'action à distance, et vous avez devant vous un cas de télépathie apparente à expliquer. D'un côté, vous avez les données, et d'un autre, une affirmation épistémologique têtue, et d'une façon ou d'une autre, il vous faut lutter avec les deux. Ce que je pourrais reprocher aux étudiants collégiaux et universitaires d'aujourd'hui, c'est de ne vraiment croire à rien et d'être incapables ainsi de générer une tension entre une hypothèse et des données. Je veux dire qu'ils n'aboutissent à aucune théorie parce que tout ce qu'une recherche peut leur amener de données n'a aucun impact sur la théorie, parce qu'ils n'ont aucune théorie à laquelle ils croient suffisamment pour obtenir justement un impact. Ca *glisse* tout le temps."

Je résiste à la tentation de lui réciter la litanie de ma génération a-critique, "Ouain, ben, okay bonhomme, c'est ça, ben korrect, cé toutte au boutte..." Je m'informe cependant de ses antécédents psychédéliques.

"J'ai procuré à Allen Ginsberg sa première dose. J'en ai pris moi-même deux fois. Une expérience eut lieu chez Joe Adams, à Big Sur. Il se mit à me reprocher de trop penser et me tendit une rose. Je la regardai, tsé (Note du trad. : comment osti rendre l'expression anglaise "you know" par autre chose que "tsé" sans s'engluer dans la détestable alternance du tu et du vous que l'anglais évite habilement par son "you" qui sert aux deux; de plus, le "you know" de conversation lousse veut dire beaucoup plus que le "vous savez" ou le "tu sais" français et qu'on ne peut rendre en québécois que par un "tsé" bien placé, tsé) et je lui dis : 'Elle est jolie, Joe... Maintenant, réfléchis à toute la quantité de pensée que ça a pris pour dire ça.'

"...Oui, c'est vrai que mal penser a fait beaucoup de tort depuis deux à trois cent ans et que ça a fait mauditement plus de tort à d'autres processus que ceux de la pensée – les processus émotifs, affectifs. Mais il ne s'ensuit pas – c'est un non-sequitur – que conséquemment penser est une mauvaise chose. Mais il s'ensuit que mal penser est une mauvaise chose. Il y a beaucoup de mal-penser déjà à l'intérieur de la cybernétique."

Je lui demande de préciser, me rappelant sa déclaration dans son livre **STEPS TO AN ECOLOGY OF MIND** (traduction française à paraître, enfin, aux Editions du Seuil, dans la collection "Recherches anthropologiques", sous le titre **UNE ECOLOGIE DE L'ESPRIT**) : "*Je pense que la Cybernétique est la plus grosse bouchée prise sur le fruit de l'Arbre de la Connaissance depuis 2000 ans. Mais la plupart de ce genre de bouchées se sont avérées plutôt indigestes – généralement pour des raisons cybernétiques.*"

"Toute la pensée qui accompagne les notions d' d' 'entrée' (input) et de 'sortie' (output) est montrueusement mauvaise. Elle trace une ligne de partage à travers toute la structure systémique. *Ici* vous avez l'entrée et *là* vous avez la sortie. Et immédiatement, du moment que vous tracez cette ligne, c'est moi contre l'univers.

"Ceci a comme effet de jeter au panier tout l'arrière- →

fond cybernétique dans la pratique cybernétique. Les ingénieurs ont décidé que c'était de l'engineering. Tout ce qu'ils ont à faire, c'est de couper un circuit de telle sorte qu'il y a une 'entrée' à un bout et une 'sortie' à l'autre bout, et ces deux extrémités ne se rejoignent jamais dans l'environnement. La littérature qui s'occupe d'entrée-sortie est énorme, c'est de l'engineering de virtuose, mais elle ignore la philosophie du feedback.

"Je ne suis pas très content de la plupart des applications de la théorie des jeux, parce que cela tend à perpétuer les règles du jeu telles que les joueurs les perçoivent à un moment donné — comme par exemple le jeu international. Le problème du jeu international, c'est comment changer les règles du jeu, alors que la théorie des jeux essaie de donner des réponses aux questions traditionnelles : comment ne pas perdre selon les règles telles qu'elles sont en ce moment. Personne ne sait rien sur comment changer les règles. Les idées cybernétiques doivent inévitablement en arriver à réorganiser la politique internationale, l'ensemble des 'démocraties'. Maintenant, *combien* de fois faudra-t-il que ça rate ou que ça accouche avant terme ? ce projet de gouverner le monde selon les idées, en tant que distinctes des idéaux.

"Je pense qu'il y a une éclaircie d'espoir, quelque chose qui dépasse la mode, dans la quantité de discours qu'on peut tenir sur la théorie des systèmes et de les voir à moitié compris. Il y a quelque temps à peine, c'était carrément impensable.

"On a fait un film en 49 à la clinique Langley-Porter qui illustrait comment les formes mineures d'interactions dans une famille sont la source majeure des maladies mentales. Et personne en 49 ne pouvait regarder ce film; les professionnels ne pouvaient tout simplement pas le prendre. Ils croyaient dur comme fer que la maladie mentale était dûe à un seul événement traumatique majeur. *L'enfant s'est fait enfermer dans le garde-robe avec le chien.* C'est de la pensée linéaire : il faut trouver une cause identifiable pour un effet identifiable. Et l'argument ne peut pas se répandre par en arrière comme le choléra se répand par en avant. Lorsqu'on réussit à les faire circuler dans les deux sens, alors on peut commencer à penser aux circuits — je dirais même plus, ça devient inévitable de parler de circuits."

Je suis encore en train de m'habituer à la façon dont Gregory utilise le terme "Circuit". Le mot me plaît parce qu'il est à la fois plus général que "boucle de rétro-action" (feedback loop), plus précis d'une certaine façon et plus dans l'esprit des systèmes ouverts. Il implique des réseaux scintillants (de quoi ?... d'influence, j'imagine) que l'on peut retracer en partie mais qu'on ne peut jamais isoler. Il semble que ce concept peut aussi bien inclure des cycles d'apprentissage en intercation (l'étudiant apprend au professeur comment mieux apprendre à l'étudiant), des cycles de matière (de la chair aux cendres à la chair), des cycles de réapparition lente (une fois de temps à autre, une époque glaciaire vient stresser tout le système), des cycles standards de feedbacks homéostatiques (le corps qui a froid grelotte jusqu'à ce qu'il ait chaud), et des cycles d'interférence dans l'observation (le marsouin observé ensorcelle son observateur). Sans circuit, dans un ajustement continuel d'auto-correction, il n'y a pas de vie.

L'APPRENTISSAGE PARADOXAL

A part le circuit, l'autre royaume principal de la Cybernétique est la relation hiérarchique de la partie au tout, des arbres à la forêt, des étapes successives, le long de la méta-échelle de l'abstraction accrue et de la pertinence plus large, où à chaque niveau de moins en moins de choses sont dites mais le disent de plus en plus de choses. Au sommet, chante l'athéiste Bateson, "Un est Un et tout seul et comme ça a jamais."

Une de ses grandes contributions à la compréhension des méta-relations fut son concept de "Deuteto-Apprentissage" (deutero-learning) ou Apprentissage II. La séquence a lieu ainsi : l'Apprentissage 0 est la réponse simple à un stimulus. L'Apprentissage I est la compréhension d'un rapport, d'une connection — comme dans l'expérience de Pavlov, lorsque les chiens apprennent à saliver au son de la cloche. L'Apprentissage II, ou le Deutéro-Apprentissage, c'est appendre à apprendre, devenir capable de classifier des contextes et de se promener de l'un à l'autre. L'Apprentissage III, dit Gregory, est du domaine des mystiques, où nos plus énormes paradoxes se résolvent et ou le langage ne suit plus.

Dans les années 60, il travailla avec des marsouins et des dauphins à Hawaï et aux Iles Vierges. "Les marsouins sont capables de deutéro-apprentissage, nous l'avons vérifié. C'est une des rares choses dont nous sommes sûrs à leurs sujets. Nous avions demandé à l'entraîneur de ne pas récompenser le marsouin à moins qu'elle — c'était une femelle — n'ait fait quelque chose de, ouvrez les guillemets, *"nouveau"*. Le marsouin sortait de son enclos et pendant quinze minutes répétait exactement tout ce que nous avions récompensé à la session précédente. Et puis tout à coup, plus ou moins accidentellement, elle faisait quelque chose de, ouvrez les guillemets, *"nouveau"*. L'entraîneur récompensait alors ce geste. Et à la session suivante, elle passait les deux-tiers de son temps à faire *ça*.

"Entre la quatorzième et la quinzième session, le marsouin était très excité dans son enclos et s'agitait dans tous les sens. Lorsque nous la fîmes venir sur scène, elle nous enfila douze nouvelles choses l'une après l'autre, dont certaines personne n'avait jamais vues chez leur espèce. Elle avait compris." Gloussements. "C'est un très beau cas où la pression de la contradiction l'a obligée à sauter à un nouveau niveau."

J'essaie d'imaginer le point de vue du marsouin dans cette histoire. Je suis une dame marsouin brillante; j'ai appris beaucoup de trucs, et je suis en train d'en apprendre un nouveau, mais il y a quelque chose de bizarre qui se passe. Je trace un cercle en nageant sur le dos et le monsieur me donne un poisson. Je lui en fais aussitôt un autre, superbe. Pas de poisson. Peut-être que je me suis trompé dans la direction, dans l'emplacement, dans la vitesse. J'essaie toutes les variations. Pas de poisson. Peut-être que le monsieur ne me porte pas assez d'attention. Je l'éclabousse une fois. Un poisson ! Je l'éclabousse à nouveau. Pas de poisson. Tabarnak, kessé kispasse ?!

"Un paradoxe", dit Gregory à sa classe, "est une contradiction dans laquelle vous devez choisir — les deux côtés. Chaque moitié du paradoxe propose l'autre moitié. Je pense même que si vous chevauchez un paradoxe jusqu'au bout, vous vous embraquez dans une sorte de voyage, qui peut inclure des hallucinations, des transes et tout gce genre de phénomènes. Mais vous en ressortez sachant quelque chose que vous ne saviez pas avant, quelque chose sur la nature de votre place dans l'univers."

"Un homme sans Dieu", je cite un journaliste de San Francisco, *"est comme un poisson sans bicyclette."*

Un de ses étudiants commente sur la tendance à éviter les paradoxes. "J'ai eu cette extraordinaire discussion enflammée hier soir avec un anthropologue qui prétendait carrément que c'était absolument non-fonctionnel d'essayer de relativiser ou de saboter nos propres prémices ou postulats dans le but d'obtenir une vue plus claire de la réalité. Ce qu'il faut faire selon lui, c'est voir la réalité en termes de nos *buts*. Une fois qu'on sait que nos perceptions sont une question de parti-pris, il suffit de s'arranger pour que nos parti-pris soient conséquents avec nos buts; tout le reste est du glaçage sur le gateau."

"Je pense qu'il est fou", murmure doucement Gregory. "Je pense que c'est là la grande folie de l'Amérique du Vingtième Siècle, de l'Occident du Vingtième Siècle."

Plus tard, il précisa. "Nous sommes pris dans un ensemble de choses dont la plus respectable consiste à avoir un but, et la moins respectable à avoir des préjugés raciaux." Toutes ces définitions du moi ou du soi en tant que *contre* d'autres gens ou l'environnement — elles ne sont possibles que si on refuse de chevaucher les contradictions.

"Vous avez une situation paradoxale, par exemple entre l'amour et la haine, une situation où vous allez avoir et l'amour et la haine. Vous devez choisir entre les deux, choisir ou bien l'amour ou bien la haine, à l'exclusion l'un de l'autre, et à partir de ce moment là vous êtes ce que le poète E. E. Cummings appelle un 'purposive punk', un 'bum-à-but'.

"Poursuivre un but déterminé, c'est exclure une des moitiés de la dialectique hégélienne, par opposition à s'accrocher à la dialectique et se rendre jusqu'à la prochaine synthèse, quelle qu'elle soit."

Je lui demande des exemples.

"Il y a plusieurs façons de vivre. Les femmes, semble-t-il, sont différentes des hommes. La plus ancienne différence sexuelle, je suppose, est la différence entre un oeuf et un million de spermatozoïdes. Tous les organismes sensibles, les animaux et les plantes (à l'exception des orchidées), ont décidés que ça se passerait comme ça, que le principe féminin serait unique et soigneusement protégé et que le principe mâle serait multiple et gaspillable. Mmm hmm.

"Ceci présente certains problèmes, tsé, parce que les hommes veulent en répandre partout et les femmes veulent marier leur unique ovule et se disent que ça serait bien gentil d'avoir un homme unique. Le problème, c'est comment vous allez vous débattre avec la dichotomie. Dieu vous protège si vous choisissez un côté à l'exclusion de l'autre. On obtient alors une situation dans laquelle ou bien les hommes se féminisent ou bien les femmes se masculinisent, etcetera etcetera. Tout ceci n'étant, bien sûr, qu'un pis-aller sous prétexte de raccourci."

Si je le comprends bien, contraindre les gens à une monogamie acharnée ou à son contraire revient à nier le paradoxe sain qui est au coeur du sujet. La finalité rationnelle qui ne se préoccupe que de ce qui l'arrange selon son plan — je veux que la nature se comporte à *ma* façon — se précipite vers de plus en plus de problèmes, la pathologie du contrôle acharné et de la frustration garantie, s'obligeant ainsi à *plus* de contrôle acharné, etc.

Gregory : "Il y a deux formes d'administration coloniale. La première exige que les indigènes se comportent comme les colons. C'est le programme missionnaire et ça aboutit à la tyrannie. L'autre approche exige que les indigènes doivent rester comme ils sont et ne doivent pas changer. *Ils ont un sens si parfait du rythme*. Alors la poésie se fige et tout meurt et les fleurs ne peuvent plus faire de graines et plus rien ne marche. Aucune des deux approches ne réussit. Adopter l'une ou l'autre, c'est de l'impérialisme."

Je lui demande comment choisir alors.

Lentement : "La vérité qui est importante n'est pas une vérité de préférence, c'est une vérité de complexité, ... d'un réseau global et dynamique d'éco-interactions... dans lequel nous dansons, qui est la danse de Shiva. Tu sais, tout le bien et le mal se trouve enveloppé dans la danse de Shiva. En viel Hébreu, le-bien-et-le-mal est un seul mot qui signifie 'tout'." Je lui demande, "Comment fonctionne la relation sans préférence ?"

"En préférant sa propre complexité."

****

EPILOGUE
un an plus tard, décembre 73

Gregory prépare avec sa plus vieille fille un livre sur **L'IDEE DE L'EVOLUTION (The evolutionnary Idea).**

"Tu observeras que le titre est ambigu, à double sens, parce que nous y parlons de le l'évolution de la théorie de l'évolution, et notre thèse est que ce qui évolue ce *sont* les idées. La Théorie de l'Evolution a été formulée en termes de la survie des organismes — les espèces, les sous-espèces, les familles, les mutants, mais essentiellement il s'agit toujours d'aggrégat de protoplasme.

"Si l'idée d'avoir un oeil de chaque côté de votre nez dure plus longtemps que l'idée d'en avoir trois — un de chaque côté plus un sur le front — alors l'idée qui dure le plus longtemps est celle qui dure le plus longtemps. La sélection naturelle ne s'occupe pas de vous, parce que, de toute évidence, vous ne durerez pas très longtemps; elle s'occupe plutôt d'idées biologiques dans le génôme, les programmes. L'unité de base de l'évolution, ce ne sont pas les organismes, ce sont les idées."

Je demande, "C'est quoi le champ de l'évolution ?"

"Le champ de l'évolution est le même que celui de l'apprentissage", dit-il et il poursuit en précisant l'identité formelle entre l'apprentissage stochatisque (au hasard) et l'adaptation évolutive.

Cette année, Gregory est ravi des cours qu'il donne à l'université. Ses étudiants ne sont pas les traditionnels étudiants universitaires, mais ont pour la plupart une expertise personnelle — un zoologiste d'eau douce, un généticien moléculaire, un jésuite défroqué, etc.

"Mon Dieu, j'ai de superbes étudiants... je leur ai proposé le travail suivant : procurez-vous un organisme mort et à partir de ce que vous y *verrez*, déduisez les arguments qui permettent de montrer que c'est une entité qui traite et transforme de l'information. Ce qui vous oblige évidemment à tenir compte de choses telles que la symmétrie, le fait que rien dans la structure n'est rigide, que chacune de ses 'lignes droites' n'est en fait qu'une ligne droite auto-corrigée, une oscillation, un tremblement... Les travaux qu'on me remet sont si innocents..." (Ce qu'il veut dire, c'est que très souvent les élèves apprennent avec surprise qu'une pieuvre n'est pas un mammifère marin ou que le "pétale" d'un tournesol est en fait une fleur à part entière.)

Des formulations que j'avais fièrement rapportées dans l'article qui précède sont déjà en train de fondre en d'autres formes. Le concept de la Double-Contrainte a toujours été formulé en termes de la Théorie des Ensembles, mais l'intérêt de Gregory émigre présentement vers la Théorie des Groupes. "La différence entre un ensemble et un groupe, c'est que les membres d'un groupe sont *générés* les uns à partir des autres, tandis qu'un ensemble est une liste d'éléments. La Théorie des Groupes est un petit sujet très élégant. Elle comporte une mathématique des méta-relations dans les permutations et les combinaisons. Une majeure partie de la physique atomique et autres domaines du genre ne peuvent s'en passer aujourd'hui. La Table Périodique des Eléments est essentiellement une application de la Théorie des Groupes."

Je demande à Gregory où il en est aujourd'hui avec le concept de circuit. Oh rien de très nouveau, sauf que "circuit" semble impliquer des sentiers étroits de communication qui sont peut-être à peine nécessaires pour expliquer comment fonctionne un système. La notion de "champ" semble offrir une meilleure base théorique.

Tout change mais le tout reste.

JOURNÉE INTERNATIONALE DE LA BICYCLETTE



Le grand événement est déjà en préparation. Nous avons contacté nombre de groupes à travers le monde. Ensemble, nous serons plus que la somme de nos parties. Des réponses positives nous sont déjà parvenues : à Montréal, Sherbrooke, Rive-Sud, Paris, Philadelphie, New York, Amsterdam, Londres, Mexico, Caracas, Stockholm, et ailleurs, les cyclistes pédaleront, additionneront leurs contingents pour faire valoir leurs droits : droit à un réseau de pistes sécuritaires, droit à des stationnements décents, droit à l'accès aux ponts, métros, trains, autobus, droit à des rues pour vivre, droit à de l'air pur à respirer, droit à la tranquilité, droit à une ville faite pour les humains.

En 1976, Le Monde à Bicyclette a transformé les rues de Montréal en un oasis de paix. 8,000 cyclistes euphoriques ont goûte un peu de la joie de vivre dans une ville sans auto. Une journée que nous ne sommes pas près d'oublier. Pour cette année, nous prévoyons préparer le 4 juin par une semaine d'actions publiques pour sensibiliser le monde a notre cause. La question du métro sera posée; à Philadelphie, San Francisco, cette bataille est déjà gagnée. Il est aussi temps d'aller dénoncer le vélodrome, cette insulte au cycliste citoyen de Montréal.

Cependant, les modalités et détails de toutes ces activités ne sont pas encore fixés. Nous avons besoin de toutes les énergies disponibles chez nos membres pour donner à cette journée et à la semaine qui la précède l'impact nécessaire pour faire avancer notre mouvement. Il y aura toutes sortes de tâches demandant créativité et improvisation. Travailler à une cause juste et inspiratrice, et partager le même enthousiasme avec des frères et des soeurs qui n'ont pas renoncé au bon sens, c'est aussi une expérience qu'on n'oublie pas. Idées, solidarité, volonté, temps, matériel, savoir-faire, outils, lieux et autres contributions sont bienvenus. Nous avons besoin de vous.

Claire Morrissette 273-9490
Daniel Meilleur 271-4300
Le M.A.B. 277-5714

LES CYCLISTES VEULENT L'ACCES MAXIMUM ENTRE LA RIVE-SUD ET MONTREAL

LE MONDE A BICYCLETTE 277-5714
Robert Silverman 272-9366
Jacques Desjardins 389-2988

La venue du beau temps a fait apparaître dans les rues de Montréal et de la banlieue, des millier et des milliers de cyclistes de tout acabit. Attentifs aux mots d'ordre des ministres de l'Energie qui nous parlent d'économiser le pétrole, des ministres de la Santé qui nous incitent à nous tenir en forme en marchant, courant, pédalant, des ministres de l'Environnement qui encouragent à protéger le milieu où on vit, les cyclistes choisissent en plus d'utiliser le moyen de transport urbain le meilleur, le plus efficace, le plus économique, le plus sécuritaire, et ce qui n'est pas à négliger, le plus agréable.

Pourtant l'ouverture de la saison cycliste fait ressortir de nouveau toutes les absurdités auxquelles ont à faire face les cyclistes, absence de pistes scuritaires et de stationnements, confrontation avec les automobiles omniprésentes, bruyantes et polluantes, indifférence totale de ces mêmes autorités qui tantôt nous encourageaient à faire du vélo...

Dernièrement, l'effondrement du trottoir du Pont Jacques-Cartier a poussé à son paroxysme une situation déjà intolérable : l'abîme séparant Montréal et la Rive-Sud, le mur de la honte entre Montréal – centre d'affaires et d'emploi– et la Rive-Sud –banlieue domiciliaire–.

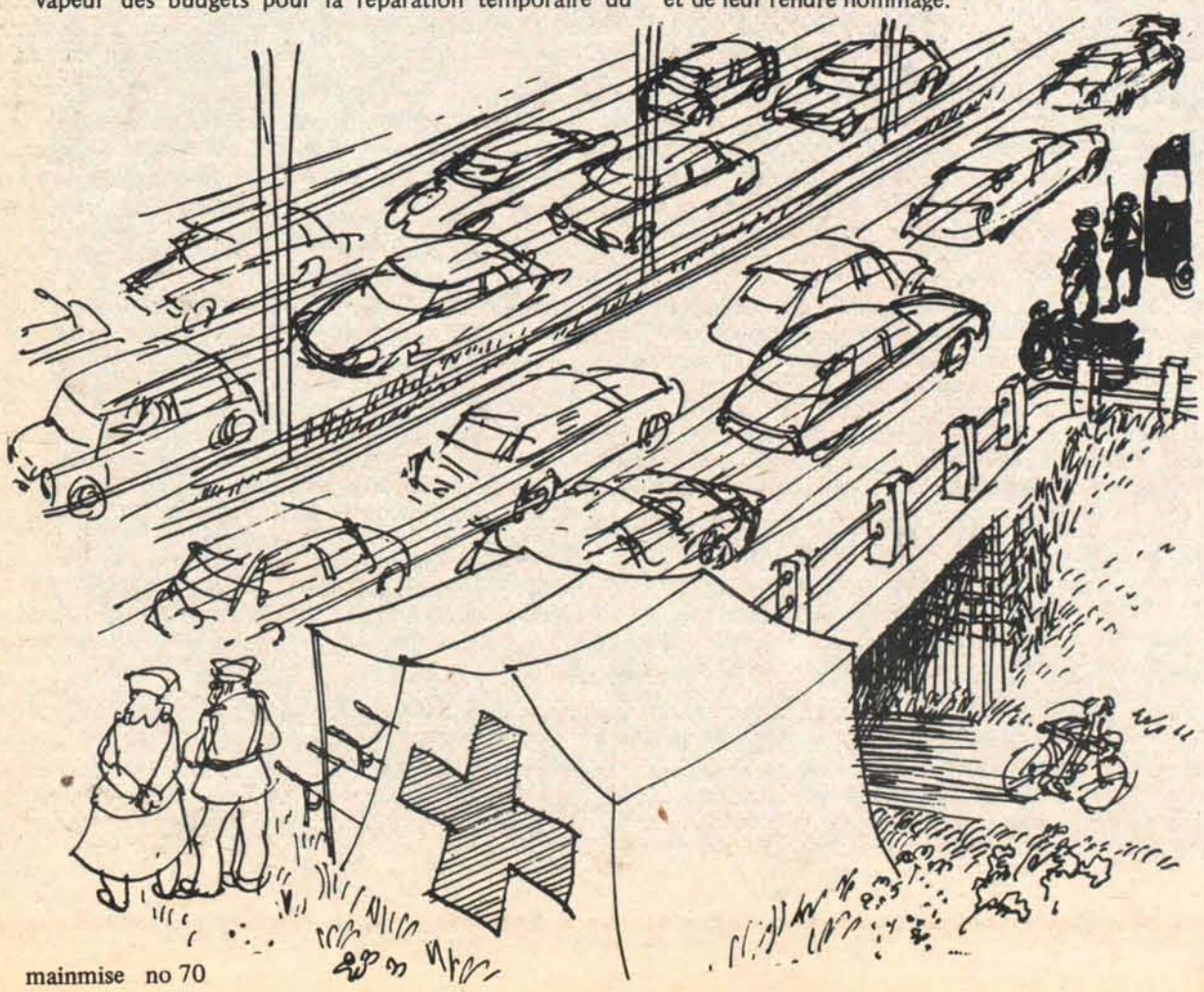
En ce qui concerne le pont Jacques-Cartier, les cyclistes et les piétons apprennent avec horreur qu'ils ont risqué leur vie tous les jours pendant deux ans, au su et connu des responsables du Port de Montréal. Privés de leur voie piétonne, on leur répond qu'il n'y a pas d'argent disponible, qu'il ne faut pas retarder la circulation automobile. Après les premières pressions du Monde à Bicyclette et de la Rive-Sud à Bécane, on vote à toute vapeur des budgets pour la réparation temporaire du trottoir : des feuilles de métal, du contreplaqué couvriront le ciment qui risque toujours de s'effondrer en d'autres sections; et voilà la voie la plus effrayante, la plus dangereuse, la plus exécrable dont on voudrait que les cyclistes se contentent. Pourtant, que coûterait une voie élargie, confortable, installée en porte-à-faux sur chaque pont ?

Du côté du pont de la Concorde, des Iles Notre-Dame et Ste-Hélène, de l'Estacade du Pont Champlain, après une expérience tout-à-fait concluante de quatre fins de semaines en octobre 1976, où des milliers de cyclistes ont accouru pour profiter de ce site enchanteur... c'est le silence mort. Les budgets sont votés par Parcs Canada... mais les clôtures restent fermées. On tarde à donner les autorisations, les soumissions... on fait attendre outrageusement les cyclistes pour qui ces accès sont essentiels. Les Iles, qui représentent une échappée dans la verdure pour des citadins harassés par la vie intenable que leur fait l'automobile, ces Iles sont permises à l'auto, mais interdites aux cyclistes, prohibées aux deux-roues qui sont pourtant la meilleure façon de les visiter et de leur rendre hommage.

Si on regarde du côté du métro, on constate que la CTCUM, en plus de couper le service aussi tôt que 1:00 AM, n'a prévu aucun accès pour les bicyclettes dans les wagons. A San Francisco, à New York, et dans de nombreuses villes des Etats-Unis, des aménagements simples et peu coûteux permettent de combiner métro et vélo, en un système de transport urbain de porte-à-porte le plus efficace et le plus apprécié qui se puisse imaginer. Ici, les planificateurs du transport n'ont pas même l'ombre de l'idée... d'aménager des stationnements sécuritaires pour bicyclettes, au métro Longueuil, par exemple !

Et pourtant rien d'impossible pour l'auto. On pave, on repave, on élargit, on redresse, détruisant des logements, expulsant leurs occupants, on multiplie les voies d'accès, cela sans péages, sans absorbtion des frais supplémentaires par les automobilistes-usagers des ponts. Ces mêmes ponts qui d'ici trois ans seront congestionnés de façon chronique..

Il est grand temps que cesse le mépris envers les cyclistes et piétons. Il est intolérable que les ponts soient inaccessibles aux humains non-motorisés. Il est inadmissible que les cyclistes n'aient pas accès au métro Il est odieux que les cyclistes ne soient pas invités a profiter de la détente des Iles Ste-Hélène et Notre-Dame. Voilà ce que réclament aujourd'hui **Le Monde à Bicyclette** et la **Rive-Sud à Bécane** en cette randonnée revendicative pour leur place au soleil.



Voici 10 bonnes raisons d'appuyer la lutte cycliste :

1. La bicyclette est sécuritaire et ne tue pas nos enfants et nos voisins.
2. La bicyclette ne pollue pas et nous donne une chance de respirer de l'air pur.
3. La bicyclette ne fait pas de bruit et ne nous rend pas sourds.
4. La bicyclette est un excellent exercice et nous protège des maladies cardiaques.
5. La bicyclette ne prend pas de place, et ne menace pas de détruire nos maisons et nos espaces verts.
6. La bicyclette est efficace et ne crée pas d'embouteillages.
7. La bicyclette ne coûte pas cher à chacun d'entre nous, ni à notre collectivité.
8. La bicyclette économise l'énergie en n'utilisant aucun carburant.
9. La bicyclette, avec le transport en commun, est une façon de se débarasser de l'auto qui détruit notre quartier, nos logements, nos parcs, qui gaspille et nous endette, nous empoisonne, nous assourdit, nous isole, nous blesse, nous assassine.

Venez donc prendre part au **GRAND DEFILE DE LA JOURNEE INTERNATIONALE DE LA BICYCLETTE, SAMEDI LE 4 JUIN 1977** (en cas de pluie, le 11).

A velo vers une ville nouvelle

Claudine Brelet-Rueff:

l'amour, la réincarnation, l'écologie, la continuité...

Le mois dernier, j'ai parlé au téléphone à Claudine Brelet-Rueff. Elle se trouvait dans la région de Carcassonne, en France, et me demandait, à moi, et aux gens de Mainmise, à tous les amis "branchés", de rester éveillés, la nuit de la prochaine pleine lune, pour une séance "d'attunement planétaire", organisée par une gang de gens merveilleux (dont elle fait partie) qui milite en France pour l'écologie, mais qui fait aussi de l'expérimentation psychique, et un étonnant voyage spirituel, et qui veut contribuer à transformer non seulement le milieu et la vie des Français, mais leur conscience, en prenant bien soin d'inscrire leur action dans un contexte planétaire, et un esprit de solidarité avec des gens d'un peu partout, de Findhorn, des Etats-Unis, d'ici.

Christian de Laet, qui la connaît bien, a interviewé Claudine pour nous, dans cette région de Carcassonne et des basses Pyrénées, où il se passe des choses étonnantes ces temps-ci.

Christian de Laët : Claudine, c'est gentil de nous consacrer ces quelques minutes d'une vie que je crois être passionnante et encombrée, responsabilités de famille, responsabilités d'écrivain, responsabilités vis-à-vis de soi-même... Une première question : Comment as-tu entendu parler de Mainmise ?

Claudine Brelet-Rueff : Un jour chez l'éditeur de la biothérapie, chez Albin Michel, j'ai trouvé dans mon service de presse une critique de ce livre qui avait été écrite par Christian Allègre. Il y avait simplement "Mainmise", et puis la date. J'ai été très étonnée par la façon dont c'était écrit, un langage que j'aimais bien... très étonnée aussi, que, au Canada, on ait compris ce que j'avais essayé de faire, ça m'a fait plaisir. J'ai demandé à des amis qui partaient pour le Canada de me rapporter un numéro de cette revue, malheureusement ils n'ont pas trouvé, ils ne connaissaient pas, alors le mystère restait planant...

Christian : Et quand s'est-il levé, ce mystère ?

Claudine : Il s'est levé quand je t'ai rencontré chez Breuil, quand tu es arrivé avec un gros paquet de Mainmise sous ton bras, j'ai été vraiment enchantée de découvrir cette revue, de découvrir qu'on avait les mêmes préoccupations, qu'on était sur la même planète...

Christian : Mais quand tu dis que la critique de Christian Allègre t'a surprise, qu'entends-tu par là ?

Claudine : Je ne me rappelle plus les termes exacts, mais c'était quelque chose du genre "endothélial" ou quelque chose comme ça, enfin un livre biologique dans le vrai sens du terme, qui essayait de tisser quelque chose, c'est ça qui m'a beaucoup touchée, parce que ce livre, c'est pas un livre tout seul... c'est un livre qui essaie de participer à un mouvement d'idées, qui essaie d'apporter des informations qui s'accrochent à d'autres informations, pour essayer de tisser la grande toile écologique.



Christian : Ce livre, la Biothérapie, est-ce que c'était ton premier ?

Claudine : Non, c'était le troisième publié. Le premier s'appellait "Les médecines traditionnelles sacrées", j'y ai mis 15 années de réflexion, il aurait fallu écrire un livre par chapitre, j'ai été obligée de sabrer dedans. Le deuxième, c'est "Dis-moi comment je suis né", pour les enfants qui sont en âge de pré-lecture, ou en cours d'apprentissage de la lecture, un livre qui est un peu mon bébé chéri, un genre de synthèse d'un travail que j'avais fait pour la revue du planning familial, une expérience qui m'a beaucoup intéressée, à la fois comme ethnologue et comme femme.

Christian : Je suis sûr que ce livre aura autant d'impact finalement que celui de Frédéric Leboyer "Naissance sans violence"...

Claudine : C'est-à-dire que ce livre-là, c'est le numéro 0 de l'encyclopédie de l'éducation sexuelle qui a été publiée par Hachette il y a presque quatre ans maintenant. En fait, moi j'ai voulu faire (un peu) de la subversion écologique, je n'ai pas voulu faire un livre d'éducation sexuelle, parce que je trouve ça dégueulasse, ça peut paraître un peu prétentieux, c'est mon côté ethnologue, j'ai voulu faire un livre d'initiation à l'amour, parce que je pense que la sexualité limitée à une description style manuel de sciences naturelles, c'est complètement démoralisant, l'amour c'est pas ça, la sexualité non plus, c'est participer à toute la VIE.

Christian : Qu'entends-tu par le mot "dégueulasse" ?

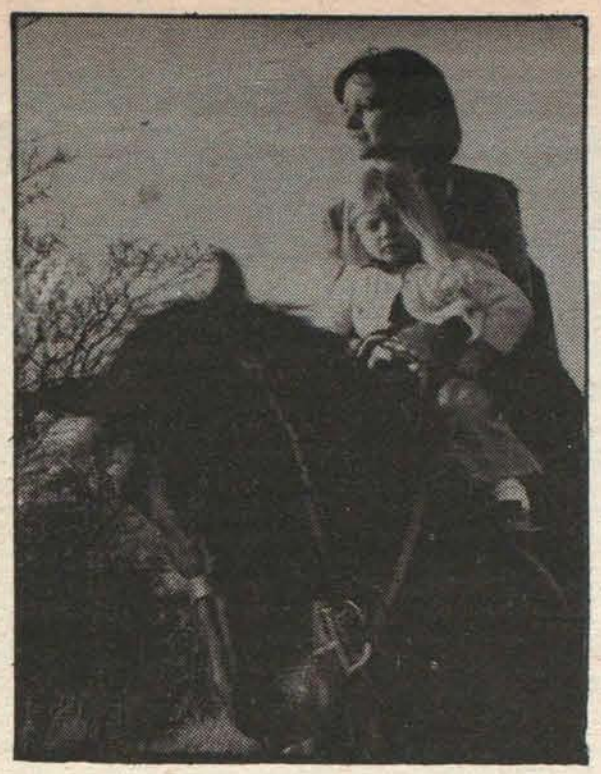
Claudine : Eh bien, c'est comme si on était prisonnier d'une mécanique... peut-être que pour certaines personnes, la sexualité, c'est ça, mais il y a une mythification dans l'éducation sexuelle, les médecins ont prôné l'éducation sexuelle dans les établissements du primaire ou du secondaire, ils ont pensé que ça libérerait les enfants, mais malheureusement, c'est une contrainte, une limitation, c'est leur faire perdre le sens sacré de la vie. Alors j'ai pensé que c'était très important d'essayer de trouver des images-force, des idées-force, pour que les enfants sachent que la reproduction, ça n'est pas seulement une affaire de cellules, mais un mouvement d'énergie qui participe à la Nature toute entière. Ce grand mouvement d'énergie, on ne peut le comprendre, à mon sens, d'une façon profonde, qu'en jouant aussi sur l'émotion, c'est ce que j'ai essayé de faire...

Christian : Tu vois donc, dans l'acte d'amour, autre chose bien sûr qu'une ingénieurie, qu'une mécanique spécifique à laquelle on est plus ou moins talentueux, mais tout un passage d'émotion et de force qui en général, dépasse celles de tous les jours.

Claudine : Il y a certainement des gens qui baisent comme ça, comme des sardines dans l'huile, dans une boîte qui s'appelle un plumard, mais j'espère qu'il y a encore des gens qui vivent autrement et pour qui la sexualité, c'est une initiation. Le docteur Gurdham, dont je traduis les livres de l'anglais au français, dit que s'il y a de plus en plus d'impuissance, de frigidité, de gens qui sont mal foutus sexuellement, qui ont une sexualité chaotique, c'est parce qu'ils refusent cette part d'infini qui est en eux, ils refusent le sens cosmique de l'amour. Evidemment ça n'est pas quelque chose que l'on rencontre tous les jours, mais ça devrait être comme ça idéalement, disons... Ca devrait être un moyen de retrouver la fusion, l'Unité, ce qui se passe avec le Tao, DEUX ça fait UN.

Christian : Alors tu trouves que dans les manuels typiques d'éducation sexuelle, la question est bien en deça des limites dans lesquelles il faut la comprendre, quand on pense au devenir de l'homme ?

Claudine : Toutes les grandes civilisations ont insisté sur le fait que l'amour est initiatique. Il y avait des rites autour des fiançailles, des mariages, et avant ça, il y avait des rites autour de l'éveil de la sexualité, qui visaient à intégrer l'humain, qu'il soit mâle ou femelle, qui visait à l'intégrer à quelque chose de beaucoup plus grand que lui, c'est-à-dire aux grands rythmes de la Nature. Par exemple, il y avait des tabous qui avaient leur raison d'être, par exemple les Chinois disaient que l'énergie de l'homme en hiver était affaiblie, qu'il fallait éviter de procréer, donc de faire l'amour pendant ce temps-là. En Bulgarie, qui est un terrain que je connais assez bien, il y avait aussi des interdits qui suivaient d'autres saisons. Ca fait partie d'un eugénisme pré-natal. Il y avait autour de la gestation et de la naissance toute une série de choses qu'il fallait respecter, c'est devenu des règles parfois dépourvues de leur contenu cosmique, on obéissait a la lettre et pas à l'esprit, mais par exemple les Chinois et les



Vietnamiens disent que la femme enceinte doit être dans un milieu très gai, très clair, harmonieux, entourée de fleurs, de musique, de joie, etc... c'est une chose qu'il faudrait essayer de remettre dans l'esprit des hommes et des femmes contemporains...

Christian : Tu parles de ces rythmes, évidemment je crois que si l'on s'en tient aux statistiques, on voit qu'il y a un nombre égal de bébés nés aux différentes périodes de l'année. Néanmoins, Michel Gauquelin, je crois, relève dans certaines études qu'il a faites, que certaines personnes, nées à certains moments, ont une plus grande propension à se diriger vers certaines carrières, à avoir certaines maladies...

Claudine : Ca, ça rejoint l'astrologie, effectivement, on sait que suivant la position que l'on occupe dans le zodiaque, l'individu en est effecté, on le sait d'une façon empirique, mais on croit pouvoir l'expliquer dans pas trop longtemps. Il y a quand même une chose qui est importante, c'est de se sentir en accord avec la Nature, pas seulement en accord physique mais psychique. Moi il y a une chose qui me frappe, quand tu te promènes dans une grande ville, tu vois que les enfants ont un regard éteint, tu te demandes même s'ils ont une âme, les adultes aussi d'ailleurs, et si tu te promènes dans des pays où l'homme est beaucoup plus en communication avec la Nature, tu vois des enfants qui ont un autre regard, une autre attitude... ce ne sont pas toujours les mieux nourris d'ailleurs. Tout ça, ce sont encore des choses très mystérieuses, qu'on n'explique pas très bien, mais si on veut changer la vie sur la planète, c'est sûr que c'est très important de commencer d'abord par les enfants. La façon dont on va les mettre au monde, et même avant ça, la façon dont on peut les engendrer...

Christian : Est-ce que c'est pour ces raisons-là que tu as entrepris des études d'ethnologie ?

Claudine : Peut-être, mais c'est pas tellement à ce niveau-là que ça se situait, je ne me sentais pas bien dans ma peau... moi je suis née à Paris, dans une banlieue limitrophe de Paris qui s'appelle St-Mandée, à côté du Bois de Vincennes, on vivait vraiment comme dans un village, tout le monde se connaissait, il y avait encore une ferme et j'allais dans une école qui s'appelle l'école de Crolly, on avait des animaux, chaque élève avait un petit jardin, on était très privilégiés, même si la maison était une vieille baraque. Alors j'ai eu la chance extraordinaire de profiter à la fois des avantages de Paris et des avantages de la campagne. On avait une grande terrasse sur le bois, il y avait plein d'oiseaux qui venaient, la nuit je me levais pour regarder les chats-huants, et très vite, quand j'ai été confrontée avec la vraie vie de Paris, j'ai compris que les humains se trompaient, un peu comme les personnages d'antonin Artaud qui vont à la ville pour voir comment les hommes se sont trompés. Moi j'ai vécu ça à ma façon, et j'ai essayé de comprendre pourquo on se trompait, et si d'autres gens n'avaient pas eu raison dans d'autres formes de civilisation. A part ça, j'avais très envie d'écrire, parce que pour moi écrire, c'est une drogue, en ce sens que c'est vraiment indispensable, sauf quand je voyage, parce que là c'est la découverte, et j'ai pensé que faire des pièces de théâtre, c'était un moyen merveilleux d'expliquer des choses à mes contemporains, c'était un peu prétentieux, et quand j'ai voulu commencer à vraiment écrire professionnellement, je me suis dit "mais non, tu es une gourde, tu sais rien de la vie, tu n'as aucune expérience, tu peux techniquement écrire des trucs, mais si c'est pour faire comme Françoise Sagan, c'est vraiment pas intéressant". Alors j'ai pensé à Shakespeare qui disait que le monde est une scene sur laquelle les hommes et les femmes sont des acteurs, et j'ai décidé d'étudier le monde. Voilà.

Christian : J'ai cru comprendre que tu avais fait des voyages ethnologiques principalement en Bulgarie. Qu'est-ce qui t'a attirée vers ce pays ? Je pourrais répondre, te connaissant un peu, et surtout ayant moi-même parcouru les pays slaves, pour lesquels j'ai une certaine prédilection... j'y retrouve en effet, même maintenant, quelque chose de beaucoup plus proche de la vie telle qu'elle devrait être vécue, bien qu'il y ait un contre-plaqué d'idéologie politique, mais dès qu'on passe à travers ça, on retrouve dans le peuple, que ce soit les Bulgares, les Yougoslaves, les Polonais, les Russes, un sens de la Terre, un sens du Cosmos qui est beaucoup plus vrai, plus ancré, qui est beaucoup mieux materné que nous ne l'avons dans les pays de l'ouest. Mais toi, qu'est-ce qui t'a attirée vers la Bulgarie ?

Claudine : J'avais toute une équipe d'amis Bulgares, qui me fascinaient complètement, parce que justement, c'était des gens qui avaient des racines cosmiques, et qui avaient un sens poétique de la vie très prononcé. J'avais le sentiment qu'en allant en Bulgarie, j'allais mieux les comprendre, et découvrir quelque chose de très important pour moi. Il y avait ça, et puis il y avait aussi autre chose, c'est qu'en 1956, quand j'avais quinze ans, il y a eu la révolte de Budapest, et ça a été ma première prise de conscience politique. Tout-à-coup j'ai découvert un monde qui me paraissait fou, j'ai pas compris pourquoi les chars russes tiraient sur les Hongrois, alors j'ai commencé à étudier Marx, toute la littérature qui paraissait sur les états socialistes et communistes. Je voulais comprendre ce que c'était qu'un pays dit d'obédience marxiste, ce qu'était le communisme, pour voir si ce qu'on disait dans les livres correspondait à la vérité, qui me semblait être contredite par ce que je voyais autour de moi chez des amis qui débarquaient de Pologne, de Hongrie, de Bulgarie. Quand je suis arrivée là-bas, c'était une énorme découverte, parce que là, j'ai eu la chance de partir avec un carnet d'adresses assez chargé, donc d'être accueillie comme une enfant du pays, d'entrer directement en contact avec des gens qui étaient des artistes, d'une part, et d'autre part, comme j'avais une bourse d'études j'ai été mise en contact avec les ethnologues du Musée d'ethnographie de Sophia.

Christian : Tu parlais la langue ?

Claudine : Je baragouinais un peu...

Christian : Donc, tu n'avais pas besoin, pour parler directement aux gens, d'avoir constamment des interprètes, tu connaissais suffisamment la langue pour percevoir le sens de la phrase ?

Claudine : Voilà. Mais il n'y avait pas seulement la langue, il y avait aussi le geste. Savoir par exemple que quand tu rentres dans une maison, si on t'offre un verre d'eau, ou de la confiture, tu ne le refuses pas, parce que ça fait partie des règles de l'hospitalité. Et puis des tas de choses comme ça.

Christian : Est-ce que tu avait le sentiment que tu retrouvais ta famille... au sens d'une réincarnation ?

Claudine : C'est drôle ce que tu dis, parce qu'à l'époque, je connaissais très mal de bogomilisme, ce qui m'intéressait c'était de comprendre une culture, complètement différente, parce qu'elle est à la fois slave, un peu hellénisée, et très orientalisée, puisque le premier royaume Bulgare a été formé par des petits cousins d'Attila, une vraie mosaïque de cultures... J'avais vaguement entendu parler du bogomilisme, mais ça, c'est une question qui m'a intéressée beaucoup plus tard. La réincarnation, c'est une question qui m'a beaucoup intéressée quand j'avais 11 ans, je crois, en première année de lycée, on avait étudié la Grèce, la Chaldée, et un peu l'Inde et la Chine. En découvrant l'Inde, j'ai découvert le bouddhisme, ça m'a fascinée, et j'ai découvert la réincarnation. Je me suis dit, c'est tout-à-fait ça, c'est exactement ce que je ressens. C'était pas clair, parce qu'à 11 ans, tu ne connais pas grand chose, mais ça me paraissait évident

→

que c'etait une explication plus logique, et morale, que l'enfer et le paradis.

Christian : Est-ce que c'est dans cet état d'esprit que tu as quitté Paris il y a quelques années pour t'installer en pays cathare ?

Claudine : Ca c'est un peu à la suite d'une traduction que j'ai faite d'un livre du docteur Gurdham qui s'appelle "Les Cathares et la réincarnation". En traduisant ce livre j'ai retrouvé des souvenirs que j'avais dans moi, et j'ai filé directement dans cette région après avoir terminé cette traduction. Après, j'ai fait d'autres traductions de Gurdham, "La communication silencieuse" et "Les facteurs cosmiques de la maladie".

Christian : Qu'est-ce qui t'a amené vers ce médecin psychiatre anglais ?

Claudine : C'est Lawrence Durell. J'ai passé un certain temps chez lui pour travailler et me reposer, pratiquement en pays cathare, pas loin de Montpellier. Je suis tombée sur ce livre, j'ai été complètement bouleversée, je suis rentrée avec à Paris, je l'ai présenté à un éditeur, et ça a tout de suite marché.

Christian : Comment as-tu connu Lawrence Durell ?

Claudine : J'ai lu ses livres, et c'est quelqu'un avec qui je me sentais en résonnance. L'été 68, j'étais journaliste, je lui ai écrit pour savoir si je pouvais l'interviewer pour "ELLE". On s'est rencontrés. Il est Irlandais, né en Inde, il a longtemps vécu dans le monde balkanique, on a beaucoup parlé, beaucoup rigolé, on a passé toute la journée ensemble, retrouvé tout un tas de gens, et il m'a demandé de venir travailler avec lui comme interprète sur un film qu'il allait faire pour la télévision anglaise, parce que j'avais aussi fait du film ethnographique avec Jean Rouch... Trois semaines après j'ai reçu un coup de fil de la BBC me demandant si j'étais disponible, pour travailler sur ce film qui s'appellait "Le Paris de Lawrence Durell".

Christian : "Paris" était entendu dans quel sens ?

Claudine : Dans le sens du Paris de Henry Miller et de Lawrence Durell, c'est-à-dire un Paris poétique... on a eu du mal à le retrouver d'ailleurs, parce que depuis, Paris est devenu une ville policière, fliquée, ça n'est plus du tout la même chose... on n'a plus le droit de rire dans la rue, de s'attrouper pour écouter de la musique... c'est devenu propre, ordonné, mais toute la poésie a disparu.

Christian : Mais pour en revenir à Gurdham, tu l'as rencontré par la suite ?

Claudine : Il est venu chez moi, à Paris, au moment où je commençais à traduire les "Cathares", une rencontre extraordinaire, parce que c'était aussi, avec lui, comme si on se connaissait depuis très longtemps... Ca m'a beaucoup aidée de le rencontrer, sur un plan très personnel, parce que j'avais de temps en temps des expériences 'psi' comme on dit, et vraiment, quelquefois, je me demandais si j'étais cinglée ou quoi, et aussi quelquefois j'avais l'impression que j'induisais des trucs chez les gens, et je me disais c'est dangereux, parce que si on peut manipuler l'énergie, ça peut aller aussi dans un sens négatif... J'ai très très peur de faire du mal aux autres, et j'ai beaucoup parlé de tout ça avec Gurdham. Il m'a dit que non, pas du tout, si on est bien branché, on ne peut pas faire de mal aux gens.

Christian : C'est ce sentiment que tu es bien branchée qui te donne cette confiance en toi que tu irradies si facilement, et qui ressort de tout ce que tu dis, de tes comportements... je remarque une simplicité du verbe, chez toi, dans une direction très précise... c'est rare de trouver ça chez un écrivain, surtout un écrivain connu et qui maintenant, avec quatre livres personnels et trois traductions, s'inscrit au palmarès de la France contemporaine... une France d'ailleurs avec laquelle tu n'est pas entièrement d'accord ?

Claudine : La France contemporaine, c'est difficile d'en parler, parce que c'est une vraie mosaïque en fait, il y a une France du Pouvoir, du Gouvernement, et il y a une France des minorités opprimées, par exemple en Occitanie, en Bretagne, et une jeunesse qui n'est pas d'accord avec ce qu'on lui propose, pas d'accord avec les centrales nucléaires, pas d'accord avec métro-boulot-dodo, avec une certaine forme d'éducation répressive, etc...



Christian : Grâce à toi, nous avons parcouru une partie de la France. de Paris à Carcassonne, rencontré tes amis, vu ce grouillement de gens sur la côte, et nous nous sommes dit "mais à quoi pensent tous ces gens ? Quel est le sens de leur vie ? A qui incombe-t-il de leur donner une direction ? Une signification ? Comment les amener à se dépasser un peu ? Toutes ces discussions-là conduisent à des impasses... La plupart des gens sont bloqués par des considérations économiques,... ou par des considérations genre clocher de village. A travers tout ce que tu as fait, tes travaux depuis 12 ans, est-ce que tu vois une perspective de déblocage ? Tu parlais de 68. Est-ce que 68 a été une date importante pour les jeunes français, pour les français moyens, pour les minorités dont tu parlais ?

Claudine : Je crois que mai 68 a marqué le début de tas de choses en France, la révolution des jeunes a vite été récupérée par les syndicats et le Pouvoir. Maintenant le peuple français est triste. Il a perdu confiance en lui. Moi je suis née en 41, alors j'ai peut-être pas assez de recul. Je crois qu'on a été traumatisés par le grand de Gaulle qui a promis des choses mirifiques, aux gens qui avaient un pouvoir de production et d'achat, mais qui n'a pas du tout contribué, avec sa politique de prestige, à rendre confiance en eux-mêmes aux Français. Les Français sont tombés de haut.

Christian : Mais les Français qu'on rencontre dans la rue, maintenant, quand on est de passage, ce qu'on observe, c'est qu'il est plus facile d'accès , plus aisé dans ses mouvements, moins contraint.

Claudine : Mais ça aussi c'est 68. On a reçu la permission de s'habiller différemment, il y a eu tous ces mouvements de libération, sexuelle et autre, il y a eu la désaffection des jeunes pour les valeurs établies... et tous ces problèmes qui ont été soulevés par la drogue, le fait qu'on y cherchait une initiation, et que beaucoup de parents ont essayé de fumer de la marijuana ou du hash pour savoir ce que c'était. On a ouvert les hôpitaux psychiâtriques, enfin tout un mouvement souterrain, une sorte de réhabilitation de la folie... mais ça c'était parallèle à l'Etat policier. C'est très difficile de savoir où on en est maintenant, parce qu'on dirait que tout le monde cherche quelque chose, tous les partis politiques, la fameuse union de la gauche, et même les gens de droite essaient de récupérer des idées dans leurs programmes électoraux, mais en fait, ils sont complètement perdus. Les jeunes qui ont vécu 68 crachent sur la politique, ils n'ont qu'un objectif, c'est de casser l'état, casser le Pouvoir, et vivre d'une façon plus villageoise. D'ailleurs, ils ont presque tous foutu le camp de Paris.

Christian : Est-ce que le sens de cette direction villageoise peut s'inscrire dans une préoccupation fondamentale ? Retrouver par exemple une communauté plus à l'échelle de l'homme ?

Claudine : Ca c'est sûr. Tous mes copains qui ont quitté Paris, malgré leur difficulté d'insertion dans un milieu rural, sont extrêmement contents de pouvoir aller au café du coin, discuter avec les paysans, ou les pêcheurs, ou les ouvriers, pour les écouter, parce que c'est important d'avoir des vieux, si tu vas les trouver pour leur demander des conseils, sur la manière de planter tes carottes par exemple, ils sont bien contents de te transmettre ça, ils sont contents de voir que ça continue, alors que dans les familles citadines, les vieux n'ont rien à transmettre, eux ils ont été complètement dupes de la société de consommation... ces biens matériels qu'ils ont amassés péniblement, c'est complètement nié par leurs enfants, et ça, ça les bouleverse, ça les traumatise, ça se termine souvent par des querelles terribles...

Christian : Ils se trouvent niés par leurs enfants, et niés parce que tout le phénomène de l'épargne se trouve dissous par l'inflation. C'est peut-être ça qui bloque les grands pères et les grands mères, dans les villes cette anxiété...

Claudine : Cette culpabilité aussi...

Christian : Mais à la campagne, les grands parents qui ont encore tout un trésor de connaissances, ataviques, et qui ne demandent qu'à le transmettre, qu'est-ce que ça représente pour toi ? Ce bagage extrêmement prenant, diffus, complexe et global, à la fois intuitif et empirique, qui a fait ce pays, riche extérieurement, mais riche aussi de pensée, de tradition, de culture, d'appartenance à un mouvement, à un flux... est-ce que c'est un potentiel à recouvrer, que la jeunesse française tâche de recouvrer consciemment, ou bien par la force des choses, parce que la société urbaine devient complètement débile ?

Claudine : Il faut avoir bien clair dans la tête, que quand tu vas à la campagne, même si ça commence à s'atténuer ce phénomène là, tu as les enfants des vieux paysans qui eux ont la même mentalité que nos citadins, consommer, partir à la ville, nier le savoir de leurs aïeux, alors que les jeunes de la ville reprennent contact avec les vieux paysans. C'est sûr qu'il y a là un savoir qui risquait de se perdre, et il y a tout un travail à faire, un travail écologique aussi, parce que finalement, l'ethnologie et l'écologie c'est la même chose... Tout ethnologue devrait avoir une action - écologique. Malheureusement la plupart des ethnologues contemporains se perdent dans des considérations parfaitement théoriques.

Christian : Ces deux grandes sciences tendent toutes les deux à la stabilisation des milieux naturels, en somme, des communautés naturelles... Mais tout le potentiel accumulé, dans certaines régions du monde, risque fort d'être annihilé par le système ou par la colonisation, non ?

Claudine : Dans certaines régions de France, le mouvement est bien amorcé, en Bretagne, par exemple, quand tu te promènes le samedi soir, tu vois que les jeunes, au lieu de se réunir dans les bistrots pour jouer avec des machines à boules, ils se réunissent dans des espèces de préaux et ils dansent et chantent et font de la musique traditionnelle. Il y a une volonté de plonger ses racines dans la tradition ancestrale, un peu comme au Québec j'imagine. Dans ces endroits, le samedi soir, on te vend des petits journaux écologiques, et ça existe aussi dans d'autres provinces, mais toujours les moins riches. On a d'autant mieux gardé les rites culturels... qu'on a gardé aussi les rites d'agriculture, les vieilles techniques, et qu'on parle encore la langue du pays.

Christian : Mais il y a tout de même une différence fondamentale entre le fait de recouvrer sa langue, recouvrer certains rites, et le fait de se rematerner, se ré-enraciner en profondeur, avec des archétypes culturels. On sait que quand on rematerne une langue, un geste ou un rite dans un archétype profond, on a une appartenance qui est autre que simplement une question d'équilibre entre l'aménagement et l'environnement, des questions écologiques, ou ethnologiques de surface, on retrouve un sens de la vie, et on tâche de retransformer l'homme comme lieu de passage pour des énergies et des flux qui n'ont absolument rien à voir avec une quantification possible, est-ce qu'il y a vraiment, ici, en France, un sentiment qui au lieu d'être seulement anti ou contre, tâche vraiment de rematerner certains Français dans un substrat dont la puissance éclate, quand on la regarde à distance, quand elle se passe chez d'autres, mais qu'on nie volontiers si elle se passe chez soi, parce que c'est un peu vieux-jeu, ou un peu primitif ?

Claudine : C'est tout le problème du folklore que tu poses... le folklore n'est le folklore, du point de vue du folkloriste, ou de l'anthropologue, que quand les gens n'ont pas conscience que c'est quelque chose de curieux, d'exotique ou de différent, Justement ce qui est assez fascinant, c'est que ces jeunes sont en train, je crois, de créer un nouveau folklore, c'est-à-dire que toi, tout l'exposé que tu viens de faire, il est très clair, très clairvoyant, très théorique, et bien foutu, mais eux ne sont pas conscients de ça, et c'est intéressant, parce que c'est au niveau de l'inconscient collectif que ça doit se passer. C'est comme ça que se crée un vrai folklore. Quand ça se passe au niveau de l'inconscient, la couche profonde de l'être.

Ces provinces de Bretagne et d'Occitanie sont pauvres, elles sont pauvres, donc pas trop développées sur le plan industriel, donc pas trop polluées. On peut imaginer qu'elles vont devenir des espèces d'oasis de nature protégée, et que les pays les plus pauvres vont peut-être devenir les plus riches, dans un temps pas si lointain.

y en a qui appellent ça des livres



,nous ,on appelle ça de l'energie

Aria des chroniqueurs.

Deux prémisses :

1 — Des tonnes de livres sont publiées chaque mois. Même en filtrant avec le coup d'oeil mainmisien, ce qui surnage est énorme.

2 —Nous croyons à la pollution psycho-culturelle. C'est dans la sursaturation des idées et dans leurs chocs que surviennent dépassements, et mutations. C'est de la complexité que naît le méta-trip. Voler, c'est méta-tripper, ce qui permet de méta-freaker. Il ne s'agit pas ici de bizarreries, il s'agit d'une constatation opératoire. Voir titre de cette page.

La conjonction de ces deux prémisses produit chez C.A. une tapisserie mystico-tramée et ethno-colorée, et chez G.K. des télé-flashs en direct de la Guerre des Signes. C'est pas obligatoire, et c'est très amusant. Et le reste, c'est pas des mots.





Vous conviendrez avec moi qu'un mot, un seul, peut avoir l'effet d'une purge. Bien placé, au bon moment, n'importe quoi peut guérir n'importe quoi. Voilà, pour l'essentiel, ce qu'il faut savoir en médecine. Mais ceci n'est qu'un corollaire d'un théorême de sémantique plus vaste : en tout, ce qui agit, agit dans la correspondance, dans la relation. Toujours d'accord ? Soyons plus précis : ce qui agit, très exactement, c'est la proportion. Et ce qui est étonnant, et qui trompe trop d'entre nous, c'est que la proportion agit sans se montrer, et pourtant elle se voit.

Je regardais le bras, la main, le geste du joueur de claquette dans le groupe de musique néo-traditionnelle celtique-québécoise **Barde**, hier soir, et je notais que son geste traçait dans l'espace un graphe qui représentait aussi des sonorités, et dans le temps une forme qui représentait un rythme : geste pictural où son et forme correspondent. On pourrait établir l'équation topologique d'un tel geste. Paul Valéry l'aurait fait, s'il avait eu les instruments. Et sans doute il aurait trouvé que, si la proportion agit toujours, elle n'agit jamais de manière plus ravissante (au sens de Sainte-Thérèse) que lorsqu'elle protographie, trace, chante le nombre d'or.

Nous voici donc rendus au premier livre d'une longue liste (j'en ai compté en tout 127, j'espère dire le mot qu'il faut, ne serait-ce qu'un, sur environ la moitié) : **Le nombre d'or, par Matila C. Ghyka, Gallimard, réédition en 1976 – $32.95, mais ça vaut vraiment la peine. Je fais de ce livre la vedette de cette chronique** parce que tous les autres semblent s'assembler comme l'iris autour de la pupille. Et cet oeil ! quel instrument superbe pour regarder le monde. Faisons donc de l'iridologie.

J'ai un ami (air connu) qui se propose de mettre, c'est-à-dire plutôt de REmettre en musique les iambes valéryens du Cimetière marin. Si j'étais le Conseil des Arts du Canada, je lui donnerais immédiatement au moins une forêt et une maison, de grands arpents, des enfants, des femmes et des frères, et beaucoup d'argent pour mener à bien ce projet d'importance internationale.

Si, partant pour une île déserte (nous y reviendrons), j'emmenais des livres, j'emmenerais sûrement Rilke, Valéry, et Pythagore, tous trois mathématiciens et mystiques. J'emmenerais aussi un texte inédit, un théorême, de Michel Marois, poète d'ici, intitulé **Corps et Magie**. Michel a eu des poèmes publiés dans Hobo-Québec. Ce Corps et Magie est peut-être ce qu'a été pour Valéry son Introduction à la Méthode de Léoard de Vinci. C'est un manuel de physiologie qui commence avec ces mots : *voici le Livre des Correspondances Magiques et d'Anatomie de l'Homme...* Il ne manque à ce texte que 30 ans de pratique poétique (rythme, nombre harmonie) pour être une incantation, une morphogenèse de l'Elan Vital, comme le Cimetière Marin – extraordinaire kleinform, privilège du poète de chanter l'Harmonie par la technique de l'Harmonie. Mais c'est à la fois un manifeste politico-scientifique pour l'avènement du Futur, un manuel de médecine, donc d'économie, au sens étymologique, de sémiologie pratique, d'alchimie, de magie si "la parole, le gestuel, l'écriture, la pensée sont des aires magiques ". C'est un manuel scolaire, au sens où tout le monde devrait apprendre et savoir ce qu'il contient. Je vais citer quelques extraits et vous comprendrez pourquoi ce texte inédit, que nul autre qu'un nord-américain francophone n'eut pu écrire, va me servir de Table des Matières idéale pour cette chronique, en ce qu'il est le plan détaillé d'une physiologie universelle.

" ...de la rèverbération du tissu psychologique émane la trame des idées. Ce n'est pas les images sorties du corps mais plutôt le corps sorti du monde des images. En effet des Pouvoirs Inconnus semblent littéralement sortir des "rayons" du cerveau. L'expérience psychique se traduit alors par la prose en conscience d'un ensemble de relations à l'endroit des cénesthésies corporelles. (Chromatisme de l'homme)

"...Il y a le domaine des sciences pratiques, chiromancie, géomancie, radiesthésie, pour suivre les courants du Fluide à travers l'oraison libre du corps.

" ...Nous évoluons à travers des matériaux d'oeuvres. Car il ne faut pas croire en un ordre unique du corps. La réalité n'est pas un système fixe des concordances; mais plutôt une action indivisible...(de la configuration des membres dans l'espace).

"...la propriété magique du signe, c'est son insertion et son agencement dans un cadre d'archétypie moderne. Le mot ou le dessin sont des images intègres; mais l'espace du mot évolue devient une infinité de correspondances (topologie) si nous considérons l'espace et la pensée comme un champ de coïncidence infini.

"...En effet l'art s'effectue par le biais animant d'une sorte de neurologie du mythe.

"... en territoire magique, le corps devient un privilège absolu.

"...le microcosme circule en nous comme un transport des philologies réelles du langage, sans un ralentissement, sans heurt, sans métaphysique parce que l'ensemble des urgences et des vacuités sont rassemblées dans un même métabolisme.

"Le grand art est avant tout une médecine du corps.

"... la plaie dans la peau, et la brûlure du feu font partie des Saintes Contusions du corps. Et c'est ce vers quoi aspirent tous les mystiques : l'orgastique contemplation, au coeur de la chair vive de Dieu. Alors que la brisure des membres est comparée à l'extase, la mort devient une loitaine direction vers l'Ange du Charnel, vers le pur-esprit. La blessure est une onction des embres..."

MEDECINE . – Si n'était l'apparition parfois d'un ange noir qui effraye au passage, ce texte de Michel Marois serait une panacée. Tout guérit tout. J'attendais le poète qui allait mettre ça en musique. Il est apparu. Il l'a fort bien mis en mots.

Ainsi donc toute maladie ne serait au fond qu'une logomachie. Mais pas au sens péjoratif habituel, au sens de guerre de symboles et c'est pourquoi les plantes peuvent guérir, en tant que logotypes manipulables suivant des règles issues du Nombre, de l'astromancie, de la morphologie et des sciences analogiques, et de la musique.

Parmi les livres récemment parus et qui traitent de près ou de loin de médecine, certains sont de bons outils pour nous aider à constituer cette grande science de la médiation :

Par logotype, nous pensions musique. Un trio de Haydn peut provoquer une catharsis, comme la vision d'un ensemble architectural ou fonctionnerait le nombre d'or, ou l'absorption d'une substance alimentaire qui est dans tous les cas une symphonie.

Cet aliment-symphonie (ou quartette, ou trio), un certain Allègre appelle ça 'trophème' dans le Répertoire Qué. des Outils Plan. Allons plus au creux des choses et nous allons redécouvrir l'homéopathie, et son usage des microdoses. Si un aliment est une symphonie, chacun de ses éléments est une note. L'ion Manganèse (Mg-plus-plus – Excusez, Y a pas de signe plus sur cette machine) c'est quoi sa substance? un réseau de relations électriques ? un son ? la musique n'a pas de substance, elle n'est que relation. Les deux valences 'libres' positives indiquent son affinité, son associabilité. (Depuis Niels Bohr, personne ne doute plus que la matière soit corpuscule et onde à la fois à des niveaux logiques différents). Ultimement toute thérapeutique est une musicothérapie. L'homéopathie vous administre du Grégorien, chez les homéopathes modernes, et chez les partisans de la dose unique (recherche du simillimum) une seule note , un seul son. La médecine conventionnelle, dite allopathique, vous assène un opera de Wagner pour une piqure d'épingle, une symphonie de Malher pour une écharde dans le doigt, un Requiem de Berlioz pour un mal de bol. . La médecine moléculaire est du Hindemith, un chaos de comptable qui aurait pris de l'acide. Mais passons.

Dans la microdose homéopathique, ce n'est plus la matière qui agit, mais un "rapport" . La 7ème dilution centésimale de Lycopodium, par exemple, suivant le genre d'harmonie produite, dans sa résonance avec le terrain où elle est introduite, peut être un remède de fond (simillimum – unisson ou octave), "accord" musico-biochimique, ou remède satellite (la tierce peut-être), de drainage (la quinte ou la septième) , etc... Il y aurait ainsi tout un paysage musical à brosser des polychrestes, des remèdes d'états aigus, des antidotes, des incompatibilités, des isopathiques... Ce serait amusant d'essayer de trouver une méthode pour transcrire musicalement ou picturalement les diathèses, les types morphologiques, à partir peut-être de l'Ur-Mensch de Goethe.

Ce qui précède m'est suggéré par la 2ème édition du **Manuel de Médecine homéopathique, des Drs Roland Zissu et Michel Guillaume, chez Doin.** Ce livre est maintenant le meilleur livre pédagogique disponible pour apprendre l'homéopathie. Point n'est besoin d'être médecin pour l'utiliser, mais il faut être solidement désireux d'apprendre les principes fondamentaux et la méthodologie homéopathique. Pour ceux munis de ce désir, c'est un outil incomparable qui ouvre toutes les accès à la 'physique' homéopathique et à sa pratique efficace. C'est donc un manuel pour thérapeute. Pour ceux qui veulent surtout un soulagement par des manières non nocives, **Hachette** propose un livre d'accès facile, **101 conseils pour vous soigner par l'homéopathie, par le Dr Alain Horvilleur.** C'est un bon livre d'initiation avec des tableaux commodes selon les modalités pour choisir les remèdes. On peut s'y familiariser lentement avec les familles de remède, en les essayant sur soi-même, et préparer ainsi un base expérimentale qui permet de comprendre ensuite des phénomènes plus complexes.

On peut compter parmi les outils du mois aussi un livre écrit par un naturopathe, **Robert Masson, Soignez-vous par la nature, traité de naturopathie pratique**, qui est beaucoup plus un petit compendium de thérapeutiques douces qu'un manuel de naturothérapie. On y trouve des posologies homéopathiques, aussi bien que des recommendations de diétothérapie, de traitement par les oligo-éléments, les jus de légumes, certains supplémentaires, et des conseils pratiques de toutes sortes. **Editeur : Albin-Michel.**

Dans la même collection (101 conseils), chez **Hachette, Vivre mince par les médecines naturelles, du Dr Péron-Autret,** propose toutes sortes de techniques allèchantes pour rester mince, des préparations aromathérapiques, des frictions, des bains, qui fonctionnent sûrement pourvu qu'on ait de la détermination.

Un livre important qui comble un vide non moins important est **Le Guide de Santé Bircher, par Ruth Kunz-Bircher, chez Stock.** La méthode alimentaire et thérapeutique du Dr Bircher-Benner expliquée par sa fille et successeur à la tête de la célèbre clinique de Zurich : mangez cru, mangez vivant. Notre nourriture ultimement est le soleil. Bircher-Benner était un médecin hors pair. Il avait compris que la maladie est une question de relation et que c'est l'absence de relation qui cause la dysharmonie. Et bien sûr un aliment mort ne peut établir une relation avec un organisme vivant. Bircher-Benner a soigné les maladies les plus délicates avec sa méthode.

On regrette l'absence d'une bibliographie de Bircher-Benner. Signalons un livre paru au Courier du Livre dans les années 60 et de nombreux fascicules aux Editions Victor Attinger à Neuchâtel.

Depuis la percée de Ivan Illich "*L'establishment médical est devenu une menace constante pour la santé*", nombre de groupes et de magazines se sont donnés pour tâche de prouver cette assertion dans les faits : au Canada ce rôle a échu à **The Critical List (32, Sullivan Street, Toronto M5T 1B9, Abt. $8.00 / 12 numéros)** qui en est à son 4ème numéro. Le dernier numéro remonte à l'hiver dernier; je me souviens en avoir parlé dans le No 57 de MM. The Critical List paraît quand il peut, sans compromis. Ce No 4 met l'emphase sur ce qu'on est convenu d'appeler : La nouvelle médecine, c'est-à-dire une médecine préventive, prédictive et nutritionnelle. Linus Pauling l'appelle la médecine orthomoléculaire (les bonnes molécules au bon moment et au bon endroit). Tout respect payé à ce grand savant, je trouve son expression dangereuse et confuse. La médecine, ce n'est pas : un petit peu de molécules de X ici, un petit peu de molécules de Y là; la médecine, c'est le monitoring d'un happening cosmique qui a des analogies dans des paysages psychiques très lointains. Le médecin ne peut qu'osciller entre le cybernéticien et le thaumaturge. Le préfixe ortho- est moral et n'a rien à voir avec l'écologie somato-

psychique même individuelle. Ce qui n'empêche pas l'industrie pharmaceutique de faire de millions de dollars sur les vitamines, ces méga-vitamines que cette médecine orthomoléculaire utilise en thérapie. Le meilleur travail que puisse faire The Critical Lis. est un travail d'éducation médicale et nutritionnelle. C'est ce qu'il fait, qu'il continue !

Cette recherche intensive et fébrile maintenant en Amérique de techniques de diagnostic et de thérapeutique non-nocives et non-douloureuses, mène à ce qu'on appelle en France : les biothérapies, c'est-à-dire homéothérapie, gemmothérapie, organothérapie, acupuncture. Une revue trimestrielle qui en est déjà à son 52ème numéro, **Les Cahiers de Biothérapie**, explorent systématiquement le domaine **(Abonnt. 60 FF. par an à la Société Médicale de Biothérapie, 51, av. Victor-Hugo, 75016 Paris ; le numéro : 15 FF.)** C'est une revue passionnante, mais très spécialisée. On peut y lire des articles comme : *La fonction urinaire selon l'interprétation de la tradition chinoise, Les maladies de la circulation, extraits des cahiers de Hahnemann, et étude de l'application par lui-même de sa propre méthode*, des pathogénésies que le Dr. Julian appelle d'un titre rigoureusement précis mais qui me fait sourire à chaque fois : Protocole expérimental Cortico-viscéral Pharmacodynamique (wow!). Dans le No 52 un article du Dr J. Michaud, *L'homéopathie, médecine ésotérique*, a attiré mon attention. Il y explique que l'homéopathie, souffrant d'être seulement tolérée par les pouvoirs publics, cherche à être de moins en moins contestée. Pour ce, elle simplifie sa méthode, escamote les subtilités pathogénésiques, et ainsi devient de plus en plus inoffensive aux yeux des officiels, mais de plus en plus contestable par les vrais homéopathes car de moins en moins efficace. La moindre chose prend un temps fou. La race humaine est encore loin du terme de son voyage...

Plus près de nous, des groupes sont actifs. A Sherbrooke, le groupe qui a fondé la **Coop. d'aliments naturels La Ruche, la librairie Boule de Neige, et le restaurant naturel La Bardane vient de publier un excellent petit livre de 59 pages : Cuisine Végétarienne, Recettes simples et principes de base, réalisé surtout par Joane Roy, Suzanne Allaire, Monique Makinen, France Jutras et Rémon Des Chênes (en vente sur place et par correspondance à la Librairie Boule de Neige, 374 Galt Ouest, Sherbrooke J1H 1Y4, tél.: (819) 567-8795).** *Il insiste sur la provenance* et la pureté des aliments, la qualité des instruments et offre un mélange de recettes adaptées au Québec originaires de plusieurs traditions pour le plus grand plaisir de nos palais. Tous les ingrédients sont facilement trouvables au Québec dans le réseau.

Le même groupe produit un petit journal ronéotypé qui a vu le jour grâce à un projet PIL : L'Ange Botté, qui en est à son No 3, et qui survivra, on l'espère, à la fin du PIL. On y parle d'alternatives, bien sûr,, les femmes et l'accouchement, la bicyclette, l'agriculture biologique, d'herbes et de plantes, de communauté, de yoga et de massage, de centrales nucléaires, et le tout est dédié aux idéalistes pratiques.

Jardins sur le toît (3553, St-Urbain, Apt 301, 842-8836, MTL) organise à partir du 10 Mai un cours de 6 semaines en jardinage organique, théorie et pratique ($ 15), avec des boites, des couches froides, des serres et des modules d'hydroculture.

AUTRES OUTILS : – le No 3, tome XXIV, printemps 1977, de la revue anthroposophique TRIADES, où il est question de l'esprit dans le règne végétal (par Rudolf Steiner), du langage des formes végétales, des métamorphoses de la terre, de l'enfant et de l'enseignement de la botanique. De grandes voix s'y expriment comme Goethe et Novalis, Schiller. La lecture de la revue Triades est un excellent exercice pour apprendre à dessiner des idées. C' est la seule revue qui explore de manière scientifique le domaine de la morphologie, des correspondances, de l'analogie.

Les Cahiers de la Méthode Naturelle en Médecine, 4ème trimestre 1976, Décembre, consacrent ce numéro à la publication de la première partie des travaux du ler Congrès de Méthode Naturelle en Médecine. Sujet : Inconscient et thérapeutique médicamenteuse. De tout ce numéro émane un parfum qui s'épèle : *vers une déclericalisation de la médecine et pour la naissance d'une épistémologie médicale.* Il est temps en effet.

CANCER : Les deux dernières livraisons de East-West Journal ont entre autres un article de fond sur le cancer. Le numéro de Mars essaye de discerner à qui profite le cancer, le numéro d'Avril constate l'échec des thérapeutiques de base : chirurgie (biopsies), radiations, et chimiothérapie. On meurt plus que jamais du cancer tandis que les traitements orthodoxes du cancer occasionnent la dépense (et donc le gain à l'autre bout) de 20 milliards de dollars chaque année, ce qui fait conclure à l'auteur de l'article que le mot cancer est une métaphore pour les temps modernes.

Un bon livre : **Dossier Cancer, par le Dr Georges Mathé, Stock, Collection Médecine Ouverte.** Etablit une fois pour toutes qu'un nombre affolant de cancers est du à des facteurs socio-écologiques, que 1000 substances environ dans lesquelles nous vivons immergés cont carcinogéniques. Très bon et documenté dossier.

Un article du No de Mai de la **revue Québec-Science** fait le pendant : *Le maquillage alimentaire, l'art pernicieux de colorer les aliments pour mieux les vendre.*

L'homme de plus près, photographies de Lennart Nilsson et textes du Dr Jean-Paul Escande, chez Pauvert. Un voyage dans l'infiniment petit du corps humain. Trés belles photos. Textes sûrs d'eux et percutents. La microscopie de l'oeil est particulièrement fascinante; c'est vraiment un microcosme. C'est pourquoi je souris lorsque je lis dans la conclusion du Dr Escande : *On peut imaginer sans difficulté que la médecine moderne a passé depuis longtemps l'étape de la description des formes et des couleurs.*

A signaler aussi : la réédition de **L'invasion pharmaceutique, de Jean-Pierre Dupuy et Serge Karsenty, dans la Collection de poche Points, aux Editions du Seuil;** la septième édition du "petit" **Letonturier, Mini-encyclopédie médicale, chez Maloine. Très austère,** mais jouit d'une haute réputation de sérieux ($12); chez **Retz, La Sophrologie,** et **La Graphologie.** Les sophrologistes eux-mêmes ont du mal à définir la sophrologie. Ce livre, avec de nombreux tableaux, en cerne le champ, explique bien des points, historiques et techniques et permet d'y voir clair malgré sa présentation commerciale. Flash (p.73) : l'hypnose est au yoga, ce que la sophrologie est au Bouddhisme Zen. A vous de jouer. Ce livre comme celui sur la graphologie a l'utilité d'un cours polycopié; ce sont des livres didactiques.

Autre bon manuel didactique : **Vaincre le mal de dos, par le Dr Claude Bottéro et Gérard Duval, chez Hachette.** Rien de nouveau, mais un bon dossier sur la colonne vertébrale, ses maladies et leurs remèdes avec beaucoup de dessins.

Le miel, de P.E. Norris, aux Editions Griffe (traduction de About Honey). A offrir à quelqu'un de très straight à qui il faut mâcher les mots.

La santé par les plantes du Québec, de Jacques Béliveau, chez Stanké. Les fans de la Mère Michel dans MM ne la trahiront sûrement pas pour ce livre; c'est un gentil petit ouvrage à offrir à la même personne que dans le paragraphe précédent, mais en fait il n'est pas suffisamment détaillé si l'on voulait vraiment l'utiliser pour se soigner avec précision.

Préhistoire du feu, de Catherine Perlès, aux Editions Masson , est un énorme travail qui fera date dans les annales de la paléontologie. Il fallait que quelqu'un se dévoue pour dresser le catalogue de ce qu'on sait, de ce qu'on suppose et de ce qu'on déduit sur les origines de l'utilisation du feu. C'est fait. Bravo. L'essentiel du livre est condensé dans un grand article de la revue **La recherche (octobre 75).** Le numéro d'avril 77 de cette même revue contient un intéressant article sur l'un des mécanismes de transmission des maladies "héréditaires" par voie génétique : le système HLA.

Très intéressant aussi dans le numéro 75 de Février dernier, un article de **Marcel Détienne : La viande et le sacrifice en Grèce ancienne.** On y apprend que manger de la viande est un acte politique totémique qui marque tous les évènements de la Cité. Sacrifice et consommation rituels. Seuls des marginaux peuvent refuser cette pratique, comme les Pythagoriciens ou les Orphiques, qui veulent échapper au carcan de l'establishment de la Cité grecque par le haut (végétarisme, abstinence, pratiques spirituelles), ou les Cyniques et les Dionysiaques qui veulent y échapper par le bas en quelque sorte, en poussant la logique du système à son extrême : l'omophagie (chair crue), et l'allélophagie (s'entre-manger cru). Ces quelques mots résument un peu maladroitement d'ailleurs la deuxième partie d'un livre trés important de **Marcel Détienne : Dionysos mis à mort, Gallimard, Collection Les Essais,** paru en Mars (dont la première partie, publiée partiellement dans la **revue Diogène No 96** , concerne surtout les rapports entre la chasse et l'érotique. Mais cela ne suffit pas à expliquer ce titre : Dionysos mis à mort. A l'endos du livre un texte de Marcel Détienne qui résume le livre brillamment; je le transcris purement et simplement :

"Le masque de Dionysos, portant droit et loin le soleil noir de la démence, demeure encore un symbole efficace, aujourd'hui comme dans l'ancienne cité de Thèbes, pour dénoncer les entreprises, venues d'un siècle passé, qui s'obstinent à demander à la Grèce des assurances en l'Homme et des valeurs empiriques. Les nôtres encore.

"Le regard médical des savants manquait d'acuité, qui voulait nous faire croire que le dionysisme était une maladie du corps social, dont l'origine devait être imputée aux dispositions morbides de l'élément féminin, là où s'avoue, même en Grèce, la fragilité de la nature humaine.

"Rendu à l'étrangeté qui le pousse à jeter le rôle de l'Etranger au-dedans d'une cité dont il fait partie intégrante, Dionysos porte la subversion jusque dans l'hellénisme, traçant dans ses cheminements entre lisière et centre les voies doubles et entremêlées de la transgression dans une série de domaines : sacrifice, chasse, mariage. La course d'Atalante, chassant le prétendant, l'étrange cuisine de cannibales accommodant un mangeur de chair crue, ou les ruses de la Panthère parfumée, autant d'occasions pour reconnaître en suivant ses gestes de partage les limites d'une culture et d'un système symbolique.

"Les traverses de Dionysos : itinéraire conseillé aux historiens de la pensée claire."

...aux historiens et aux aventuriers de l'esprit. On imagine une conversation entre Groddeck, Kerenyi et Géza Roheim à propos de la gestion que fait une société de tout ce qui touche aux fonctions génésiques. Thomas Szasz est présent. Lévy-Strauss fait des remarques méthodologiques, et ils utilisent des exemples grecs parce qu'il sont suffisamment éloignés pour ne pas choquer, mais tout de même assez proches pour ébranler l'orthodoxie.

Dionysos meurt et renait. Il faut qu'il meure parce que son rôle écologiquement nécessaire de subversion doit être châtié pour que l'ordre règne. Mais l'ordre ne règne jamais vraiment. L' enfant est maté, mais il naît toujours d'autres enfants. L'élément féminin n'a pas de dispositions morbides et le dionysisme n'est pas une maladie. Il est biologiquement nécessaire à la vie du groupe. Il est le compost d'où sort le renouveau, le ferment secrété par le système même. En un mot Dionysos est une fonction sociale nécessaire. Elle est destinée à rester marginale. Tenter de la supprimer ne peut réussir, mais sera toujours tenté...

Notons que cet ouvrage contient aussi de très intéressants renseignements sur la diète des Pythagoriciens.

Terminons ce bout sur l'architecture et la médecine par le meilleur livre paru récemment sur le végétarisme : **Clefs pour le végétarisme, par René Suzineau, Collection "Clefs" chez Seghers.** Ce livre est vraiment le plus honnête que je connaisse, le moins partisan, le plus réaliste des ouvrages qui recommandent cette manière de s'alimenter. C'est à la fois un manuel très complet pour le débutant (guide à travers toutes les écoles, principes de base) et un manuel d'initiation et de combat doux envers les opposants (psychologie du végétarisme, contradictions entre les écoles, relations avec les non-végétariens).

LA LUMIERE HORS DU BOISSEAU

Bon. Nous parlions jusqu'ici de la lumière sous le boisseau. De Platon à rené Daumal, il s'est toujours trouvé des humains pour croire qu'il était bon de l'en sortir, de la transformer en phare. Ils se divisent en deux groupes. La plus belle représentation de cette situation est une fresque de Raphaël, *L'Ecole d'Athènes*, où l'on voit d'un côté Platon tenant d'une main son traité essentiel, le Timée, et de l'autre pointant du doigt vers le haut, semblant dire : Tout vient d'En-Haut. A son côté Aristote regarde vers la terre et, avec un geste de la main, paume vers le sol, semble dire : Wow, minute; c'est ici que ça se passe.

L'interprétation de ce tableau est délirante, son exégèse à n' en plus finir. Mais l'exemple est utile aujourd'hui pour distinguer entre deux groupes de livres : ceux qui proposent une utopie et ceux qui proposent une eutopie. Ceux qui proposent une utopie proposent d'exister nulle part, c'est-à-dire partout ; ils pointent du doigt vers le haut, ou vers l'intérieur; ce sont les gnostiques et les mystiques. J'ai toute une flopée de livres de mystique à vous proposer. Ceux qui proposent une eutopie proposent un meilleur monde. Ce sont eux qu'on appelle les utopistes, puisque leurs rêves n'ont jamais vu le jour nulle part.

Mais il n'y a des cas limites comme Fourier, et des races entières qui échappent aux catégories comme les Amérindiens, et les artistes.

Voyons donc d'abord ceux qui veulent améliorer le milieu. **L'éditeur France Adel** vient de commencer une collection intituléeBibliothèque des utopies. Les deux premiers titres parus sont **La découverte australe de restif de la Bretonne, et L'an 2440 de Louis-Sébastien Mercier.** Ce sont de beaux livres et des textes célèbres de ce 18ème siècle obsédé (lui aussi) par l'idée de nature (c'est d'ailleurs aussi l'époque de sa découverte) que le romantisme porta plus tard à des hauteurs sublimes. Restif a dépeint l'horreur des villes, la corruption, principalement dans **Le paysan perverti** et **La Paysanne pervertie.** Il a aussi écrit un récit écologique charmant, **La vie de mon père,** où la pureté de la campagne et des paysans est portée aux nues. La découverte australe est un jeu qui propose de retourner les vérités , les idées reçues en leur contraire, leurs antithèses, et de voir ce qui se passe. C'est parfois pénible, surtout qu'il s'y glisse toujours des idiosyncrasies répugnantes qui vous découragent d'habiter ce monde-là.

L'an 2440 tient plus de l'anticipation, et c'est plus politique et moins schizophrénique. Il s'y exprime une grande confiance en l'humanité qui progresse à son rythme, pas à pas...

Dans un autre ordre d'idées : quelques outils de bâtisseur

- **La terre sans arbres, la destruction des sols à l'échelle mondiale, par Erik P. Eckholm, Coll Réponses/écologie, chez Laffont.**
- **L'homme re-naturé, par Jean-Marie Pelt, Ed. du Seuil.** Pelt dit avec justesse qu'une seconde génération d'écologistes, une fois convaincus que la crise présente sera salutaire à long terme, cherche à moduler un équilibre entre les régulations naturelles et la liberté humaine. C'est un livre qui résume admirablement les travaux des dix dernières années en écologie, débouchant sur l'écologie sociale. Je pense fortement que ce concept est appelé à jouer un rôle capital dans le futur, et qu'il concourra à la formation d'une nouvelle morale sociale, mais je crois qu'il restera stérile s'il n'est pas connecté à la science écosystémique, la cybernétique, l'éthologie, la morphologie, les sciences traditionnelles, pour aboutir à une véritable théorie scientifique de l'amour.
- **Le plan de Peter, une proposition pour survivre, de L.J. Peter, chez Stock.**Un texte dans la tradition des talk-shows satiriques, ou des chansonniers français de la 4ème république. Le paradis est une ville, *Excelsior 1990*. Peter a ce rôle délicieux d'introduire l'humour dans le système; ce qui a pour effet immédiat de dissoudre les nodosités et autres pognages.
- **The next 200 years, a scenario for America and the World, by Herman Kahn et Al., William Morrow & Co.**
- **Les grands économistes, de Robert L. Heilbronner, collection Points-Economie, aux Ed. du Seuil;**
- **Actuel, par Actuel, Coll. Dire/Stock 2, Editions Stock.** chronique du journal freak français Actuel, de ses lecteurs et de ce qu' ils ont essayé de faire de 1970 à 1975 où la publication a cessé.;
- **New York, par Patrice et Leila Blacque-Belair, coll. Petite Planète, Ed. du Seuil.** une description enthousiasme de l'une des plus énormes utopies au monde. Si le pauvre Francis Bacon voyait ça !
- Deux briques pour comprendre ce qui se passe : **La pollution des eaux continentales, sous la direction de J.-M. Pérès,** et **La pollution des eaux marines, sous la dir. de Paul Pesson, les deux ouvrages chez Gauthier-Villars. Il s'agit là de deux sommes sur un** domaine bien connu maintenant, les mécanismes de la pollution et leurs influences sur les biocénoses aquatiques de toutes sortes.
- **Les insectes maîtres de la terre ?, par Karl von Frisch, Flammarion.** Série de conférences dont trois sur le langage des abeilles, et une sur leur danse parlantes. Cri d'alarme aussi contre le gaspillage et l'autodestruction des humains; les insectes beaucoup plus efficaces que nous (succession rapide des générations et sélection naturelle impitoyable leur permettant de s'adapter à toute évolution) pourraient proliférer au point de devenir maîtres de la terre. Un scénario analogue fait l'objet d'un film extraordinaire : **Phase 4, de Saul Bass.**
- **La terre est ronde, par Jacques Hébert, Fides.** La chronique de l'une des grandes missions que s'est fixé Jacques Hébert : l'entr' aide internationale, la collegialité, par sa force vive : la jeunesse.

Vacances dans les fermes du Québec, tarifs, activités, descriptions. Coédition Stanké et Ministère de l'agriculture du Québec. Pour les citadins, le meilleur moyen d'appendre d'où ça vient une carotte et sur quoi poussent les bleuets. Les rythmes de la ferme nourricière...

- **The big picture, a wraparound book.** Il s'agit de suppléments publiés dans la revue américaine Harper's entre janvier 73 et Août 74. A l'époque, j'aurais acheté Harper's rien que pour ces Wraparound : en six ou 8 pages , c'était une mission de reconnaissance dans un paysage mental différent à chaque fois, avec des cartes, des indices, des parties à compléter soi-même; c'était un trip de vidéo sur soi-même dans le champ culturel : la nourriture, l'argent, l'amour, l'énergie solaire, la pêche, la corruption, la longévité, l'amusement, l'utopie, le secret, etc... et **The big picture** est à ma grande joie une édition complète de ces suppléments rassemblés en livre. Se lit comme un almanac. (envoyer US$ 4 à Harper's Magazine, 2 Park Ave., New York, N.Y. 10016, USA).
- **The CoEvolution Quarterly, Spring 77 (Abonnt. US$ 8 /an, O. box 428, Sausalito, CA 94965, USA – se trouve aussi chez Classics à Mtl et aux Ptits Oiseaux)** contient un très grand article qui est la transcription d'une conversation entre Herman Kahn (fururologie - Hudson Institute, voir plus haut son livre : the next 200 years), Amory Lovins, le physicien canadien qui a publié un livre récemment sur l'énergie nucléaire chez 10/18, le gouverneur Jerry Brown de Californie, ponctuée de remarques de Steward Brand. portant sur la New Class qui se répand maintenant dans les pays fortement industrialisés, une classe de gens qui ont appris la leçon de ce qui s'est passé dans le monde depuis 10 ou 15 ans (la leçon écologique entre autres) et qui s'oppose à la middle class, bourgeoise et pollueuse.

MYSTIQUES. – J'ai omis au début de cet article de mentionner mon admiration surprise pour le No 2/3 de la revue française **Cosmose (abonnt 4 Nos par an : 20 FF. ou plus, à Geneviève Mouren, Cuilleré, 09420 - Rimont, FRance).** Placé dans le champ du Nombre et de la Mantique, ce numéro est un petit chef-d' oeuvre d'intelligence sur les arts divinatoires, l'astrologie, le tarot, le Yi-King, la géomancie. C'est la première fois que je rencontre noire sur blanc une approche réellement scientifique de l'analogie et de la morphologie (mis à part bien sûr chez Steiner). On retrouve ça et là des expressions familières à MM, et c'est extraordinaire cette pollinisation qui opère dans les deux sens d'ailleurs J'ai goûté le très sensible et très clair article d'anne Vève sur les arts divinatoires; il m'a transformé. C'est pourquoi j'ai l'impression qu'à Cosmose, ils doivent connaître aussi Gilbert Durand, qui fournit toute la base de crédibilité à leur démarche, Gregory

Bateson, Gilbert Simondon et Hans Jonas, le top du top, la crème de la crème respectivement en symbolique, en écosystémique, et en philosophie biologique.

Mais revenons à nos mystiques. Ce 4ème quart du XXème siécle semble être caractérisée par une mise à l'encan sur la place publique de toutes les techniques , Voies et Sentiers qui mènent à l'Intelligence Totale et à la Béatitude. Signe des temps : le Plan Divin prévoit, semble-t-il, le rapatriement d'un fort contingent de "jivas" au bercail, après une longue série de missions. Très bien. Les éditeurs font mieux même qu'ils ne le supposent en éditant ces centaines de livres sur toutes les formes de la mystique. Parmi toutes les graines, toutes ne germeront pas. Certaines sont de mauvaise qualité, certaines ne tombent pas dans un sol suffisamment prêt. Mais il y a constamment, et en nombre toujours suffisant, un certain nombre d'adéquations parfaites . Suit une liste de parutions récentes et moins récentes qui subiront clivage d'elles-mêmes :

- **Le taoïsme vivant, de John Blofeld, sous-titré mysticisme et magie, traduit par Jean Herbert, chez Albin-Michel.** C'est la plus vivante introduction au taoïsme que je connaisse. Très agréable à lire.
- **Le monde du Zen, par Nancy Wilson Ross, Stock (coll. Monde ouvert).** Un classique en Anglais, ce livre le deviendra en Français, puisqu'il s'agit d'une collection de textes particulièrement bien choisis par de savants voyageurs de ce croisement si séduisant pour le mind occidental entre bouddhisme et taoïsme.
- **Esprit zen, esprit neuf, par Shunryu Suzuki, Coll. Points-Sagesses No 8, Ed. du Seuil.** Manuel d'ingénieur psychique avec pour mission la pratique juste, l'attitude juste, la compréhension juste, et ultimement balancer tout ça au panier.
- **La Bhagavad Gîtâ, traduite par Anne-Marie Esnoul et Olivier Lacombe, Points-Sagesses No 9, Ed. du Seuil.**
- **Qu'est-ce que le soufisme ?, par Martin LIngs, Points-Sagesses No 10, Ed. du Seuil.** Un livre très direct, très engagé qui ne perd pas de temps avec le quand, le où, le pourquoi, et est axé sur l'exposition d'une technique authentique, efficace et universelle dans son essence et son origine.
- **De la Grèce à l'Inde (Héraclite, Aperçus et pensées, La mère), par Shri Aurobindo, Coll. Spiritualités Vivantes, Albin-Michel.** Un très beau texte sur la Mère Divine qui est le Corps.
- **Attente de Dieu, par Simone Weil, réédition dans le Livre de Vie, Edition du Seuil.**
- **Traité d'histoire des religions, de Mircea Eliade, réédition dans la Petite Bibliothèque Payot (PBP No 312), Payot.**
- **Rabbi Siméon Bar Yochai et la Cabbale, par Guy Casaril, coll. Maîtres spirituels N0 26, Ed. du Seuil.**
- **Les Grands Courants de la Mystique Juive, par Gershom G. Scholem, Payot.** Si vous ne devez lire qu'un seul livre sur la mystique juive, lisez celui-ci. Scholem est vraiment l'autorité internationale sur la question. Il y a passé sa vie, et c'est lui qui a redoré auprès des Juifs eux-mêmes le blason de la Cabbale avec une grande étude qui a coupé le sifflet à tous les tâcherons des études juives (paru en français chez Aubier, et sous forme abrégée dans la Petite Bibliothèque Payot : la Cabbale et sa symbolique).
- **Lie Tseu, le vrai classique du vide parfait, Idées-Gallimard.** J'ai été incapable d'entrer dans ce texte...
- **Les dieux de la Gaule, par Paul-Marie Duval, PBP No 298, Payot.**
- **Les dieux souverains des Indo-Européens, par Georges Dumézil, Bibliothèque des Sciences Humaines, Gallimard.** Le Pr Dumézil articule une nouvelle fois son intuition de base : la tripartition des fonctions divines : Jupiter - Mars - Quirinus que, selon lui, on retrouve dans toutes les sociétés indo-européennes, dont nous sommes. Le roi, le guerrier-héros, le sorcier.
- **Dialogues avec l'ange, Aubier.** Le récit d'une visitation qui a parfois les couleurs de celles de l'archange empourpré.
- **Les quatre fléaux, par Lanza del Vasto, volume I : Le diable dans le jeu; volume II : La roue des révolutions, Denoël, coll. Médiations No 150 et 151.**
- **Lanza del Vasto, le précurseur, par Jean-Michel Varenne, retz.**
- **La Télépathie, par Alain Sotto, Retz.**
- **La mort, par W. Jankelévitch, Flammarion,** premier titre de la nouvelle collection de poche "Champs"où l'on attend avec impatience la réédition du "Forgerons et alchimistes" de Mircea Eliade, épuisé depuis longtemps.

AMERINDIENS. – Eux flottent au-dessus des catégories. Ils ont la réponse à tout. Qu'on soit freak, marxiste, barman, étudiant, paraguayen ou chef d'entreprise, on a toujours quelquechose à apprendre des Amérindiens. Ce qui fascine le plus, c'est leur mind. Quel est cette entité intangible qui fait qu'un amérindien réagira toujours d'un certaine façon dans une situation donnée ? Cet atavique accord avec le milieu naturel, cette sagesse adaptative presqu'inconsciente qui est la cause de tant de mécompréhensions de la part des Blancs encore aujourd'hui ? Cette sérénité et l'adéquation si serrée entre leurs croyances, leurs mythes et l'organisation tribale. Plusieurs livres peuvent nous aider à contempler cette réussite planétaire, et à y apprendre quelquechose:

Dans l'ordre :

- **Ishkigan ou appel silencieux, préparé et publié par The Native North American Studies Institute, manitou college for the Department of Indian Affairs and Northern Development (Thunderbird Press, P.O. box 129, La Macaza, Co. Labelle, Québec). Un indien de la réserve montagnaise** de Pointe-Bleue, Edouard Kurtness révèle comment ses pères communiquaient entre eux avant l'avènement de l'électronique. Manuel amérindien de télépathie. Un outil très précieux. $1.30
- **Pardon aux Iroquois, de Edmund Wilson, 10/18**
contient un document intéressant sur les Caughnawaga de Mtl et ue Brooklyn
- **Cultural Ecology, Bruce Cox, Carleton LIbrary, McLelland & Stewart.** Comment les Amérindiens ont aménagé leur écologie et ont survécu.
- **Les facettes de l'Identité amérindienne,** compte-rendus d'un symposium qui a eu lieu en 1974
Presses de l'université Laval.
- **Le grand voyage au pays des Hurons, par Gabriel Sagard, Hurtubise - HMH, Coll. documents d'histoire**
- **Journal de voyage de Louis Babel, 1866-1868, Les Presses de l' Université du Québec.**
- **Scènes de la vie indienne an Amérique du nord, photos de Edward S. Curtis, Textes de A.D. Coleman et T.C. McLuhan, chez Albin-Michel.**

Je considère comme significatif le fait que je termine par ce livre.

christian A.

Livres

DESCRIPTION DU "LIVRE DES FIGURES HIEROGLYPHIQUES" ATTRIBUE A NICOLAS FLAMEL, SUIVI D'UNE REIMPRESSION DE L'EDITION ORIGINALE ET D'UNE REPRODUCTION DES SEPT TALISMANS DU "LIVRE D'ABRAHAM", AUXQUELS ON A JOINT LE "TESTAMENT" AUTHENTIQUE DUDIT FLAMEL, Claude Gagnon, L'Aurore 1977, 193 p. illustré .



"Nicolas Flamel ? C'est la tarte à la crème de l'alchimie '.

C'est avec un grand souci de vulgarisation, que Claude Gagnon a reconstitué pour la première fois, dans sa version originale, "Le livre des figures hiéo glyphiques".

Nicolas Flamel fut l'un des premiers à reconnaître la pierre philosophale et à s'y enrichir.

L'auteur remet en cause l'énigme concernant "l'or des alchimistes" et tente de démontrer que le comportement de Flamel, qui se veut capitaliste, a pu engendrer l'un des plus malheureux malentendus concernant la notion de fortune en occident.

L'alchimiste Flamel est l'exemple type de la richesse désintéressée et c'est dans le but de remettre en question cette notion de "fortune" que Claude Gagnon présente ce livre et le rend accessible à tous par les expressions simples et usuelles qu'il emploie. Dans un premier temps, il brosse une court historique de l'alchimie et de l'importance de Flamel dans celle-ci, et suit dans sa version authentique le "Livre des Figures" qui est censé révéler le secret de la "richesse".

On peut aussi contempler les sept talismans du "Livre d'Abraham" qui sont remarquables et fascinants de par la précision des couleurs et des figures. Enfin, on a joint "Le Testament de Nicolas Flamel" qui est classé comme un chef-d'oeuvre dans les écrits hermétiques et que l'auteur analyse et commente de façon explicite.

Dans un style simple et clair, cet ouvrage est composé en grande partie de renseignements précieux de l'alchimie qu'on ne pouvait se procurer jusqu'alors dans une version intégrale. Ce livre intéressera tous ceux qui croient encore aux belles et anciennes écritures.

L.L.



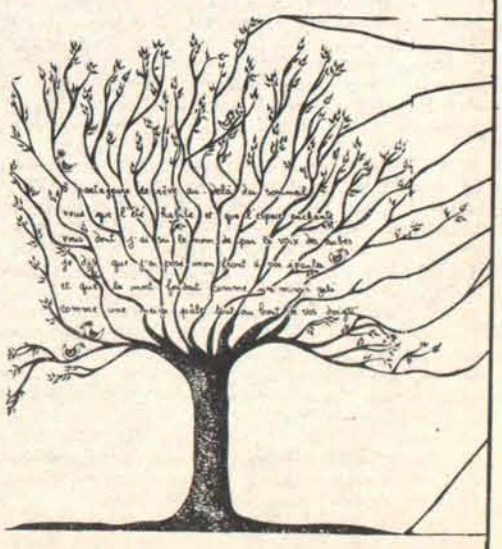
SEGUIN, Ouvrage collectif (Bruno Dostie, Raoul Duguay, Francine Hamelin, Hélène Pedneault et Pénélope) L'Aurore 1977, illustré, 158 pages.

Dans la collection "Les gens de mon pays", section chanson que publie l'Aurore et où avait déjà paru un étourdissant "Diane Dufresne" , vient de paraître un album sur les Séguin. En plus des photos de toutes sortes de nos héros, dont certaines sont fascinantes (de quoi avons-nous l'air dans notre jeunesse), il y a un grand interview, une grande étude de Bruno Dostie sur "L'utopie accomplie", une entrevue de Richard Grégoire, une chronologie des jumeaux, une discographie commentée ainsi que la musique et les paroles de 12 chansons dont "Som Séguin", "Prière à la terre", "Hé Noé" et "L'homme du nord". Beaucoup d'illustrations, des photos, des bandes dessinées, des poèmes, un témoignage de Raoul Duguay et un article absolument incroyable de Pénélope (où est-elle rendue celle-là?) sur la gemellité qui oscille entre le démentiel, l'érudition à outrance, le farfelu, le profond et le trip d'acide. Pénélope y dit des choses qui devraient généreusement ébranler les fondements mentaux de tout homo sapiens conséquent.

Il serait tentant de dire que ce Séguin est plus réussi que le Diane Dufresne qui l'a précédé. La mise en page en est très réussie et on a beaucoup de plaisir à le feuilleter et à s'arrêter un peu partout. Devrait réjouir le coeur de tous ceux et celles pour qui les Séguin ont toujours été une présence aussi bien pour les oreilles que pour le coeur.

G.K.





BRUITS, Jacques Attali, P.U.F. 1977, 303 pages.

Ce livre sur les bruits devrait en faire. D'abord, c'est sous-titré "Essai sur l'économie politique de la musique" et c'est la première fois qu'on le fait. C'est aussi un traité de physique atomique de ces signaux auraux qui, adroitement mélangés ou modulés, se traduisent dans nos têtes en musique. Non pas un traité scientifique sur la nature physique des bruits, mais bien une analyse lucide du rôle des bruits et de la musique dans les sociétés.

Ce livre est le rendez-vous cohérent de plusieurs disciplines. Attali n'y va pas de main morte. Il mèle ensemble la théorie de l'information et de la communication, la théorie des codes et leur dynamique, la théorie des réseaux, les idées de Georges Bataille sur l'horreur (l'aureur?), les idées de Michel Serres sur les signes, le voir et l'entendre, et la célèbre hypothèse de René Girard sur "la violence et le sacré" où le sacrifice du bouc émissaire dans tout groupe social devient le mécanisme stabilisateur et dont la répétition rituelle assure la paix à l'intérieur du groupe. Le tout, bien sûr, traversé par les idées et la méthode de Marx dans le domaine de l'économie politique.

Cinq chapitres qui reprennent cinq verbes : écouter, sacrifier, représenter, répéter, composer. C'est de part en part brillant, difficile et de moins en moins difficile à mesure qu'on suit Attali dans son intelligente superposition et interpénétration des plusieurs hypothèses qu'il utilise pour faire l'anatomie de la musique. "Mon intention n'est donc pas ici seulement de théoriser SUR la musique, mais de théoriser PAR la musique... Ce livre n'est donc pas un essai de pluridisciplinarité, mais UN APPEL A L'INDISCIPLINE THEORIQUE, à l'écoute de la matière sonore comme annonce du reste de la société". Ainsi la musique est non seulement l'instrument et le canal du pouvoir, elle est aussi dans sa structure et dans la succession de ses codes prophétrice des changements à venir (puisque ses codes précèdent les codes sociaux, l'harmonie de Mozart et Haydn au 18ème préfigure et annonce l'économie politique bourgeoise du 19ème), subversive et dévastatrice.

La rigueur d'Attali est étonnante, ainsi que la compréhension et la perception qu'il a de son sujet. Il nous fait redécouvrir la musique et la comprendre pour la 1ère fois.

LE VENT PARACLET, Michel Tournier, Gallimard 1977, 295 pages.

Ce dernier livre de Michel Tournier est une anatomie du romancier, une sorte de récit où Tournier raconte comment il en est venu à écrire ses merveilleux romans. Ca c'est pour la surface. Il y a bien plus. Une admirable défense de la philosophie que Tournier module avec une non moins admirable exposition des grandes idées de la philosophie; un chapitre particulièrement lumineux sur ce qu'est l'éducation qu'il définit comme étant la somme de l'initiation et de l'information (notre époque depuis la grande protestation du 18ème siècle contre l'élitisme moral de l'éducation classique qui ne s'occupait que d'initiation sans informer les éleves qui en savaient beaucoup plus sur l'Antiquité et sur la Grèce qu'ils en savaient sur leur époque et leur pays, notre époque donc ne s'occupe plus que d'information et ignore complètement l'initiation... et allons donc nous étonner de trouver délinquants ces petits êtres limpides dont l'innocence nous embête et au suivant s'il vous plaît); une très profonde analyse de la fonction du mythe dans la structuration et la cohérence de toute société... autant de sujets qui parcourent en tous sens cette autobiographie spirituelle.

Ca se lit comme de l'eau, c'est plein d'humour à tel point même qu'on risque de le rater (certains ont pris très au sérieux des déclarations si énormes de Tournier qu'elles ne pouvaient pas ne pas émaner d'une énorme langue traversant une énorme joue, avec le résultat qu'ils se sont fâchés avec le livre). Les philosophes et les enseignants feraient bien de s'y tremper et de revoir certaines de leurs idées reçues. Tournier choque et c'est bien comme ça.

LE MONDE A L'ENVERS, Christopher Hill, traduit de l'anglais, Payot 1977. – Soutitré "les idées radicales au cours de la révolution anglaise" (celle du milieu du 17ème siècle en Angleterre), ce livre énorme raconte la révolution hérétique populaire anarchiste contre-culturelle qui eut presque lieu entre 1645 et 1653 alors "qu'il se produisit en Angleterre une remise en question et un renversement de toutes les valeurs, c'est-à-dire des institutions, des croyances et des normes établies... Elle aurait pu instaurer la propriété collective, une démocratie beaucoup plus large, effectuer la séparation de l'église et de l'état et rejeter l'éthique protestante". On essaya de mettre le monde à l'envers, **mais ça n'a pas marché.** Ce livre nous parle directement parce qu'aujourd'hui le même phénomène a lieu.

DROIT NATUREL ET DIGNITE HUMAINE, Ernst Bloch, traduit de l'allemand, Payot 1976. Une étude magistrale sur l'évolution de la notion de droit naturel dans l'histoire et du courant irrésistible de libération qui s'est toujours fait au nom de la dignité humaine. "Là où tout a été aliéné, des droits inaliénables ressortent tout particulièrement." L'histoire du droit naturel, c'est l'histoire du Marcher Debout. De l'Antiquité jusqu'au droit naturel moderne, Bloch explique et commente chaque étape. C'est lumineux et exaltant. Peut servir de manuel pour une grammaire communale.

POUR LES OISEAUX, John Cage, entretiens avec Daniel Charles, Belfond 1976. Dans ce livre, John Cage explique "le cheminement de son aventure musicale, qui passe par l'exploration de toutes les techniques et se nourrit de la philosophie orientale; c'est en même temps l'aventure de l'art moderne, celle du monde d'aujourd'hui en partance pour demain, qui s'inscrit et se prophétise en des phrases fulgurantes. – Où Cage reprend, affine et dépasse les positions affirmées dans ses écrits précédents." Se lit très très bien, on comprend Cage beaucoup mieux et du coup on comprend encore mieux l'art moderne. A lire absolument pour les musiciens.

LE COMPORTEMENT MOTEUR DE L'EVOLUTION, Jean Piaget, Idées/Gallimard 1976. – MES IDEES, Jean Piaget, Médiations 1977, traduit de l'américain. Un exposé extraordinaire de la conception qu'a Piaget de l'évolution, où il fait intervenir le comportement "en tant à la fois qu'expression de la dynamique globale de l'organisation dans ses échanges avec le milieu et que source de dépassements et de nouveautés aussi longtemps qu'il demeure, au sein du ou des milieux, quelque élément faisant encore problème pour l'organisme. Dépassement radical de la génétique et de son absurde théorie des mutations au hasard. Une nouvelle biologie qui tient compte de la conscience dans l'évolution. – "Mes idées" rend disponible en français la présentation des idées de Jean Piaget au monde académique américain. Très utile pour ceux qui ne connaissent rien à Piaget. De plus, une bibliographie énorme de 35 pages qui est le recensement le plus complet des travaux publiés de Piaget.

VIENT DE PARAITRE EN POCHE
COLLECTION 10 18



LES PORTES DE LA PERCEPTION
Aldous Huxley

Relation d'une expérience à laquelle s'était prêté A. Huxley, par l'ingestion d'une dose de mescaline, ce livre décrit avec une acuité et une précision rare les phénomènes psychologiques produits par la drogue. L'auteur nous fait voir surtout les rapports de notre perception ordinaire du monde et celle que nous pouvons avoir parfois de la Réalité ultime et du divin. Cet essai constitue ainsi une véritable "introduction à la vie mystique".

L'HERBE DU DIABLE ET LA PETITE FUMEE
Carlos Castaneda

Parti de la fascination du peyotl dont il croyait tout savoir, Castaneda, accepté comme élève par Don Juan, va apprendre comment s'apprivoise la racine Datura Inoxia, ou encore Jimson Weed: l'herbe du diable. Ce livre, recit de cette initiation, thèse pour un doctorat en sciences humaines, a été reçu dans le monde entier comme le plus remarquable document de toute la littérature consacrée à la drogue depuis les portes de la perception d'Aldous Huxley.



Librairie Garneau

QUEBEC - MONTREAL
TORONTO - LEVIS
CHICOUTIMI - ALMA
RIMOUSKI - ST-JEROME

333, 55e Rue ouest, CHARLESBOURG.
CASIER POSTAL 7600, QUEBEC, P.Q.
Veuillez me faire parvenir les livres suivants:

L'HERBE DU DIABLE ET LA PETITE FUMEE $4.15
LES PORTES DE LA PERCEPTION $4.15

Ci-joint chèque ou mandat-poste de $.....

NOM: .....

ADRESSE: .....

VILLE: .....

LA DIFFERENCE ANTHROPOLOGIQUE, Frank Tinland, Collection analyse et raison, Aubier-Montaigne 1977. Un chef-d'oeuvre. J'ai rarement autant souligné un livre que j'ai été malgré moi obligé de lire jusqu'à la fin de ses 454 pages, et je vous assure que je ne suis pas un masochiste de la lecture. If boring, out... fast. Tinland se penche sur la différence spécifique qui fait des anthropoïdes quelque chose de radicalement et complètement différent du restant des créatures vivantes. Tinland écrit comme Proust et Descartes mariés, évite à lui seul de lire tout Leroi-Gourhan, tout Lévi-Strauss et toute l'illisible recherche linguistique moderne. L'animal humain survit grâce à l'invention de trois médiations entre lui et le monde naturel : l'outil, la règle sociale et les signes (écriture et langage). Une fois inventées ces médiations nous enchaînent dans LEURS lois propres indépendantes de nous.

GRAFFITI/FRONTALIERES, Ernst Jünger, traduit de l'allemand, Christian Bourgois 1977. Jünger a été le camarade de voyage d'Albert Hofmann, noble, courageux et émérite, inventeur-découvreur du LSD-25. C'est aussi un des auteurs morpho-trippés, trippant comme un petit fou dans le monde des formes et des réflexions extraordinaires qu'elles engendrent dans le cerveau de tout humain qui daigne se laisser parler par la présence de la matière. Cette dernière parution est une suite de vols musicaux qui devrait "enchanter" littéralement l'été.

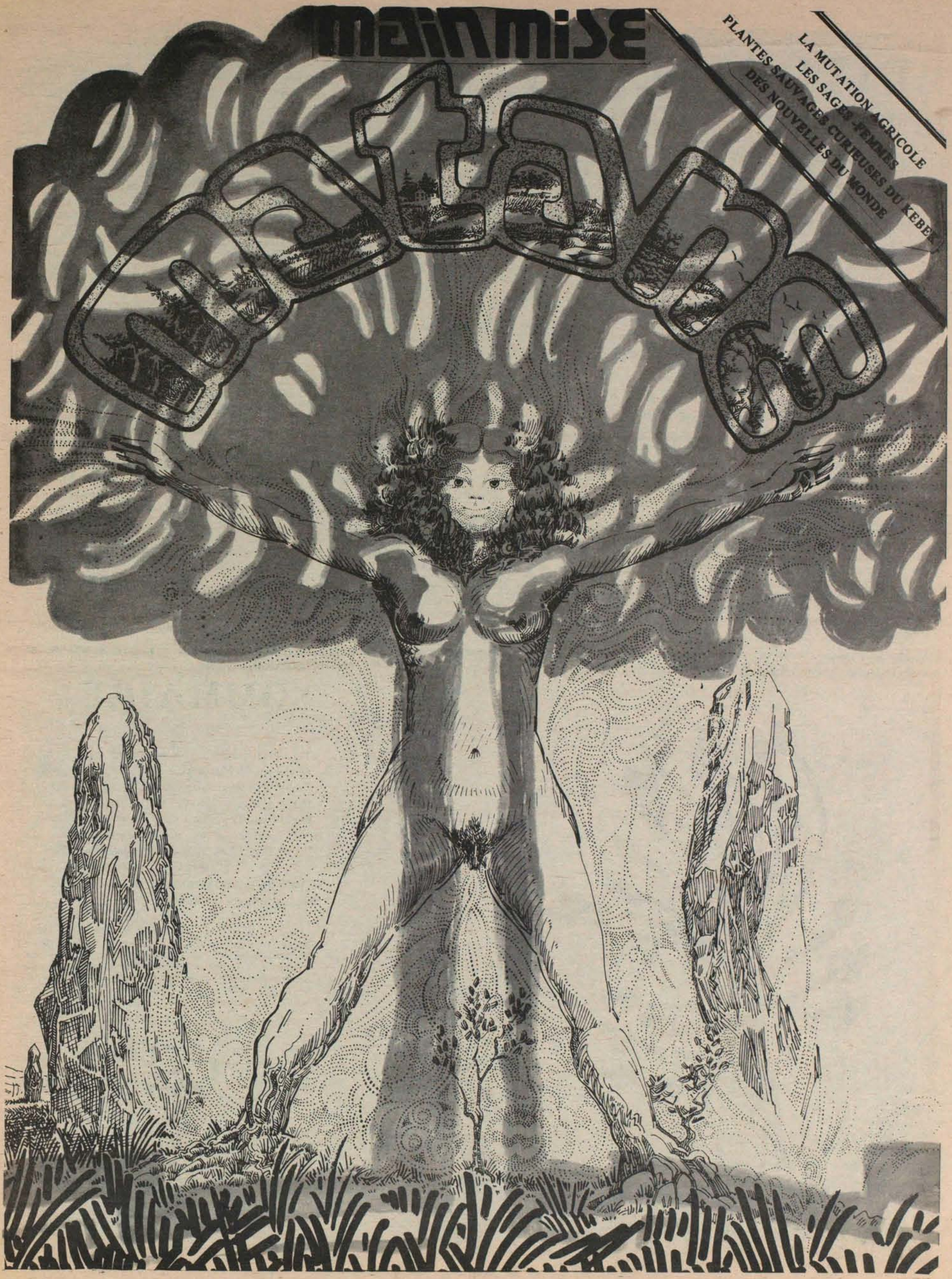
L'ALLEMAGNE ROMANTIQUE, Tome 3, Volume I, Marcel Brion, Albin Michel 1977. De retour, le merveilleux Marcel Brion qui nous présente en fait le tome 3 de son étude du romantisme allemand. Ce premier volume du 3ème tome s'intitule Le Voyage Initiatique et effectivement ce thème a joué un des rôles les plus importants dans le romantisme allemand qui reprenait ainsi une des idées fondamentales de la mystique ésotérique. Brion explore les oeuvres de Joseph von Eichendorff, Jean-Paul, Ludwig Tieck, Novalis et Hermann Hesse.

DU GIVRE SUR LES RONCES, Margaret Mead, traduit de l'américain, Seuil 1977. C'est l'autobiographie d'une des anthropologues les plus réputés au monde. Le livre a créé une sensation à sa parution aux Etats-Unis, car Margaret Mead dit ce qu'elle pense et ce n'est pas toujours très tendre ou très flatteur pour les en place. Cette autobiographie se lit comme un roman et nous introduit à toutes les expériences qui firent de Margaret Mead l'anthropologue hors pair qu'elle est. Une lecture d'été qui devrait stimuler bien des cerveaux.

MONDES EN COLLISION, Immanuel Velikovski, traduit de l'américain, réédition Stock 1976. Enfin le chef-d'oeuvre de Velikovski est à nouveau disponible en français. "Ce livre a pour sujet les guerres qui bouleversèrent la sphère céleste des planètes dans les temps historiques et auxquelles notre planète participa." C'est fascinant, dérangeant, troublant, érudit, interdisciplinaire, paranoïaque (dans le sens trippant du mot), révolutionnaire, cinéramesque et encore plus flyé que le 2001 de Kubrick. Si vous voulez transformer à jamais votre vision d'un système solaire et d'une Terre paisibles, allant sagement leur petit bout de chemin, et vous mettre à regarder d un oeil écarquillé Mars, Vénus et tralala, alors lisez ça cet été et essayez de l'oublier au plus tôt après l'avoir lu, vous dormirez mieux cet hiver.

mainmise

LA MUTATION AGRICOLE
LES SAGES-FEMMES
PLANTES SAUVAGES CURIEUSES DU KEBEC
DES NOUVELLES DU MONDE



EDITORIAL

TO BE DIFFERENT... OR NOT TO BE

Avec ce numéro de mai, nous en sommes déjà à boucler une première boucle; ça va faire un an qu'on est aux P'tits Vallons. Ayez pas peur, on fera pas d'bilan tout de suite : MainMiseMatane en est à sa deuxième présence officielle et c'est surtout pas le moment des bilans puisqu'on commence à peine.

Non. Ce mois-ci, le numéro pourrait être consacré au "bourgeonnement". D'abord parske c'est l'printemps, ensuite parske notre section a doublé de volume par rapport au mois dernier et pi, enfin, parske tout ce numéro s'inscrit dans le sens d'une nouvelle présence à la réalité qui nous entoure.

On vous l'a déjà dit le mois dernier : on n'est pas là pour faire la preuve de quoi que ce soit sinon de cette différence de fond qui fait qu'on est nouzôte, que vous êtes vouzôte. On vit à la campagne; la plupart des gens qui nous lisent se préparent à ou ont déjà quitté la ville.

Y'a comme un rythme ici qui commence à se faire sentir, une sorte de déclic venu avec le printemps, avec la tête des collines en jaune devant la maison : avec la cascade qui roule et cette liste de choses à faire qui se précise à chaque jour : les clôtures, le hersage, les semences, le jardin, les champs à drainer, et les autres à préparer aux engrais verts, les animaux... L'été qui arrive. Une liste de projets longue comme ça.

Un impératif assez précis : arriver d'ici deux ans à une relative auto-suffisance basée sur l'échange de services et de "produits". Sur l'échange d'informations aussi. En ce sens là la vie aux P'tits Vallons risque de s'mettre à ressembler de plus en plus à ce qu'on souhaite qu'elle soit depuis qu'on est là. C'est pour ça que le fait de faire le journal est presque aussi important que de vivre ici sur la ferme. Le mot "presque" est de taille puisqu'il souligne une volonté profonde : celle de ne pas être là pour répéter des choses déjà faites. Autrement dit, en clair, ça veut dire que le MMM nous permet, à nous, de nous brancher sur ce qui se passe; de plus en plus, nous souhaitons que ce soit du monde comme les filles de St-Léandre ce mois-ci qui décident de prendre en main telle ou telle section du journal. Mais, ce "presque" veut aussi dire qu'on n'est pas là pour faire le trip de parler touseul; c'est bien le fun de faire un journal, de la trouver beau, intéressant etc... mais y'a du monde qui sont payés pour ça (pas nous!) et pi y'arrive un moment où ça ne vaut pas tellement la peine de faire des choses... pour faire des choses.

C'est pour ça qu'on insiste encore : envoyez-nous des choses, racontez-nous ce qui se passe d'original par chez vous. Que ces pages soient une sorte de forum public où l'on puisse se rencontrer par petits morceaux; où l'on puisse découvrir ce que devient le Kébek et comment il le devient. Certains nous ont fait savoir qu'on n'était pas les premiers, que le "mouvement" est lancé depuis cinq ans et que des choses se sont faites avant qu'on arrive ici. Bin... c'est précisément pour ça qu'on est là : parskon sait qu'on n'est pas tout seul. On vous l'dit d'ailleurs depuis près d'un an en vous invitant à prendre possession de ces pages de façon à ce que, pour la première fois, on puisse se parler tous ensemble, se faire connaître les bouts de chemin qui sont déjà marchés, se donner des renseignements sur ce qui reste à faire. Y'a personne ici qui cherche à faire un power-trip de journalisme officiel; personne non plus qui tient à ce que toulmonde fasse la même chose, pense la même chose... etc. Vous avez en mains ce qui peut devenir notre première voix commune si nous acceptons de nous parler à travers nos différences...

Parske des différences, c'est surtout pas ça qui manque ! J'sais pas combien on est, répartis que nous le sommes sur tout le territoire du Kébek, mais j sais déjà au moins trois ou quatre styles de "retour à la terre". Pi séparfa comme ça ! Pi ça le sera encore plus quand on s'dira c'qu'on fait et surtout comment on le fait. On a des projets en ce sens-là pour les numéros d'été : une nouvelle chronique qui s'appellera "Portraits de famille" et dans laquelle on demandera au monde qui sont "installés" depuis un bout de temps de nous raconter ce qu'ils font : il y a aussi ces pages Manifeste qui débutent ce mois-ci avec le groupe Renaissance de la sage-femme et qui sont ouvertes à tous les groupes ou individus qui voudront en profiter. Quant aux Dossiers qu'on a commencé à publier le mois dernier, y'en a deux ou trois déjà en marche, mais là aussi on préférerait avoir vos suggestions de façon à orienter nos choix.

On est tous différents.

On a tout à apprendre; tout à s'apprendre.

Y'est l'temps qu'on s'parle et qu'on profite des petites sommes d'expérience déjà accumulées. En conjuguant ce qui fait qu'on vise la même chose tout en étant pas pareils, on arrivera p'têtre à mettre sur pied des réponses concrètes qui pourront subir l'épreuve la plus décisive : celle de la durée.

Voilà. L'été arrive. Plein d'affaires à faire sur tous les bords. Et une même exigence : ne pas perdre de temps, ne pas gaspiller d'énergies. Autant sur la ferme que dans ces pages. Si vous pensez que vous avez des affaires intéressantes à raconter au monde à partir de ce point commun, dépêchez-vous d'embarquer, on a encore des pages libres pour les mois qui viennent.

Michel pour les P'tits Vallons



SOMMAIRE :

To be "different"... or not to be.....p. 2
Le dessin de Mathieu.....p. 2
Des nouvelles du monde.....p. 3
Dossier du mois : La mutation agricole..... p. 4-5
Pages MANIFESTE : Pour une renaissance de la sage-femme.....p. 6-8
Reportage : Les plantes sauvages "curieuses" du Québec.....p. 9-11
Trucs pratiques, recettes zé petits conseils.....p. 12
Ramassons les pots cassés.....p. 12

Ont participé a ce numéro : Michel Bélair, Héléna Das Roseras Nicolas, les filles de St-Léandre, Cathou (elle-même!), le grand Bernard, Michel Chevrier, Michel St-Germain, Mathieu, Baba, la 25 et Gwendoline sa fille, Adrienne et Tivo de même que Harmonium à la régie et ma blonde aux gâteaux au sirop d'érable (soupla!). Les illustrations sont de Nicolas sauf le dessin de Nicole Lavallée en page 7.ni

MAINMISEMATANE est publié par MAINMISE, de Matane, directement de la Ferme des P'tits Vallons, ouim'sieur ! Tous les manuscrits sont les bienvenus mais doivent être dactylographiés parske on aime mieux passer plus de temps avec la vache et les moutons que de déchiffrer les lettres manuscrites, bon ! La date de tombée est fixée au 10 du mois qui précède la sortie du numéro. L'adresse est facile à retenir : MainMiseMatane, Ferme des P'tits Vallons, Grand Détour, Matane. Vous pouvez nous rejoindre par téléphone, sauf à l'heure du train (7h30 matin et soir), de préférence le dimanche (ça vous coûte moins cher !) au 418-562-0382.

DES NOUVELLES DU MONDE

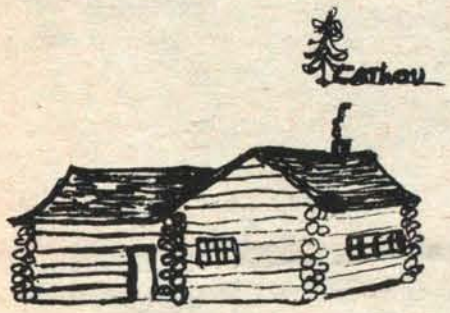
Ce mois-ci, on a regardé un peu autour de nous pour voir c'qui s'passait; on a rencontré du monde, on a parlé de beaucoup de choses. Autour de Matane, y'a déjà plein d'affaires qui se font comme un peu partout tout autour du Kébek d'ailleurs. Des coopératives qui naissent, des mouvements qui prennent forme, des regroupements qui s'amorcent. Tout cela est là. Une sorte de Rézo qui s'ignore...
Ca prend toutes les formes possibles; ça se ressemble et ça ne se ressemble pas du tout en même temps; mais partout, y'a du monde qui trouve des solutions à des problèmes locaux, du monde qui invente des réponses originales. C'est des nouvelles de ce monde là qu'on veut vous donner dans cette page. On procédera peut-être par région; demander à quelqu'un de nous raconter ce qui se passe en Abitibi, ce que devient l'ACIAT ou le Trotteur du Maquignon. Ou encore, aller voir ce qui arrive à JAL. Ou encore, faire le tour des journaux communautaires régionaux... Ou...
C'qui faudrait, en fait, c'qu'on souhaiterait plutôt, c'est que des exemples concrets de ce qui est déjà fait nous permettent de ne pas avoir à ré-inventer la roue à tous les jours ! Que l'information circule ... Qu'on se connaisse ! Qu'on sache ce qui marche et ce qui ne marche pas et qu'on s'en serve. Qu'on ait des nouvelles du monde...







Stop. Attention. Cours de l'ITA. Wâtchévous !



J'ai suivi un cours d'horticulture à l'Institut de Technologie Agricole de St-Hyacinthe. C'était payé par le gouvernement et ça passait par le Centre de main d'oeuvre du Canada, naturellement. Le cour durait juste un mois.
Je n'ai jamais pu savoir le titre exact du cours : "Horticulture légumière" ou "Horticulture légumineuse".

L'agriculture est une science, un art, un mode de vie. A St-Hyacinthe, dans le cadre des cours aux adultes, l'enseignement est donné par des pseudo-professeurs qui ne sont, en fait, que des vendeurs travaillant pour des compagnies d'engrais chimiques. Ils sont bien connus de tous les cultivateurs qui suivaient le cours avec moi. Ceux qui ont la charge de ce cours, les directeurs de commission scolaire ne sont peut-être pas au courant de ce stratagème, mais le centre de main-d'oeuvre du Canada à St-Hyacinthe est tout-à-fait dans le secret des dieux. Toutes les sciences se vendent bien, c'est un fait, et elles dégénèrent en commerce.

Dans mon shack, en plein bois de St-Léandre, je prépare mes semis. J'y ai mis de la bonne terre et de bonnes variétés de semences. Je sors de l'hôpital; tout le monde y était malade. Quand je suis rentrée à l'école d'agriculture, il y a deux mois, tout le monde étudiait l'agriculture chimique.

Ils misent sur une culture d'avenir, avec des jeunes devenus vieux, pleins de passion pour les prêts agricoles et les terres à $150,000. Ils auront à payer jusqu'à l'âge de 55 ans cette terre promise, les deux pieds dans les nitrates. La formation de bourgeois agricoles a pris place sur les bancs de ces écoles et pour le reste de leurs jours, ils mettent leur foi en Nitrite, C.I.L., etc... L'agriculture biologique n'a de place qu'auprès des agronomes retraités qui ont vu l'avant et l'après de l'avènement du chimique.

C'est épeurant quand on regarde de près ce qu' "ILS" peuvent faire d'une science dont le but principal est de connaître la vie du sol, en vue de s'en nourrir. ILS en font une question de rendement.

Dans le coin de Matane, c'est la vache laitière qui marche. Ne parlez pas d'agriculture ! C'est tabou. Le bureau d'agriculture de Matane ne donne aucun renseignements sur ces cours, ni le centre de main-d'oeuvre : ils ne s'occupent vraiment que de la minorité qui produit déjà. Même notre nouveau ministre de l'agriculture, M. Caron, lors d'une conférence à l'I.T.A. * de St-Hyacinthe déclarait : "Oui mais, ici, c'est pas comme en Gaspésie, y a rien qui pousse là-bas..."

Suite à cette brillante déclaration, je l'invite à venir nous rendre visite en Gaspésie cet automne. Il verra nos modestes jardins organiques. C'est l'autre côté de la médaille. Je ne veux pas refaire l'apologie de la culture organique dans ces quelques lignes; beaucoup de bons livres ont été écrits sur ce sujet, et il faut les lire. Mais je crois que très bientôt il y aura un affrontement direct entre ces deux "cultures". Devant les grands bouleversements écologiques de fait et à venir, ils n'auront pas le choix, ils s'apercevront de leurs gaffes.

Mais revenons à notre école. Tout l'enseignement est axé sur les cultures pratiquées dans les alentours de Montréal. Ils reçoivent des étudiants de toutes les régions pourtant. C'est une erreur flagrante : une tomate qui pousse ici n'est pas dans la même terre et le même climat qu'à Montréal.

La Gaspésie est le trou-du-cul du Québec et c'est vrai. C'est peut-être vrai pour d'autres régions aussi, comme le Lac-St-Jean ou l'Abitibi. Le citadin a toujours tendance à considérer le paysan comme un tout nu et ça s'explique assez bien : c'est en ville que "ça se passe", que l'argent roule. Mais ce point de vue borné et stupide c'est nos dirigeants qui l'ont eux-mêmes. Il y a toute une liste de légumes qui poussent mieux dans un climat maritime comme la Gaspésie que n'importe où ailleurs !

La Gaspésie n'est pas défavorisée par ses cultures, mais bien par l'économie qui vise toujours les grands centres, le rendement maximum. Le marché n'est jamais assez gros à leur goût. C'est l'ère du "tout ou rien". Comme exemple frappant, je pense aux Américains qui, depuis plusieurs années, essaient en vain de produire le bulbe de tulipe pour fins commerciales et ils échouent parce qu'ils n'ont pas le climat idéal. Cette culture demande un climat maritime. Se tourneront-ils vers la Gaspésie, afin d'en faire la petite Hollande du Québec ?

Que vous soyez de n'importe quelle race, de n'importe quelle langue, si jamais vous allez dans une école d'agriculture, voici quelques petits mots du vocabulaire courant dont vous aurez à vous servir au moins 20 fois par jour :

RENDEMENT
AMENDEMENT
ENGRAIS CHIMIQUE
COUT DE PRODUCTION
PESTICIDE
PRIX DU MARCHE

Demandez à un étudiant quel légume il veut planter sur sa terre et il vous répondra : "Je suis un exploitant moi". "EN EXPLOITANT", c'est le titre d'un cours et ça veut dire qu'on s'en crisse des carottes ou des radis, pourvu que ça rapporte.

"Comment détruire les vers de terre (lombric)" demande l'étudiant, et le prof, sans même rire, lui répond : "pesticide".
Autre exemple : "Comment faire pousser telle plante ?" Réponse : "5-10-10" ou "6-12-12" (formule officielle sur tous les sacs d'engrais chimiques notifiant le pourcentage d'azote, de phosphore et de potasse, le reste étant du sable).
Et si vous voulez savoir comment récolter une carotte, demandez-le donc à votre mère.

Je voudrais rendre hommage à M. Giroux, professuer, agronome de Ville d'Anjou, qui a su rendre les premières journées de cours si enrichissantes et pour les pressions qu'il a continuellement exercées auprès des dirigeants du cours, avec ses bons conseils pour nous rendre la session satisfaisante dans la mesure du possible. M. Giroux a fait la demande pour l'an prochain, d'un cours qui s'intitulerait "le potager de la femme rurale", j'espère que le centre de la main d'oeuvre du Canada tiendra compte dans son programme de l'importance de ce cours et de la compétence de celui qui l'a apporté.

La librairie coopérative d'Alma

Le mois dernier, on a commencé à publier dans un coin de colonne des extraits du catalogue de la Librairie Alternative : on continue d'ailleurs... MAIS, ce mois-ci, on a pensé aussi vous donner des bouts du "Catalogue des Livres Ressources" de la Librairie Populaire Coopérative d'Alma. Il faut remarquer que les livres disponibles sont souvent les mêmes, mais, comme un Rézo de distribution est déjà en place chez-nous, servons-nous en ! Pour une fois que ça arrive !

"Ce Catalogue des Livres Ressources se veut pratique/instrument de recherche. Il pose la recherche d'une certaine alternative, d'une réappropriation de son milieu. Il englobe le "possible" face au développement technique et technocratique de la société capitaliste nord-américaine (...) Ceux qui veulent profiter de ce service n'ont qu'à en faire la demande à l'adresse suivante : Librairie coopérative populaire d'Alma, 690 Collard, Alma G8B, IN4 (418-668-7868)."

Voilà, le message est fait pour ceux qui n'ont pas encore leur petit Catalogue en mains. On en profite aussi pour vous dire que le monde de la Coop est bien fier de la librairie et qu'il vous invite à passer les voir quand vous irez dans le coin.
Selon notre vieille habitude nous nous permettons donc de citer quelques titres du Catalogue des Livres Ressources (disponibles par l'entremise de la Librairie Coopérative Populaire d'Alma) quelques titres re-donc touchant le thème de ce mois-ci : l'agriculture biologique.

Agriculture. Fondements spirituels de la méthode bio-dynamique en agriculture, Rudolf Steiner, Ed. anthropologique romande ($6.30)
L'Agrobiologie face à l'Agrochimie in Revue BT2, Nature et Progrès ($1.25)
L'almanach vert no. 2, Le Courrier du Livre ($5.35)
Les bases de la production végétale, Dominique Saltner, Nature et Progrès ($10.80)
Cultivons notre terre sans poison ou l'Art du compostage, Alvin Seifert, Le Courrier du Livre ($4.35)
Culture sans engrais ni labours H.CH. Geoffroy, La Vie Claire ($1.50)
Encyclopédie permanente d'agriculture biologique, 2 tomes plus rajoutes, Ed. Debard ($85.00)
Guide pratique de culture biologique, A. St-Denis, Agriculture et Vie ($9.30)

Claude Aubert, ingénieur agronome, théoricien français de l'agriculture biologique, est venu passer quelques jours au Québec l'automne dernier (et il est de retour ces temps-ci), pour rencontrer d'abord les membres du Mouvement pour l'Agriculture Biologique à leur congrès annuel, puis, dans un périple-marathon de LaPocatière à Ottawa, des agronomes, des étudiants, des représentants des ministères de l'agriculture, des fermiers et des journalistes. Accompagné du coordonnateur du M.A.B., Clément Boulanger, il faisait la promotion d'une nouvelle conception de l'agriculture, axée beaucoup plus sur la santé, l'auto-approvisionnement, la qualité des aliments et l'équilibre écologique, que sur les prouesses du rendement à tout prix. On ne pourra pas trouver d'exposés plus concis et plus systématiques de l'agrobiologie que dans ses livres, "L'Agriculture Biologique", "Soignons la terre pour guérir les hommes", et "Le Jardin Potager Biologique". Il est en plus coordonnateur de la rédaction de l'Encycolpédie permanente d'agriculture biologique, référence-clé dans le domaine, que, dit-on, les chercheurs universitaires et les fonctionnaires commencent à consulter sérieusement. Claude Aubert a été pendant plusieurs années le secrétaire de l'association Nature et Progrès; il joue maintenant le rôle de conseiller technique des membres de l'association dans l'Est de la France. Vu la grande rigueur scientifique dont il assortit chacune de ses interventions publiques (on pourrait le caricaturer avec une règle à calculer dans une main et une poignée de compost de l'autre), il était la référence toute indiquée pour parler du sujet dans le même langage, grosso modo, que les agronomes et les techniciens d'ici. Il n'empêche que l'agriculture biologique repose sur des valeurs complètement différentes de celles de l'agriculture classique, comme il a voulu le signaler dans cette entrevue.



- Après avoir passé une semaine au Québec, quelle conclusion tirez-vous de vos visites et vos rencontres avec des professionnels de l'agriculture ?

- C'est difficile de tirer une conclusion au bout de huit jours. Mais j'ai une impression générale. Mon impression, c'est qu'à un certain niveau d'administration on rencontre des blocages, mais dans d'autres secteurs des ouvertures plus grandes qu'en France. Enfin ça dépend. Il y a des blocages très nets au niveau de la direction de la Recherche, par exemple au Ministère de l'Agriculture du Québec, mais par contre au niveau des organismes internationaux qu'on a rencontrés à Ottawa, les organismes d'aide au Tiers-Monde, ils sont beaucoup plus ouverts. Dans l'enseignement, aussi, il y a certains professeurs qui sont très au courant. Ce qui m'a frappé au niveau de l'agriculture, de la pratique ici, et surtout ce qui ressort du congrès, c'est qu'il y avait une écrasante majorité de gens qui font des retours à la terre, et non pas des agriculteurs de souche. Alors qu'en Europe c'est le contraire : 90 pour cent des agriculteurs biologiques sont des agriculteurs de souche. Donc c'est ça qui m'a le plus frappé : c'était à 99 pour cent des jeunes, et des gens dont une bonne partie avaient des conceptions de vie communautaire, et de toute façon étaient en bonne partie venus de la ville pour retourner à la campagne. En un sens c'est beaucoup plus facile de travailler avec ces gens-là, parce qu'ils n'ont pas les impératifs économiques, ni les charges, souvent d'emprunt, ni les préjugés qu'ont les agriculteurs professionnels.

- D'apres vous, l'agriculture biologique est-elle vouée à la marginalité à l'intérieur du système capitaliste ?

- Euh... oui et non. Ca dépend de ce qu'on entend par agriculture biologique : en tant que technique, ou en tant que, disons, pas seulement mode de vie mais conception de la vie. C'est toujours le problème à chaque fois qu'on a un congrès en France, c'est la grande discussion entre, disons, les gens qui ont une conception plus technique et ceux qui cont une conception plus philosophique. Les seconds disent aux premiers "Vous êtes et vous serez récupérés par le système..." En tant que technique, l'agriculture biologique peut s'intégrer dans le système. Dans une certaine mesure et à l'intérieur de certaines limites. Parce que si on prend par exemple le système de la petite exploitation familiale, qui subsiste encore en Europe, elle peut très bien s'y intégrer sans beaucoup le modifier, et en étant viable. Par contre, si on passe au système de la culture industrialisée, elle devient alors totalement incompatible, et ne peut s'introduire dans ce système qu'à condition de le modifier. Ceci dit, je crois que l'agriculture biologique ne peut pas être considérée simplement comme une autre technique qu'on peut plaquer à la place d'une autre. On peut dans une certaine mesure le faire, mais disons que c'est pas la conception qui m'intéresse, et elle ne peut finalement se généraliser et sa généralisation n'a d'intérêt que dans la mesure où on change toute la société. D'ailleurs si on pousse le raisonnement ça ne sert pas à grand chose de changer les techniques agricoles si de tout façon on continue à vivre dans le béton, à manger des conserves, à rouler en voiture ou regarder la télé toute la journée, à fabriquer des centrales nucléaires, à se polluer de mille façons.

- En tant qu'agronome formé à travers le circuit classique en France, je suppose, quel a été votre cheminement ou votre évolution d'une conception quantitative de l'agriculture à une conception qualitative ?

- Il a été sur deux voies parallèles, si on peut dire. A la fois technique et philosophique. Technique, en ce sens qu'à la sortie de l'Agro (Institut National Agronomique), j'ai travaillé pendant quelques années en Afrique, avec la Coopération française, et je me suis assez rapidement rendu compte que ce programme était non seulement inefficace, mais certainement nuisible à ces sociétés. Déjà au niveau purement des techniques agricoles, les effets que ça pouvait avoir sur les sols (épuisement, érosion, en travaillant le sol et en appliquant des engrais chimiques n'importe comment, destruction aussi de la structure sociale, c'est un aspect complémentaire). Et en même temps, il s'est trouvé que j'avais, disons, une approche philosophique, je me suis intéressé à la non-violence, à Gandhi, à Lanza del Vasto - je le connais très bien, je suis très proche de son enseignement : l'agriculture biologique fait partie du cadre d'un tel enseignement. Les choses se rejoignent; il ne peut pas y avoir d'incompatibilité entre le technique et le philosophique dans la mesure où l'un est au service de l'autre.

Alors j'ai travaillé à la Coopération pendant trois ans, et puis j'ai arrêté, parce que je me suis rendu compte que ça ne menait à rien de positif. C'était dans les années soixante, lorsque je suis sorti de l'école, de 62 à 66, par là.

- Vous avez été formé à l'Institut National Agronomique, où enseignait, je crois, René Dumont...

- Oui, je l'ai eu comme professeur...

- ... qui vous reproche dans son dernier livre d'être imprécis sur la notion de vitalité, en ce qui concerne les aliments...

- Oui, et à juste titre, parce qu'on ne peut pas être précis dans un domaine où on sort des connaissances scientifiques. Et c'est là le désaccord que je peux avoir avec certains milieux scientifiques. On se trouve à la frontière du scientifique et de la philosophie. La science est capable d'expliquer certaines choses, mais ce sont des choses limitées, et l'erreur des scientistes, pour prendre un terme plus péjoratif que scientifique, parce que ce sont des faux scientifiques, c'est de n'admettre que l'existence de ce que la science peut démontrer. Et c'est là que je dis : effectivement il y a une certaine connaissance scientifique des propriétés et du contenu des aliments, (on sait qu'il y a des vitamines, des acides aminés, des oligo-éléments, etc.), est-ce que tout cet ensemble suffit à en faire un aliment ? Ce n'est pas démontré du tout. C'est donc en fait cette partie cet aspect que contient un aliment que l'on ne peut pas mesurer, que j'appelle vitalité, très vague parce qu'on est incapable de le préciser davantage - ça viendra sûrement un jour. C'est un fait, une évidence, qu'un aliment ne peut nous nourrir convenablement que si non seulement il contient les quantités de vitamines établies par les normes d'alimentation, mais aussi s'il a été produit par un processus normal. Et je considère comme un processus anormal d'intervenir dans les mécanismes biologiques par une quantité de procédés et de produits qui sont complètement étrangers à ces mécanismes.

- On peut dire que les fondements de l'agriculture biologique comportent une bonne dose d'intuition et d'empirisme, de données qui ne sont pas vérifiables quantitativement.

- Oui, disons d'empirisme certainement. Je prends toujours la défense de l'empirisme, qui est, je dirais, plus scientifique que la science. En ce sens que l'empirisme (tel que je le conçois du moins) c'est de partir des faits.

LA MUTATION AGRICOLE



Par exemple, un fait, c'est que les plantes cultivées en agriculture biologique sont beaucoup moins attaquées par les parasites que les autres. Expliquer ça scientifiquement, c'est intéressant, seulement jusqu'à présent on connaît quelques débuts d'explication, mais moi ce qui m'importe en tant qu'agronome c'est la réalité ! D'avoir un système de production qui conduit à ce résultat qui est très intéressant. Par quel mécanisme scientifique ? Cela la science doit le trouver. En cela, on a une démarche empirique: on part beaucoup des observations faites sur le terrain pour en déduire des règles, dont on trouve généralement l'explication mais bien plus tard. Par exemple, ce lien entre parasitisme et fertilisation, on s'est aperçu bien après l'avoir constaté, qu'il y avait des mécanismes physiologiques très précis et qu'on pouvait élucider. Mais même si on ne les avait pas élucidés, ça ne nous empêcherait pas d'y croire, puisque c'est une observation de terrain.

- A quel degré l'agriculture biologique est-elle adaptable ou acclimatable aux conditions géographiques et climatiques du Québec, compte tenu de la tradition agricole, qui a abouti aujourd'hui à une production à cinquante pour cent laitière ?

- Disons qu'il n'y a aucune raison qu'elle soit moins adaptable ici que dans les autres pays. Le fait qu'il y ait une production laitière importante est un facteur plutôt favorable, puisque la présence du bétail est un facteur qui facilite la pratique de l'agriculture biologique et la fabrication de la matière organique sur l'exploitation. Le plus difficile, c'est quand on se trouve dans des régions de monoculture de céréales, où on n'a plus de source de matière organique. Ce qui nécessite une certaine adaptation, c'est par exemple la pratique des engrais verts du fait qu'on a une saison de végétation beaucoup plus courte qu'en Europe. En Europe, on peut semer un engrais vert immédiatement après la moisson et il poussera encore avant l'hiver : ici, c'est impossible. Dans ce cas, il faut travailler autrement. Mais il y a des gens qui font de l'agriculture biologique dans le nord de la Suède, et qui ont un climat à peu près équivalent...

- Et le tas de compost qui gèle pendant l'hiver...

- Ca n'a aucune importance; un tas de compost gelé n'évolue pas. Au printemps, on le retrouve dans le même état : c'est le principe bien connu de la congélation. Donc ça n'a aucune importance, sauf qu'au printemps on ne disposera pas d'un compost fait. Moi j'ai le même problème : je travaille dans des régions de montagnes, je suis dans le Jura à 800 ou 1000 mètres d'altitude, on a exactement le même hiver qu'ici, et même peut-être plus long... La difficulté qu'il peut y avoir ici, c'est moins une difficulté d'ordre technique, c'est un problème qu'on rencontre partout; les agriculteurs sont pris dans un système de commercialisation dont ils ne peuvent pas sortir, ou très difficilement. Ils ne peuvent pas faire autre chose de leur lait que de le vendre à un industriel. Ils ne peuvent pas dans le système actuel. Mais pourquoi des petits agriculteurs dans un rayon laitier puisqu'on parle de lait, ne se mettraient-ils pas ensemble pour transformer eux-mêmes leur produit, par exemple fabriquer du fromage ? C'est l'expérience que j'ai : dans la région où je suis, c'est une région où on fabrique du Gruyère, la fabrication est encore artisanale. Le fromage vendu avec l'appellation biologique se vend mieux que l'autre. Ici ça supposerait évidemment de remettre sur pied une fabrication artisanale, mais il n'y a aucune impossibilité à ça et je pense même que c'est une solution d'avenir, ne serait-ce que pour avoir un produit d'une autre qualité. Le cheddar canadien, c'est pas mauvais, mais ça vaut pas le Conté qu'on fait chez moi. Je crois qu'on pourrait faire du fromage aussi bon que le Conté au Canada, il n'y a pas de raison. C'est le problème de la fabrication industrielle - et à tous les niveaux - comparée à la fabrication artisanale.

- Vous faites souvent la distinction entre le rendement brut et le rendement net en agriculture, qui tient compte de la dépense énergétique fournie pour la production. Est-ce que ça ne devrait pas avoir une certaine résonnance dans les milieux agricoles : ce fait de comptabiliser autre chose que le poids immédiat et la valeur quantitative d'une production.

- Ca devrait avoir une autre résonnance, disons que ça commence à en avoir une. Ca m'a frappé en France : depuis la crise du pétrole, le nombre de gens qui s'intéressent à l'agriculture biologique a été multiplié par je ne sais combien. Tout d'un coup, le prix des engrais a augmenté, et on cherchait les alternatives... Et c'était plutôt des agriculteurs : ils se sont tournés vers l'agriculture biologique.

- Dans ce sens, s'il doit y avoir un effort collectif d'entrepris pour venir à bout de l'agrobusiness, il ne viendra pas nécessairement des gouvernements, mais des agriculteurs eux-mêmes...

- Je dirais : des agriculteurs et des consommateurs. Il ne faut pas attendre grand-chose des gouvernements dans ce domaine, il faut agir soi-même. Court-circuiter l'agrobusiness, s'en passer... Et finalement, c'est au bénéfice de tout le monde, de l'agriculteur au consommateur. Mais les gouvernements sont trop liés en général à cet agrobusiness pour qu'on puisse beaucoup attendre d'eux.

- Beaucoup d'agriculteurs d'ici, tout comme les Chinois d'ailleurs, croient qu'une combinaison "équilibrée" d'engrais chimiques et de matières organiques s'avère un compromis économiquement viable dans la situation actuelle. Est-ce qu'à long terme c'est une méthode qui peut avoir des bons résultats ?

- C'est un compromis qui est économiquement viable dans la situation actuelle, mais la question qu'il faut se poser c'est : est-ce que ce système présente un avantage sur l'agriculture biologique proprement dite ? Les rendements très élevés, on les obtient avec des doses très élevées d'engrais. Dès l'instant où vous faites une fertilisation très modérée, d'abord vous n'avez pas de meilleurs rendements qu'avec l'agriculture biologique, vous avez des coûts plus élevés. Et avec l'azote, des coûts énergétiques qui demeureront toujours plus élevés.

- Finalement, l'opération la plus importante dans la reconversion d'une ferme à l'agriculture biologique, c'est d'acquérir une espèce de conscience sociale qui fait que l'agriculteur ne sent plus son action limitée à son intérêt personnel mais englobe d'autres facteurs comme la santé, le coût énergétique de sa production, etc.

- En effet, les gens qui recherchent le profit maximum, un point c'est tout, se retrouvent rarement en agriculture biologique, et ceux qui s'y tournent, on les en décourage aussitôt, parce qu'en général ils la font toujours mal. L'agriculture biologique doit être au service de l'humanité dans son ensemble, employons les grands mots, et non dans l'intérêt personnel de celui qui la pratique.

- Vous avez une exploitation agricole ?

- Non, j'ai un jardin avec lequel j'essaie d'être autosuffisant, le plus possible, avec une chèvre pour avoir du lait, et des poules pour les oeufs. Je n'aurais pas le temps de m'occuper d'une ferme, car je suis souvent en voyage...

Propos recueillis par
Michel St-Germain



RENAISSANCE DE LA SAGE-FEMME

"On tente autant que possible aujourd'hui, de rétablir le lien initial de la naissance et de la nature. Les femmes réapprennent à se mettre à l'écoute de leurs instincts propres, longtemps enfouis en profondeur. Nos enfants à nouveau naissent à la maison, dans une atmosphère d'amour et de beauté. Nous avons repris en nos mains, le joyeux devoir de donner la vie. Et nos hommes nous appuient. Sans aller à l'encontre de la connaissance scientifique, nous réalisons qu'à travers une compréhension nouvelle, nous devons maintenant remettre à leur juste place la maternité et la naissance. La naissance est un processus naturel; à nous de réapprendre à oeuvrer harmonieusement avec la Nature !"

Jodi Grediani, sage femme
(traduit de l'ouvrage THE BIRTH BOOK
de Raven Lang, Genesis Press, Californie, 1972)

"Je les ai vus prendre possession du corps de leur mère, de sa peau, de son odeur. Je les ai vus enfin se délier, s'étirer dans l'eau. Vous avez vu le bébé de mon film ?... Mais cet enfant roucoule ! Ses mains s'ouvrent et se touchent... Voilà ce que j'ai obtenu en respectant simplement le rite sacré de la naissance, en renaissant avec chaque enfant, humblement, simplement."

(entrevue avec Frederick Leboyer, dans CHATELAINE, mars 1977)

LETTRE OUVERTE

A Madame Lise Payette, ministre à la Consommation et aux Coopératives et Institutions Financières, et responsable de la Commission sur le Statut de la Femme
et
au Docteur Denis Lazure, ministre des Affaires Sociales.

Cette lettre vous est adressée par un groupe de femmes dont ce n'est pas l'habitude de faire confiance aux gouvernements. Cependant, depuis l'accession du Parti Québécois au pouvoir, nous sentons un début d'espoir de nous faire entendre. Nous constatons chez vous une certaine ouverture d'esprit, nous en profitons donc pour vous présenter les résultats d'une réflexion commune qui a comme filon principal la Femme, sa Conscience et son Corps.

Certaines des idées émises dans le document ci-joint se présentent sous forme de suggestions pour l'amélioration des services médicaux offerts à la femme. D'autres soulignent certains problèmes depuis longtemps particuliers à la femme et que ne semblent pas vouloir se résoudre facilement en dépit de l'amélioration de l'efficacité du système des affaires sociales.

Bien souvent, quand se manifeste une expression de non-satisfaction de la part d'un secteur de la population, les "tenants" de l'autorité en place répondent : "Si vous n'êtes pas satisfaits de votre sort, "faites" quelque chose..." Depuis des siècles, nous "agissons" pourtant; nous "faisons" des enfants, des vêtements, les miracles de l'entretien ménager (sans rémunération... et avec le sourire...). Les femmes créent dans l'amour des êtres qu'elles voient ensuite s'abrutir dans les usines, peuplant enfin tantôt l'asile, tantôt la prison, tantôt l'armée... Depuis que la femme tente de faire valoir sa liberté et son égalité, malgré une certaine solidarité féminine, elle bute sans cesse sur des portes closes, verrouillées, affichant : PRIVE : HOMMES SEULEMENT.

Les rares représentants du pouvoir qui jusqu'à maintenant se sont montrés sympathiques à notre lutte, nous ont vite déçues au moment de la concrétisation de vieilles promesses.

Nous espérons que le récent mariage entre le Parti Québécois et le peuple génère l'énergie nécessaire à de vraies réalisations, satisfaisant enfin tant l'Esprit que la Matière.

Ce désir vital anime nos propos.



I L'ACCOUCHEMENT

En milieu hospitalier

De plus en plus de femmes sont insatisfaites du système hospitalier actuel en ce qui concerne la naissance (1). La situation dans le domaine de l'obstétrique contemporaine implique une organisation de masse impliquant pour le régime de l'Assurance-maladie un coût exorbitant inévitable (un accouchement sans complication à l'hôpital coûte environ $1,000 à l'Etat) et au niveau des services, une tendance grandissante à la déshumanisation. Les salles dites de "douleurs" et de "délivrance" débordent de patientes en attente et deviennent vite des usines à bébés.

Nous constatons que les médecins fonctionnent, de nos jours, selon des horaires rigoureux que les femmes sont incitées à respecter, en accouchant le plus rapidement possible (2). De nombreux traitements sont administrés à la femme (pitocin, syntocinon) ayant pour but d'accélérer son travail. Si on la laissait suivre son propre rythme, l'application de tels traitements ne serait sans doute plus justifiable. Après la naissance, la femme se voit souvent séparée de son nouveau-né pour la durée de l'achèvement du travail; de son côté, le nouveau-né est soumis à des traitements de toutes sortes, transmis de mains en mains, pour échouer enfin avec les autres, numéroté et aligné, en pouponnière.

Un grand pas semble se faire en direction de l'accouchement naturel, sans anesthésie et en présence du père. On reconnaît aussi que dans certains cas, il peut être nécessaire de recourir à des interventions d'urgence : anesthésie, épisiotomie, épidurale, utilisation de forceps, césarienne, etc. Les statistiques démontrent cependant que 93 pour cent des femmes accouchent sans complications (3). Certains médecins ont aussi constaté, après plusieurs années de pratique en obstétrique, qu'en majorité, les femmes accouchant à domicile ont moins de problèmes que celles accouchant dans les hôpitaux.

Pourquoi, alors, surcharger sans raison nos hôpitaux déjà bondés ?

On connaît la pénurie actuelle de places disponibles pour des malades chroniques qui restent longtemps sans soins à cause des interminables listes d'attente de la plupart des services d'admission. De plus, la gratuité du système d'assurance-maladie ayant considérablement augmenté la clientèle des hôpitaux, l'infrastructure médicale ne semble plus pouvoir répondre à toutes les demandes. Suite au récent problème des grèves en milieu hospitalier, certains départements encombrés se trouvent démunis de personnel suffisant et lésés quant à l'administration des services adéquats. Cet état de fait devrait favoriser la pratique des accouchements à domicile.

La sage-femme

De l'atmosphère actuelle des hôpitaux résulte, chez la femme, un sentiment de stress qui l'indispose au départ; il est pourtant reconnu que l'événement de la naissance nécessite un climat de confiance, de détente et de chaleur.

Face à l'insatisfaction les "attendant" en milieu hospitalier, plusieurs femmes réagissent en décidant d'accoucher à la maison, en dépit de l'illégalité d'un tel acte au Canada, de l'absence de personnes compétentes à leur côté et de leur ignorance de certaines questions techniques concernant l'accouchement.

Si, comme autrefois, des sages-femmes étaient disponibles pour les accouchements à la maison, certains risques des accouchements clandestins seraient évités.

En Angleterre, où la médecine est socialisée depuis longtemps, les infirmières en obstétrique sont entraînées comme sages-femmes. Elles suivent un cours rigoureux, équivalent à quatre années d'université, dont le manuel de base, **Textbook for Midwives**, écrit par une Canadienne, Margaret Myles, est en révision continuelle. (4). On leur enseigne les méthodes les plus modernes en soins pré-nataux, l'éventail des interventions possibles pour chaque cas donné et les traitements de plusieurs maladies pouvant accompagner ou suivre la grossesse.

Une femme obtenant un diplôme de sage-femme aux Iles Britanniques devient en mesure de pratiquer tout accouchement à domicile, que ce soit dans les centres urbains ou dans les régions rurales les plus éloignées. Les diplômées partent fréquemment vers les pays en voie de développement pour apporter aux femmes autochtones les avantages de la médecine occidentale, sans pour autant empiéter sur les traditions et connaissances régionales (qui forment peut-être une réserve d'échange d'information).

Il suffit de lire attentivement **Textbook for Midwives** pour constater comment le système anglais avantage à la fois la femme enceinte et l'équipe médicale.

Nous énumérons ici quelques points saillants du système britannique :

La sage-femme s'occupe des soins pré-nataux, en effectuant des visites régulières au domicile de la femme enceinte. Elle dépiste ainsi, dès leur apparition, les symptomes d'irrégularités éventuelles de la grossesse, et administre les soins préventifs adéquats. Dans le cas où elle juge son intervention nécessaire, un médesin avec lequel elle travaille est consulté. S'il y a lieu, la femme est ammenée a l'hôpital pour des traitements tels;

sonde utérine, médication, observation, etc. Si des complications s'annoncent avant l'accouchement, la femme enceinte est informée de son état et un séjour en clinique est planifié.

On note spécialement l'existence du "flying squad", un service ambulancier équipé de table et instruments de chirurgie, oxygène, matériel d'anesthésie, médecin, etc... Ce service est à la disposition de chaque femme accouchant à domicile et la sage-femme est en communication, au besoin, avec l'unité du "flying squad" assignée à chaque naissance.

La sage-femme s'occupe aussi des soins post-nataux. Elle aide souvent la famille à s'adapter au nouvel "arrivant".

Les cours pré- et post-nataux, avec renseignements sur l'importance de l'alimentation, les fonctions biologiques, l'hygiène sexuelle, les méthodes anti-conceptionnelles, ainsi que les soins aux nouveaux-nés, sont mis à la charge des sages-femmes.

L'Angleterre n'est pas le seul pays à réintégrer l'accouchement à la vie familiale. En France, on constate l'augmentation continuelle du nombre de cliniques de maternité, où la femme, lors de son accouchement, est assistée par son conjoint, sous la surveillance des médecins et sages-femmes. Souvent même, ses autres enfants sont invités à assister à l'arrivée du nouveau-né. Tout au long de la grossesse de la mère, la famille se prépare à "l'événement"

Les magazines **Nous**, **Châtelaine** et **Mainmise**, fort populaires au Québec, ont publié maints articles témoignant du succès de telles expériences (... de quoi tenter les Québécoises...)

Nous apprenons aussi que l'entraînement de sage-femme est maintenant offert dans plusieurs états des Etats-Unis, où la naissance rurale des communautés à accès difficile et le cout élevé de l'acouchement hospitalier ont rendu préférable le système de sage-femme abilitée aux accouchements à domicile. L'American College of Nurse-Midwives est l'organisation professionnelle pour sages-femmes infirmières aux Etats-Unis. Le College approuve les écoles de sages-femmes et certifie leur enseignement. On peut le consulter pour être référé à des écoles ou pour obtenir une liste des sages-femmes qualifiées. Quinze cents sages-femmes sont déjà reconnues en ce pays, dont mille ont obtenu un certificat du College.(5).

Afin que soit mis sur pied, dans les plus brefs délais, au Québec, un système fiable et pratique de recours à la sage-femme, nous recommandons au ministère des Affaires Sociales d'étudier en profondeur les systèmes déjà existants, tels ceux mentionnés plus haut. Nous exigeons que soit reconnu à la femme le droit de choisir le genre d'accouchement qui lui convient; pour la femme qui choisira d'accoucher à domicile, la possibilité de cette option en toute légalité et sécurité.



"La maternité, que nous la désirions, que nous la refusions, que nous nous y laissions entraîner, est au centre de la condition qui nous est faite."
(Maternité esclave, par le groupe des Chimères)

...tu veux savoir l'accouchement... je peux bien t'en parler, j'en ai même très envie, mais on ne peut pas savoir avant, vraiment pas. il y a des femmes qui ont des enfants et celles qui n'en ont pas. tu sais quand on se faisait dire : "tu vas voir quand t'auras des enfants, tu vas comprendre bien des choses !" - "pfff! vieille patate, j'en sais bien plus que tu penses. toi, tu penses comme ça parce que t'es vieux et d'une génération qui n'a rien compris..." pensions-nous. Ben j'ai découvert que je comprends bien des choses maintenant, bien mieux. Mais j'veux pas dire à personne "tu vas voir"... pas même à toi, mon amie, pas même à Mathieu non plus. j'aimerais qu'on en reparle si t'as un enfant un jour... c'est simplement une expérience qui change tout et qu'on partage avec tous les parents...)

Bon ! c'est de te raconter que j'ai envie, mais j'aimerais encore mieux causer comme on faisait entre nos steaks et nos bains pendant ma grossesse... j'en ai ben qu'trop à dire, c'est difficile à écrire.

l'accouchement ! le faux-travail (i.e. contractions irrégulières et inefficaces pendant 76 heures) a été long et épuisant, surtout au point de vue émotionnel et nerveux : c'est ça, ça y est ! et puis fff ! ça arrête... bon ! ça recommence... joie, détermination, enthousiasme. ça arrête de nouveau. ça va-tu finir par arriver... oui, oui ! ça r'vient... c'était encore pas ça. interminable.. non claude, va t'en pas, c'est pour bientôt, aide-moi... avoir su que c'était pas encore ça, pour la 10ème fois, t'aurais pu aller te reposer, mais là je sens que ça revient, reste. après deux voyages blancs à la salle de travail et plus ou moins 48 heures à l'hôpital, couchée (on m'y obligeait parce que le bébé n'était pas complètement engagé) voilà que les contractions recommencent mais je n'y crois plus beaucoup. ça progresse lentement pendant huit heures. le travail s'intensifie, j'ai de plus en plus besoin de Claude et de détente et de concentration pour bien contrôler mes contractions. j'suis bien et heureuse : la naissance approche. le faux-travail m'a donné tout le temps de pratiquer, de me fatiguer et de voir venir. j'y suis, c'est bon de savoir ce qui se passe, de sentir ton corps travailler régulièrement et consciemment, consciencieusement. on peut être spectateur de la nature toute-puissante. Pendant ce travail, j'ai eu le bonheur de la visite de ma mère et de Louise, qui "savent" et m'aiment et de mon père et Mimi très émus et heureux, surpris de me voir souriante "au-dessus d'mes affaires", attentive à tout ce qui se passe en moi.

Claude est là, solide et aimant, attentif et très utile. Entre les contractions, il utilise la suggestion, presque l'hypnotisme pour m'aider à me détendre. On est terriblement réceptif quand on accouche. je perds complètement contact avec le reste du monde. Claude veille à tout. j'ai de plus en plus chaud. Les contractions continuent à augmenter d'intensité, ce qui me surprend beaucoup. Claude respire avec moi. Il fait bien la moitié du travail que j'aurais à faire seule. De temps en temps, on me fait des examens : ça avance : six centimètres ! L'infirmière m'explique que je pourrais avoir un bloc cervical, para-cervical plutôt (i.e. gel du col de l'utérus) ce qui me permettrait de me reposer avant l'effort actif de l'expulsion. j'y réfléchis. C'est vraiment de plus en plus violent, comme une brûlure à l'intérieur et je n'arrive plus à contrôler aussi bien, par manque de concentration. je me rends à l'évidence : je suis très fatiguée, mais ne le sens même pas. Deux ou trois fois au début d'une contraction, je m'apitoie sur moi-même et me dis que c'est trop pour moi. Puis, je me reprends et vis la contraction en spectatrice attentive et... ça va. mais l'attention est de plus en plus difficile à fixer. Le médecin va arriver. je lui demande le bloc. il se moque de moi et me le fait administrer par un interne sous sa surveillance; interne qui manque son coup et doit recommencer... ce qui m'enrage

bon ! j'ai le temps, une demi-heure, pour me reposer un peu, quoique je sente quand même les contractions. je suis si fatiguée (toujours sans le sentir vraiment) que je dors profondément entre les contractions qui sont à peu près à une ou deux minutes d'intervalle et durent plus ou moins une minute. les contractions réapparaissent, ou plutôt ma sensibilité, et on me permet de pousser. je sais ce que ça veut dire et mon enthousiasme revient au galop.

Aussitôt que je pousse, la sensation douloureuse disparaît et j'ai maintenant l'impression de travailler vraiment. Tu peux pas savoir comme on pousse fort à ce moment-là. C'est impossible de s'en empêcher et par surcroît, ça procure une grande joie de sentir l'enfant descendre et un bien-être physique très violent (aussi paradoxal que ça puisse être) apparenté à l'orgasme mais beaucoup plus fort. c'est très, très passionné, c'est agréable. Claude me disait que j'étais belle. je me voyais dans le miroir, je pouvais constater par moi-même que j'étais transfigurée et ça me surprenait. Claude a pu voir la tête bien avant moi et était content. Claude était LA ! on mettait notre enfant au monde ENSEMBLE. il m'aidait terriblement. c'était entre nous une chaleur, une tendresse et une attention comme quand on fait bien l'amour. Là, nouvel encouragement prodigieux : j'ai VU la tête qui sortait un peu plus à chaque fois que je poussais. je travaillais tellement fort que je ne pouvais comprendre ce qu'on me disait, sauf les encouragements qui me parvenaient confusément. De temps à autre, je regardais mon visage illuminé et mon image aussi m'encourageait. Claude me tenait la tête quand je m'arc-boutais pour pousser et nous nous regardions dans le miroir, nous nous aimions très fort. – "A la prochaine contraction, ça va y être !" c'était tout-à-fait irréel. je n'arrivais pas à croire que ça arrivait vraiment, dans "la vraie vie".

ça y est, pousse, pousse, pousse; plouf ! la tête sort. une seconde de répit et le corps glisse facilement, très facilement au dehors, mou et glissant. Immédiatement Claude et moi nous écrions en même temps :"c't'un ptit gars". 2h13 du matin le 27 janvier '72. il ne pleurait pas, je ne le voyais pas. je n'avais plus rien à faire. –"Yé-tu mort, yé-tu mort ?" –"Non, madame, il respire." je ne l'entendais pas, je ne le voyais pas. Claude est allé voir. tout allait bien mais je ne le voyais pas. On le plaça dans un incubateur derrière moi. je devais me casser le cou pour l'entrevoir mais tout allait bien. je cherchais la bouche de Claude, fraîche et humide pour mes lèvres en feu. Pendant ce temps-là, le placenta est sorti et on m'a cousue mais notre attention était ailleurs. On a fait sortir Claude et on m'a amenée pour une heure dans la salle de recouvrance. j'avais l'feu qu'on nous sépare à ce moment-là mais j'ai dormi profondément sans m'en apercevoir.

A quatre heures, j'étais de retour dans ma chambre, fraîche et dispose, vraiment comme si rien ne s'était passé. j'avais tenu le bébé endormi trente secondes, emmaillotté, sans le sentir. Claude et moi étions vraiment surpris de l'irréalité de la situation. On ne pouvait croire au bébé. On ne le voyait pas, on ne l'avait pas senti, rien ! C'était si bête de ne pas nous laisser faire connaissance tous les trois. On ne me l'apporterait que dans douze longues heures qui furent interminables... j'en aurais plus à dire, mais pas à écrire. faut se parler.

Lou

Relisant ce texte quelques années plus tard, je suis littéralement sidérée par les réalisation qui ont depuis éclairci ma perception des événements.

Je me suis aperçue que la longueur anormale de mon travail était directement reliée à un système d'autodéfense commun à toutes les espèces accouchantes. Quand une menace suffisante quelconque met la mère ou l'enfant en danger, l'instinct de conservation retarde le travail et la naissance.

Et je nous sentais, moi et l'enfant à naître, intensément en danger dans cet univers agressant où les perceptions, le bien-être, les émotions, l'humanité sont carrément sacrifiées à la toute-puissante routine et à la pseudo-efficacité. J'avais essayé de trouver un médecin qui **m'aiderait** à accoucher. Tous ceux que j'ai vus voulaient m'accoucher, de préférence sans mon intervention/interférence. Et celui qui fut "MON ACCOUCHEUR" (yark !) affichait ostensiblement antipathie et mépris.

Tout ce que je demandais – au sujet de : rasage, lavement, étriers et ligature des jambes, anesthésie, épisotomie, nitrate d'argent, coupe précoce du cordon, incubateur vs contact humain et du ventre, des seins, et du coeur, séparation – devenait littéralement une bataille. Par conséquent, quand, selon leurs directives, j'entrais en contact avec un membre du personnel hospitalier, après une heure de contractions régulières, les contractions arrêtaient immédiatement pour ne reprendre qu'après quelques heures de tranquilité/sécurité. Pendant ce temps, on faisait des pressions grandissantes pour provoquer l'accouchement, ce qui augmentait la menace.

... cercle vicieux de la menace et de la défensive...



"A l'égal de tous ceux dont les mains sont fécondes, je m'entends dire que je suis tisseuse d'humanité."
(Annie Leclerc, Epousailles)

TEMOIGNAGE

15 novembre. Grand frisson. Contraction. Le Québec choisit de naître. Dans le fond d'un rang de la campagne gaspésienne, "Renée" (c'est pas un hasard) fait de même. Dans une grande chambre de la maison de ses parents, méticuleusement aménagée, amoureusement préparée, elle vient au monde. Accueillie en douceur, en chaleur, dans la pénombre. Ses mère et père, F. et G., sont seuls témoins. Qui nous racontent.

Beaucoup de femmes nous ont "dit" la naissance. G., père, présent, prend la parole. Suit ce qu'il a vu, vécu, senti, goûté...

"Y avait l'expérience de la naissance de W., notre première fille: à l'hôpital Y avait toutes les frustrations que ça avait voulu dire, malgré les ententes conclues avec le médecin sur certaines conditions comme l'éclairage, la coupe du cordon, les piqûres... Par la suite, on a vecu un espèce de sentiment de trahison. Une révolte devant la façon de faire du milieu hospitalier. J'ai senti qu'ils prennent TON sort à leur charge... on a, c'est sûr, la médecine qu'on mérite. Y a eu des flashs en lisant le premier livre de Leboyer. Y a eu la décision. Des petites craintes. Hésitations. Doute. Remise en question. Tout ça nous avait depuis longtemps préparés. L'expérience d'autres couples parents eux aussi.

L'annonce d'une deuxième naissance assez rapprochée de la première. F. allaitait quand on a conçu Renée. Une naissance à la maison... plusieurs mois pour s'préparer; le goût de faire l'expérience; le dégoût à l'idée de ce qui nous "attendrait" à l'hôpital... L'idée a flotté, avec des bouts de conviction et de confiance profondes et d'autres d'hésitation, de crainte. A un moment. tu t'assis un en face de l'autre, tu t'regardes dans face puis tu demandes: "on est-y prêts ?" On a eu le sentiment que oui, ça devait se passer comme ça, chez nous. On a eu beaucoup à faire; la chambre prête, on l'a vue comme un endroit sacré... y a plus eu de doute.

On a lu deux ou trois livres sur l'accouchement à la maison. De l'information qui venait surtout de la Californie. C'est pas si accessible qu'on pourrait le croire la documentation sur les questions de la naissance. Ah ! tiens, on a lu aussi une vieille édition de "La femme canadienne et son enfant". C'est plein de détails sur le nombre de couches, de jaquettes, de bavettes à avoir et la façon de les disposer dans les tiroirs du bébé, toutt le kit !... une vraie page d'histoire en même temps.

C'est pas tant la lecture, l'information pratique qui nous a sécurisés. On sentait plus, en nous, une confiance de fond : "CA" allait bien se passer ! Le meilleur guide, c'était encore le corps de F.. La préparation s'est faite tellement lentement, sans brusqueries, sans contraintes, au fil des jours de la grossesse, qu'on en est venu tous les deux à cette conviction rassurante. On le faisait dans un esprit bien réfléchi. Le choix était devenu clair et net.

Pi, le jour est venu où CA y était. F. est montée dans la chambre, on a vu aux derniers préparatifs. On était calmes, heureux, joyeux. Pendant que ça se passe, y te vient à l'esprit que c'est énervant, mais tu t'y arrêtes pas. T'es ouvert à tous les signes. T'es occupé par ta présence. Au fil du travail, t'accumules des informations, des signaux, une façon d'interpréter les contractions. Tu saisis le roulement de l'affaire. Tu fonctionne a partir d'une attention éduquée. Y a tout un esprit qui t'enveloppe. L'habitat de la femme te révèle à mesure ce qui arrive, ce qui approche. Tu sens l'âme de l'événement, ça c'est très important, la médecine l'a oublié... Tu te sens l'un l'autre. T'es dans l'autre par le médium du corps de la femme qui travaille. Toute une intensité. Comme préparation y avait eu, je l'ai dit, un dosage de lecture, de conversations, de réflexion mais mon élan réel venait de ces trois mots de F. "Je suis prête..." J'avais plus qu'à bien interpréter ses signaux à elle. Ce qui se passe est pas juste physique. Faut être tout là pour sentir ce "kèkchose" qui te "dit" que ça va bien (même si ça peut avoir l'air gratuit ce que je dis là, je l'pense, sans pouvoir l'expliquer plus, y faut le vivre...). Parce que finalement, toi, tu fais pas grand'chose. Le bébé sort tout seul; tu le supportes simplement. F. a sorti la tête; après ça, le temps d'une contraction, mes mains n'ont eu qu'à accueillir le corps, qui glissait dehors.

T'as comme une impression de vitesse. Pourtant y a pas du tout de rush. Tout à coup ELLE était là : "Salut, t'es ici ! t'es chez vous..." C'est fait ! Je l'ai déposée sur le sein de F.. La tétée. Puis y avait la question du placenta à délivrer. Je savais que c'est sur ce point qu'on peut avoir des problèmes, mais nous on n'en a pas eu. Comme il était déchiré, j'ai rassemblé les morceaux pour être sûr qu'il était complet. F. et Renée se sont reposées. Puis la mère est venue nous rejoindre en bas. Y a eu une ou deux visites d'amis. F. ne sentait pas le besoin ni l'envie de dormir sitôt après. Y avait de l'excitation dans l'air. De la fierté. De la joie. De l'euphorie..."

Du travail bien fait. Avec amour. Dans le calme. En douceur. Du travail fait main. L'artisanat de la naissance.

Le rôle masculin

Si l'on se dit que notre société pénalise d'une certaine façon la femme qui enfante, il faut aussi préciser qu'elle ne se montre pas plus humaine (ou si peu...) envers l'homme, le futur père. Au sein des générations antérieures, l'homme a toujours tenu un rôle très restreint au niveau de la naissance et de l'éducation des enfants. Même aujourd'hui, compte tenu des conditions du marché du travail, il est peu aidé à élargir ses horizons dans ce domaine. Si les congés de maternité sont limités pour la femme, il va sans dire qu'il n'existe aucune formule de congé de paternité. On peut citer l'exemple de ce père américain forcé de recourir aux cours de justice pour faire reconnaître son droit à un congé de deux semaines pour faire la connaissance de son nouveau-né (6).

Dans le cas d'une maladie infantile, si les deux parents travaillent en dehors du foyer, il sera interdit à l'homme de rester à la maison pour soigner l'enfant; les conditions remettent encore à la femme cette responsabilité partageable... drôle d'attitude, quand on pense à toutes ces absences injustifiées que s'accordent "les patrons", ou cadres, pour des raisons sûrement moins importantes sur le plan humain.

Seuls certains hommes vivant en marge de la société ont l'occasion d'assumer une paternité plus concrète à l'intérieur du foyer et un partage réel des responsabilités incombant aux deux parents.

Au niveau de la contraception, même constatation : l'homme est rarement amené à prendre quelque responsabilité que ce soit, tant au niveau de la prévention des naissances qu'à celui, plus large, de la planification familiale. Il est grand temps que les hommes se débarrassent des tabous qui empêchent leur pleine participation à la vie affective et quotidienne de leurs enfants, et que la paternité prenne ainsi un sens plus large que celui de "faire vivre sa famille".

Le manque d'information et de réflexion sur tous les aspects biologiques et psychologiques de la sexualité, de la conception et de l'enfantement, est aussi réel (sinon davantage) chez les hommes qu'auprès des femmes.

Comme il existe déjà une méfiance des hommes face à un féminisme éventuellement exclusif, il faut préciser ce qui suit : les divers groupements de femmes actuels, du plus conservateur au plus radical, sont l'expression d'un besoin vital d'une lutte pour la survie et l'harmonie. Les femmes ne peuvent plus attendre que les hommes se joignent à elles pour amorcer leur combat, mais sans doute se réjouiraient-elles de voir éclore une prise de conscience commune de la part des hommes, en complément à leurs efforts personnels.

Un homme demande la parole...

1) consulter, en annexe, le "Témoignage"

2) Ne serait-ce que par curiosité, il faut lire la très émouvante **Parole de femme** *d'Annie Leclerc. Les pages 91 à 103 abordent tout particulièrement le sujet de la naissance.*

3) **Birth,** *Katherine Mileneaire, pp. 85 et sq.*

4) **Textbook for Midwives**, *Margaret Myles, The Williams and Wilkins Co.*

5) Renseignements tirés de **Birth**, *par Katherine Mileneaire.*

6) Cité dans **Birth**, *Katherine Mileneaire, p. 210*

ROLE A DEUX

Que penser lorsque la femme prend conscience de son être sensible, de sa vie et s'informe de réalités peu connues de l'homme ?

Elle sort d'un long tunnel le long de la côte masculine, elle s'avance enfin dans le jour pour s'ouvrir au monde en véritable Présence de Manifestation.

Encourager cette Présence, cette énergie féminine, c'est favoriser l'un des deux plus beaux êtres de la nature terrestre, c'est aider à naître, en connaissance de cause, c'est surtout ouvrir les yeux sur la face cachée de la Vie. Quelle profonde connaissance du savoir inné des femmes ! Et quelle libération que celle de la deuxième aile de l'être humain !

Le femme fut confinée aux mystères, à d'obscurs quotidiens, aux cages dorées. Elle est comme une prisonnière politique qu'on "soigne", limitant son action et sa pensée aux murs d'un Pouvoir sans véritable Autorité.

L'Autorité des femmes en plusieurs domaines et dimensions de la Vie ne fait aucun doute. Son égalité n'est plus à prouver, mais à bâtir.

Comment l'homme peut-il comprendre et saisir le réel besoin de la femme aux différents niveaux de connaissance où la raison et la recherche scientifique seules sont employées ?

Comment le corps et l'âme de la femme sont-ils perçus par l'homme ? Ce dernier, chasseur d'expériences, opposant Principe à Manifestation comme dans un défi trop souvent unidimensionnel des lois naturelles d'égalité, doit apprendre à l'école de la Nature féminine.

Le corps et l'âme de la femme sont d'une sensibilité telle qu'il faut d'abord des outils féminins pour les comprendre et transmettre ce savoir, cette autorité, à l'homme.

Le corps et l'âme de la femme furent perçus de différentes façons au cours de l'histoire. Des reines aux esclaves, des druidesses aux amantes-sorcières, la femme est toujours la maison de l'homme. Elle doit aussi être une compagne égale et digne d'autorité dans au moins la totalité d'une vie à deux.

L'homme a tout à gagner à écouter conseil et information sur sa moitié humaine. Sans cela il reste coupé d'un être qui porte d'égal à égal, une vie planétaire particulière.

L'homme perd la moitié de l'énergie de vie en n'approfondissant pas la femme par la femme; et l'autre moitié en travaillant seul ou "entre hommes".

Il est temps que l'homme regarde avec des yeux neufs, qu'il accepte l'évolution égalitaire de tout être humain.

La femme doit pouvoir enseigner l'Homme.
Elle a des secrets initiatiques de la loi Organique profonde. Elle est une initiée spontanée de la Vie.

Tout être humain qui ne peut exprimer concrètement son énergie potentielle de créativité est une perte grave pour lui-même, le groupe et la société.

Les murs sont les mêmes contre lesquels butent l'homme et la femme, à bien des niveaux.

Nous redécouvrons les lois organiques de l'être et de son monde. Il ne faut pas laisser les gens baillonnés, isolés. Il nous faut créer un réseau de communications, de transmission de l'information promouvant l'autosuffisance.

Il faut veiller à l'espèce humaine plus consciencieusement qu'on prépare les barrages.

Les femmes parlent. Elles disent des choses vraies parce qu'elles ne peuvent truquer leurs malaises ni leurs besoins intimes... Elles ne peuvent qu'agir, soigner, prévenir et améliorer la qualité de vie chez-nous.

Elles font autorité en la matière. Que les pouvoirs agissent en conséquence.

En encourageant et servant la vie, les enfants, les mères, les pères... on ne peut se tromper au Québec.

Ce manifeste touche aux fondements de la vie individuelle et sociale tant de l'homme que de la femme.

Nous ne pouvons être séparés : le principe a besoin, un besoin vital de sa manifestation pour "être". Sinon, il n'"est" pas.

Gérald Tremblay
St-Léandre

J'appuie le mouvement "Renaissance de la sage-femme", né cet hiver en Gaspésie

J'ai pris connaissance du document rédigé sur ce sujet, par un groupe de femmes de St-Léandre (comté de Matane) et j'encourage tout effort de concrétisation des propositions soumises dans ses chapitres.

*SIGNATURE(S) ET ADRESSE(S)*_____

_____

_____

_____

_____

_____

_____

Faire signer la pétition par le plus grand nombre de gens possible et faire parvenir au Groupe Renaissance de la sage-femme, aux soins de la Ferme des Petits Vallons, Mainmise, Grand Détour, Matane, Québec.



Les plantes sauvages "curieuses" du Québec

"Vous souvenez-vous de cet endroit dont vous m'avez déjà parlé ? Cette tourbière où vous me disiez qu'il y a des fleurs carnivores ?"

Elle m'a regardé puis a jeté un coup d'oeil bref mais expressif vers mon ami Paul qui était, dans un coin de son jardin, en train de photographier ses sabots-de-la-vierge jaunes. Je me suis, bien sûr, tout de suite porté à la défense de Paul.

– Oh ! vous pouvez lui faire confiance... Paul est, comme moi, un amoureux de la nature... et, en plus, un excellent photographe.

– Bon, mais...

Elle n'a pas hésité longtemps, ma vieille amie anglaise de Waterloo. Mais assez pour que je sente qu'elle allait me livrer là un secret précieux. L'année précédente, elle m'avait promis de m'amener dans cet endroit qui, selon elle, était "unique au monde". Pour toutes sortes de raisons, ça n'avait pas marché.

–... mais vous devez me promettre tous les deux de n'en parler à personne. Tu comprends, si cet endroit devait être connu, il serait massacré en peu de temps."

Un peu plus tard, en quittant la maison de ville de ma vieille amie et de son mari rencontrés trois ans auparavant à leur maison de campagne qu'ils venaient de vendre parce qu'elle représentait trop de travail et surtout que chacun des deux avait eu, tour à tour, une crise cardiaque, je me sentais riche comme jamais encore je m'étais senti. J'allais enfin voir des fleurs carnivores ! Bien sûr, j'avais un peu le coeur gros du fait que mes amis venaient d'avoir eu à vendre leur maison de campagne, l'une des plus belles, de même qu'un des plus beaux jardins qu'il m'ait été donné de voir dans ma vie, du coin où, pendant deux ans, j'avais habité.

"Il vient un temps où il faut savoir laisser aller les choses" m'avait dit ma vieille amie.

Je n'ai jamais reçu, je crois, d'aussi belle leçon de philosophie.

Une heure plus tard, Paul et moi étions à la tourbière.

Mais étions-nous bien en 1977 ? J'avais l'impression, en marchant dans cet épais lit de sphaignes sous-tendu seulement par le réseau de racines des arbres avoisinants, le tout flottant sur l'eau, non seulement de marcher sur un nuage de mousses mais encore d'être revenu, en l'espace de quelques secondes, des milliers d'années en arrière, dans un Québec préhistorique. J'aurais vu apparaître soudain devant moi un dinosaure ou un serpent d'eau géant que je n'aurais pas été autrement étonné.

Nous nous sommes mis en quête, Paul et moi. Et soudain, nous y étions : à peu de distance les unes des autres, des sabots-de-la-vierge roses, orchidées d'une très grande beauté, et surtout, des sarracénies pourpres, ces fleurs carnivores aux moeurs curieuses et d'une taille impressionnante.

Plus tard, en revenant vers la ville, Paul et moi ferions les comptes de la journée : des photographies de sarracénie, d'orchidée jaune et rose et de bien d'autres plantes encore.

"C'est pas mal...

– Je doute que nous fassions mieux la prochaine fois..."

Bien sûr, il y a eu pour nous, pendant l'été, d'autres découvertes, comme celle du droséra, une autre plante carnivore, et celle de la lobélie du cardinal, l'une de nos plus belles fleurs indigènes, au rouge dont on a l'impression qu'il forme de grands feux sur les îles ou les bords des rivières où la plante croît. Assez de découvertes, en tous cas, pour que me vienne l'idée de ce dossier sur les plantes sauvages curieuses du Québec.

On évalue aujourd'hui à 1,700,000 le nombre de plantes connues de par le monde. A eux seuls, les champignons représentent 200,000 de ces espèces. Le monde des plantes vasculaires, dites "supérieures", est évalué à environ 310,000; au Québec, d'après Marie-Victorin (Flore Laurentienne), on en compte environ 2,500 (ne comprenant évidemment ni les algues, ni les mousses, ni les lichens, ni les champignons).

On pourrait croire que leur nombre relativement peu élevé rend facile un tour d'horizon de nos plantes, et indigènes, et naturalisées d'autres coins du monde, en particulier d'Europe, puisqu'on se rend compte assez rapidement, en les étudiant, qu'un grand nombre de plantes, même aussi communes que la chicorée ou le plantain, ont été introduites au Québec lors de sa colonisation (rien n'empêche même d'imaginer qu'une plante considérée indigène comme le ginseng n'ait pas été amenée ici, il y a dix mille ans, par les ancêtres de nos Indiens vraisemblablement originaires du nord-est de l'Asie). Les choses ne sont pas si simples.

Bien sûr, l'étude des plantes, vue sous l'angle de leur inventoriation, peut en être rendue plus aisée (c'est ainsi que le Connecticut Agricultural Experiment Station de New Haven, aux Etats-Unis, vise à mettre, depuis quelques années, toutes les plantes du monde sur cartes perforées). Mais la connaissance de TOUTES les plantes est loin d'être, je pense, l'idéal du botaniste même professionnel. Ce n'est en tout cas pas celui de l'amoureux des plantes que je suis.

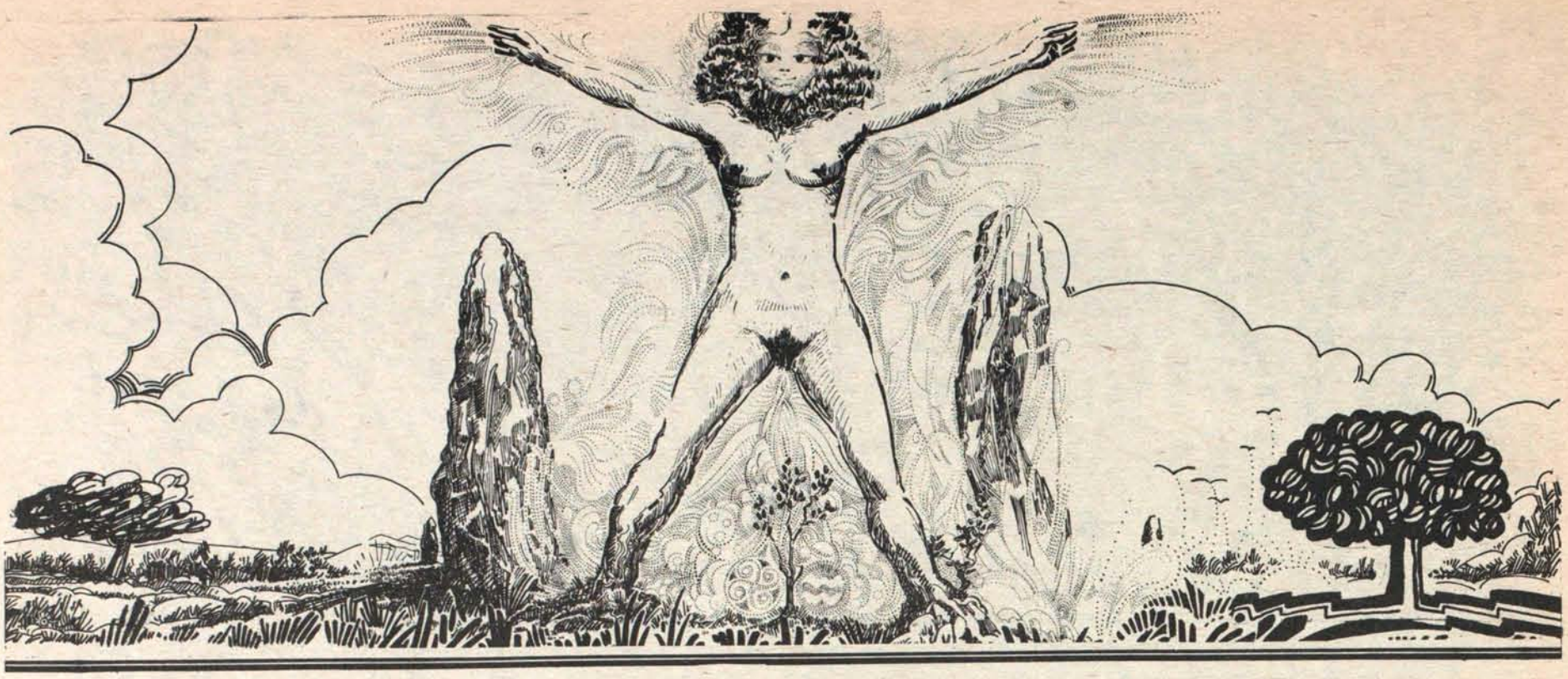
En fait, l'important à saisir, au début de l'étude des plantes, ce sont surtout les principaux caractères, tant au niveau de leurs formes que des processus qui les habitent, des grandes familles de plantes. Il suffit souvent de connaître deux ou trois plantes d'une même famille pour être capables d'identifier au premier coup d'oeil toutes les plantes de cette famille, même en d'autres pays (tel que démontré dans l'oeuvre magistrale de W. Pelikan, **L'Homme et les Plantes Médicinales**, voir bibliographie). On compte au Québec environ 120 familles de plantes, certaines représentées par une seule espèce (cas de l'arceuthobie de la famille des Loranthacées), d'autres par plus de cent-cinquante (cas de la famille des Cypéracées, dont on compte environ 3,500 espèces dans le monde entier); à noter que cette dernière famille de plantes aquatiques est, au Québec, la plus nombreuse de toutes. A elle seule, l'étude de ces 120 familles représente déjà passablement de travail et de mémorisation. Il y a des façons moins systématiques, plus organiques pourrait-on dire, de commencer à pénétrer l'univers des plantes.

Un cours de botanique reste évidemment l'idéal. Mais celui-ci n'est pas à la portée de tous et il y a une façon plus simple et d'ailleurs plus vivante de pénétrer l'univers des plantes qui peut se réaliser, sur plusieurs années, par étapes autant que selon les saisons. Mais autant le dire tout de suite : que celui qui espère éblouir ses amis par son érudition au bout de trois mois se choisisse une autre science que la botanique; non seulement celle-ci est-elle encore en pleine évolution mais requiert-elle des mois et des années d'études parfois ingrates – surtout quand il faut apprendre par coeur tous ces termes botaniques et ces noms latins servant à les décrire. Ajoutons encore que la botanique n'est pas une science accumulative mais cumulative. C'est-à-dire qu'on y avance davantage par petites touches, recoupements et intuitions que par accumulation et cataloguage des données. J'irais même jusqu'à dire que l'étude des plantes est, autant que celle des humains, l'étude de toute une vie.

Une partie du printemps, l'été et une partie de l'automne peuvent être ainsi consacrées surtout à l'observation et à la récolte et mise en herbier des plantes inconnues; le reste de l'année sera consacré, lui, à leur étude et à leur identification. Enfin, un truc simple mais très efficace consiste à mémoriser le plus possible, à travers de bons manuels, des illustrations ou mieux, des photos de plantes qui, de prime abord, selon l'intérêt qu'on leur accorde, pratique ou purement scientifique, nous intéressent. Je crois, d'ailleurs, qu'il est toujours préférable d'étudier les plantes sous un angle pratique, qu'on recherche en elles leur valeur alimentaire, médicinale, tinctoriale ou tout simplement ornementale. Par ailleurs, on apprend, d'après moi, beaucoup plus à connaître à fond la vie de quelques plantes qu'à vouloir être capables de les nommer toutes et de tous leurs noms parfois très nombreux. De même qu'on accède mille fois plus vite à une prise de conscience écologique globale en ne se limitant pas à la seule étude des plantes qui risque, pour peu que vous soyez mordu, de vous conduire à l'étude d'autres sciences aussi différentes que la géologie, la biologie, l'histoire des religions et même, oui, même la chimie.

Que les plantes soient sensibles, comme nous, dotées de ce haut caractère d'évolution, la sensibilité, voilà ce dont bien des gens, jusqu'à ces dernières années, jusqu'à la parution du livre désormais célèbre de Bird et Thompkins, **La Vie Secrète des Plantes**, doutaient. Et même des gens dits versés dans la botanique. Bien sûr, d'autres auteurs en étaient convaincus bien avant la parution de ce livre. Goethe, par exemple, ce grand poète et penseur dont **La Métamorphose des Plantes** reste, près de deux siècles après, une grande oeuvre.

Donc, comme nous, les plantes naissent, respirent, se nourrissent, se reproduisent et meurent. Mais sait-on que certaines plantes referment leurs feuilles pour dormir la nuit (cas de l'oxalyde des montagnes) tandis que d'autres s'éventent par temps trop chaud (cas du



Les plantes sauvages curieuses du Québec

Desmodium gyrans et, au Québec, cas probable de l'asplénie chevelue) et que d'autres enfin explosent littéralement, soit pour couvrir de pollen les insectes qui les visitent (cas de l'épine-vinette), soit pour projeter leurs graines au loin (cas nombreux dont ceux de l'arceuthobie naine et du champignon Pilobolus). Tout ceci au Québec. Et ce ne sont là que quelques exemples de manifestations qui pourtant, à elles seules, révèlent la sensibilité de toutes les plantes.

C'est ainsi que m'est venue l'idée de ce dossier sur les plantes "curieuses" du Québec. Bien sûr que notre flore est, comparativement à la flore d'un pays tropical, moins excentrique et relativement limitée en plantes manifestant des réactions sensibles extra-ordinaires (hors de l'ordinaire), observables pourtant. Inutile de rechercher ici le népenthès, plante carnivore chantée par Baudelaire, dont les urnes à couvercle suspendues comme au bout de fils peuvent, chez les variétés les plus grandes, attirer, retenir prisonniers et digérer en l'espace de quelques heures, de jeunes oiseaux. Inutile encore de recherche ici des représentants de la famille des Broméliacées dont certains sont si grands qu'ils abritent dans leurs rosettes de feuilles formant de véritables réservoirs des grenouilles et même de petits reptiles. Enfin, inutile de se mettre en quête, même dans les pays tropicaux, des plantes "mangeuses d'hommes"; celles-ci ne doivent leur existence qu'à la légende... ou à la misogynie.

Pourtant, le nombre des plantes curieuses du Québec est suffisamment élevé – qu'il s'agisse de plantes carnivores, parasites ou autres – pour qu'on ne s'y arrête.

On pourrait croire, de prime abord, qu'il n'y a, dans l'intention de l'auteur de ce texte, que le désir de cultiver le sensationnalisme. Comment m'en défendre sinon en disant qu'après avoir longtemps et beaucoup étudié les plantes, je me suis rendu compte que la meilleure façon d'en dégager certaines grandes lois générales, c'était peut-être de parler de celles qui, précisément, contreviennent à ces lois ou alors, et pour des causes pour la plupart inconnues, vivent à l'extrême limite de ces lois, que ce soit dans le sens de l'évolution ou celui de la régression. Comment découvrir le mieux une société dans ses grandes lignes sinon en observant tour à tour son roi et son fou.

En effet, bien des plantes traitées ici sont considérées, en particulier les plantes de tourbière, comme "préhistoriques" par les botanistes tandis que d'autres manifestent, à travers des écarts de caractère ou de comportement, des moments de l'évolution qui devait mener les plantes à une reproduction sexuée de plus en plus sophistiquée. Il n'y a pourtant pas de loi unique et chaque plante, comme chaque humain, obéit à des impératifs propres. C'est aussi ce que j'ai tenté, à travers la description des moeurs d'une dizaine de plantes, de montrer.

A la fin de cette lecture, peut-être (et fort probablement) ne saurez-vous pas identifier les 1,700,000 plantes du monde entier mais peut-être que vous aurez acquis la connaissance de quelques-unes et surtout le désir de les rencontrer et, comme cela va de soi – puisque beaucoup de ces plantes sont en voie de disparition – de les protéger.

Les plantes, curieuses ou non, ont autant besoin de nous, que nous d'elles.

Le choix de plantes présentées demeure, bien sûr, arbitraire.

LES PLANTES CARNIVORES

De toutes les plantes qui présentent des moeurs particulières, les carnivores sont probablement les plus spectaculaires et les plus étranges. Ce sont aussi celles qui, depuis les temps les plus anciens, ont le plus frappé l'imagination humaine, donnant naissance à de nombreuses légendes.

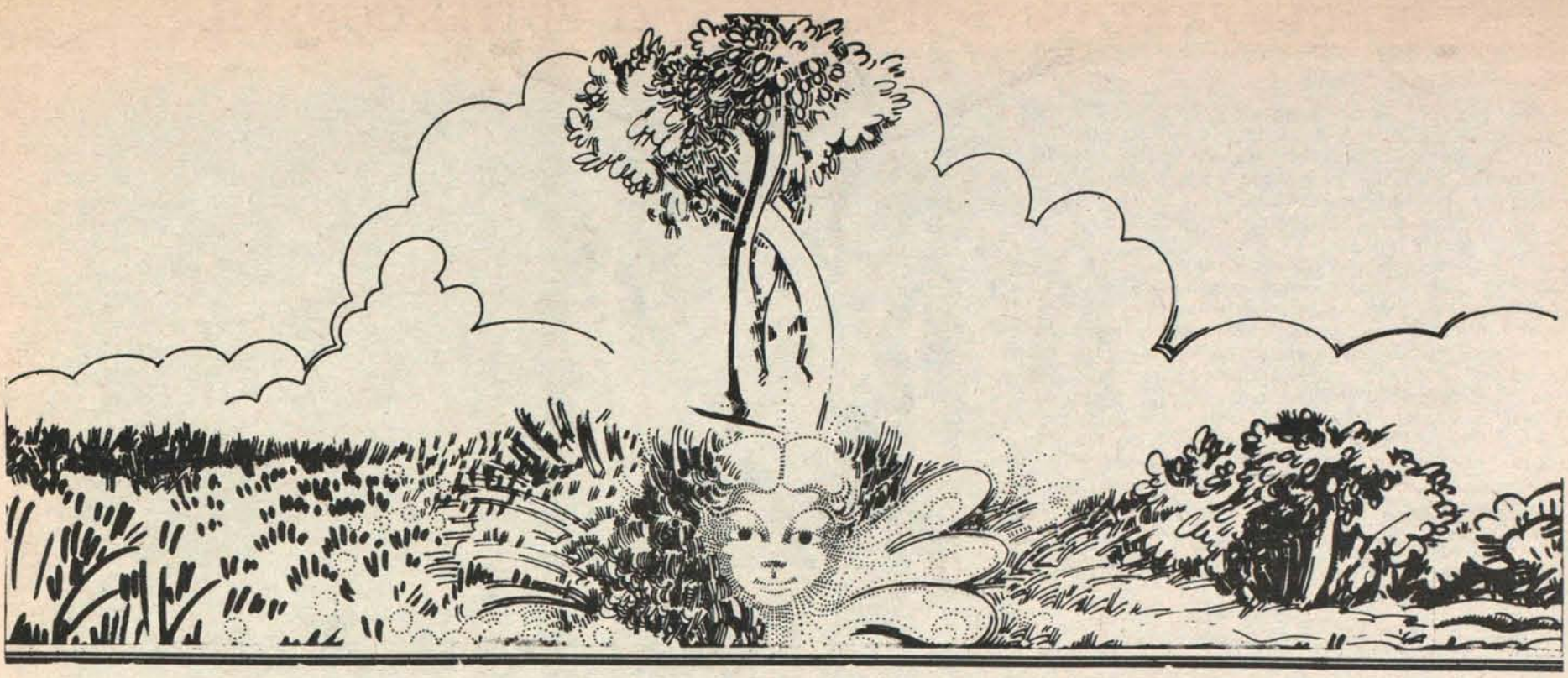
Ces plantes "préhistoriques", évaluées à 500 à travers le monde entier, se nourrissent, souvent aidées dans ce travail par des enzymes et/ou des bactéries, de proies vivantes qui, attirées par les sucs nectarifères qu'elles secrètent parallèlement à des sucs digestifs, sont retenues prisonnières et, par la suite, souvent en un temps très court, digérées. Bien qu'on considère généralement que ces plantes pourraient se nourrir seulement par leur système radiculaire, il n'en demeure pas moins qu'elles font oeuvre de mort dans le monde des insectes (et parfois animal) dont on ne retrouve sur ou dans les feuilles de ces plantes que les parties inassimilables comme, par exemple, les carapaces chitineuses.

Le plus étrange, avec les plantes carnivores, c'est que leurs feuilles, comme par exemple celles de la sarracénie, ressemblent à des fleurs et présentent souvent, en particulier dans la sécrétion de sucs nectarifères qui n'ont pas d'autre fonction que d'attirer les insectes, des comportements floraux (cette idée se rattache, bien sûr, à celle de Goethe, exposée dans sa **Métamorphose des Plantes**, selon laquelle :"Progressant ou régressant, la plante n'est toujours que feuille."; c'est aussi dans cette oeuvre que le grand poète élabora l'idée de la plante-type; ces idées seront reprises, en grande partie, par W. Pelikan, dans **L'Homme et les Plantes Médicinales**, au niveau des principales grandes familles de plantes; il donnera de celle-ci une analyse à la fois astrologique et scientifique percutante.

Plus étranges encore, les comportements de certaines carnivores qui les situent comme dans un no man's land entre les règnes végétal et animal : je ne veux en donner ici que l'exemple de l'Arthobotrys, cryptogame (champignon microscopique) doué de mouvement qui, aussitôt qu'un nématode pénètre une de ses boucles, resserre celle-ci, retenant ainsi le ver prisonnier; le cryptogame, lançant ensuite ses filaments de mycélium, perce l'enveloppe du nématode et, le pénétrant peu à peu, le digere tout entier. Le mouvement n'est d'ailleurs pas l'unique privilège des plantes carnivores, comme on le verra plus loin. A noter cependant que ce mouvement est chez elles attribué à des cellules nerveuses – réagissant, par exemple, à des substances protéinées – dont l'existence rapproche ces plantes du règne animal. Cette attribution du mouvement à une vie animale – fort primitive, il est vrai – est plausible même dans le cas des plantes "explosives" ou d'autres décrites plus loin, toutes ces plantes étant, plus ou moins, des formes "naïves" des plantes plus évoluées.

Les types de pièges inventés par les plantes carnivores pour capturer leurs proies sont nombreux, que ce soit l'urne (sarracénie), le colle-mouche (droséra), le piege à ressort (dionée) ou le collet (arthobotrys). Comme exemples, donnons d'abord celui de l'utriculaire dont les petites outres aspirent littéralement leurs proies qui sont le plus souvent de petits animalcules aquatiques et parfois même, de petits poissons; puis, celui de la dionée, plante du sud des Etats-Unis, dont le piège est constitué par des feuilles à bords munis de deux séries de fines dents qui, en quelques secondes, aussitôt qu'un insecte effleure leur surface, se replient par le milieu sur lui (un peu comme un piège à loup métallique) et le retiennent ainsi prisonnier, jusqu'à ce que la plante l'ait digéré. Pour les pièges élaborés par le droséra, la grassette et la sarracénie, on en trouvera une description plus loin.

Parmi les plantes à demi carnivores ou tueuses d'insectes, mentionnons l'apocyn à feuilles d'Androsème, dont les fleurs affamées de pollen retiennent parfois prisonnier l'insecte visiteur grâce à la contraction d'un nectaire, phénomène merveilleusement bien décrit par Marie-Victorin (on aura tout intérêt à consulter, si on a la chance d'en posséder une, la **Flore Laurentienne**, pour ses descriptions ciselées d'une partie des phénomènes présentés ici). Mentionnons aussi le cardère sylvestre dont les séries de feuilles constituent de petits réservoirs dans lesquels viennent parfois boire les oiseaux et qui, occasionnellement, retiennent des insectes et les digèrent. Le cardère est assez rare, l'apocyn, extrêmement répandu dans tout le Québec (ses grappes de fleurs roses en cloche, ressemblant un peu à celles du muguet, permettent d'identifier cette plante du premier coup d'oeil.) . Ce sont aussi deux plantes rébarbatives, l'apocyn provoquant parfois l'affection connue sous le nom "d'herbe à puce" et le cardère étant tout entier armé de piquants. On peut se demander si cette rébarbativité n'est pas liée au caractère primitif de ces plantes (les aiguilles et piquants ne sont, en fait, que des feuilles rudimentaires) et de leurs mécanismes de défense (on pourrait peut-être inclure dans les indices de haute évolution d'une plante l'abandon des défenses contre l'extérieur, quoique cela reste fort hypothétique du fait que beaucoup de plantes supérieures, en particulier vénéneuses (solanacées, etc...) gardent et même développent des systèmes de défense plus subtils encore. A titre de curiosité, et pour donner une idée de son propos,



ajoutons que, selon Pelikan, c'est leur haute teneur en eau qui rend les cactées (cactus) si sensibles à l'influence de la lune (comme chez la fameuse reine de la nuit (Selenicereus grandiflorus) dont les fleurs ne vivant qu'un jour, s'épanouissent seulement les soirs de pleine lune).

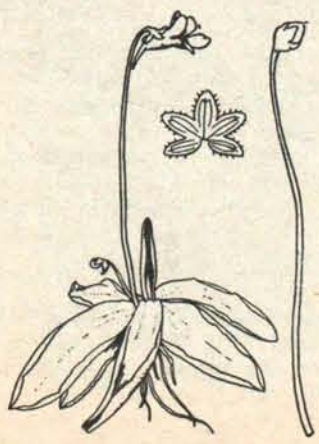
Enfin, de la même manière qu'il y a des champignons parasites de champignons et que les orchidées ne germent et vivent qu'en symbiose avec des cryptogames du genre Orcheomyces, parlons des divers types d'associations pouvant exister entre la faune et la flore tant micro que macroscopiques.

Répétons d'abord l'association qui existe entre les Broméliacées et nombre d'insectes, de batraciens, de reptiles et même d'autres plantes carnivores. Puis celle du népenthès et du grand nombre (on en a dénombré jusqu'à vingt-six) d'insectes qui vivent en harmonie avec ses sucs digestifs. Enfin, parlons de la plus importante ici, celle qui lie les enzymes et/ou les bactéries et les processus digestifs des plantes; chez certaines carnivores, il n'y a pas de sécrétion de sucs digestifs et ce sont les enzymes ou les bactéries hôtesses qui accomplissent ce travail, à l'avantage respectif des deux.

La grassette vulgaire
(Pinguicula vulgaris)

Moins répandue que le droséra et la sarracenie, la grassette mérite cependant une brève description tant à cause de la beauté de ses petites fleurs bleues ou violettes que ses feuilles dont les bords s'enroulent sur les insectes imprudents qui, les visitant, y sont d'abord retenus par une glu visqueuse. La plante a déjà été employée à divers usages (au Danemark, elle entrait dans la composition d'une pommade à cheveux). Au Québec, la plante est, comme la plupart des plantes présentées ici, à protéger.

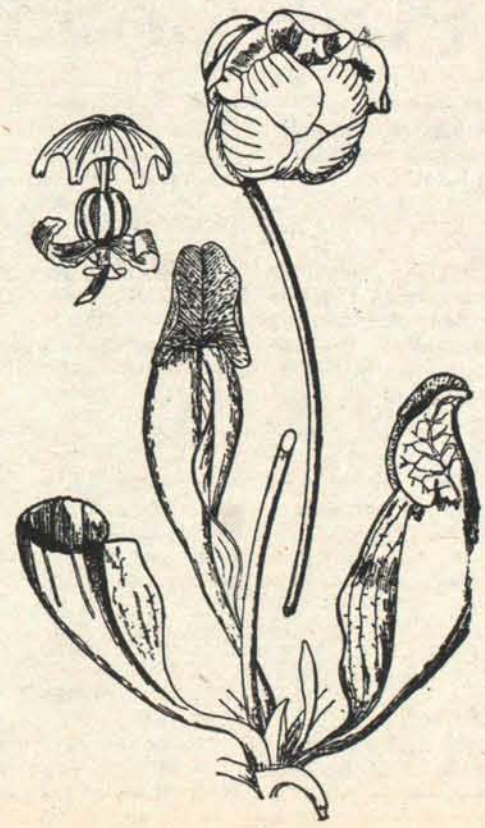
La plante se rencontre sur les rochers très humides de l'est du Québec (Gaspésie, etc...).



La sarracénie pourpre
(Sarracenia purpurea)

C'est, sans contredit, de toutes les plantes carnivores québécoises, la plus répandue (c'est une espèce typiquement nord-américaine) et la plus spectaculaire, tant à cause de la haute taille de sa tige florale et de la beauté de ses fleurs pourpres très grandes que de ses grandes feuilles enroulées sur elles-mêmes en urne (ou cornet) et croissant en rosette. La plante, qui se rencontre, comme le droséra, dans les sphaignes des marais et des tourbières, peut atteindre en effet, au temps de la floraison et de la fructification, jusqu'à 60 cm. (2 pieds environ) tandis que ses feuilles, elles, peuvent mesurer jusqu'à 30 cm.

Ici, le piège consiste en des urnes qui, d'une part, recueillent l'eau de pluie et, d'autre part, sécrètent des sucs digestifs qui sont aussi vraisemblablement soporifiques pour les insectes qui, ayant pénétré dans ce qui ressemble en même temps à une bouche et à un estomac, ne peuvent plus en ressortir; les parois intérieures de ces urnes sont en effet couvertes d'abord d'une couche cireuse qui empêche les insectes de s'agripper puis de poils tous dirigés vers le bas, qui empêchent une remontée possible; le bord circulaire supérieur de l'urne est en outre muni d'une épaisse rangée de poils; ces cornets sont souvent, à cause des longues veines rouge pourpre qui les parcourent de haut en bas, d'une grande beauté, surtout quand on les regarde à travers un rayon lumineux.

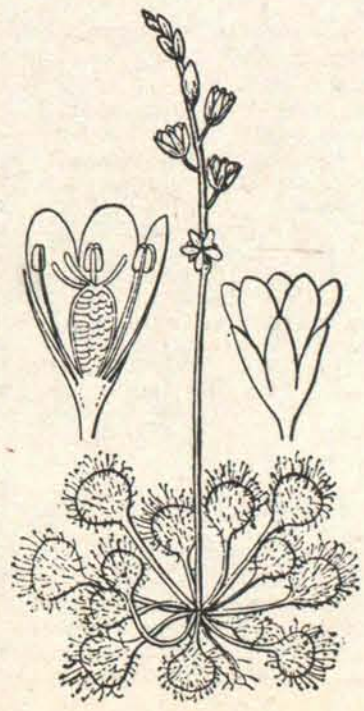


Le droséra (ou rossolis)
(Drosera rotundifolia)

Appelée "ros-solis" (rosée du soleil) par les alchimistes à cause du scintillement des gouttelettes de glu sucrée sécrétées par leurs tentacules translucides rouge rubis et se terminant en boule, le droséra (du grec "droseros", "humide de rosée") se rencontre parmi les sphaignes des marais et des tourbières, ce, à travers à peu près tout le Québec. Il faut cependant avoir, si l'on se met en quête de cette plante, l'oeil attentif puisque ses feuilles étalées en rosette mesurent rarement plus de deux pouces de longueur tandis que sa hampe florale (tige à fleurs), insignifiante du reste (comme si la plante comptait davantage sur ses feuilles que sur ses fleurs pour attirer les insectes), ne mesure jamais plus de 15 cm. . La couleur rouge rubis de ces feuilles, d'autant plus accentuée que la plante est exposée au soleil, suffit à elle seule à la faire identifier.

Le piège élaboré par le droséra pour la capture des insectes est un piège du type dit "colle-mouche". L'insecte visiteur de la plante y est d'abord attiré par la glu sucrée sécrétée par les tentacules (ou cils) des feuilles qui, peu à peu, par rangées entières, se referment sur l'intrus et par l'émission de sucs digestifs le digèrent. On a même déjà vu, dans le cas d'une proie trop grosse, plusieurs feuilles se rejoindre et partager le même festin.

On compte au Québec trois variétés de droséra.

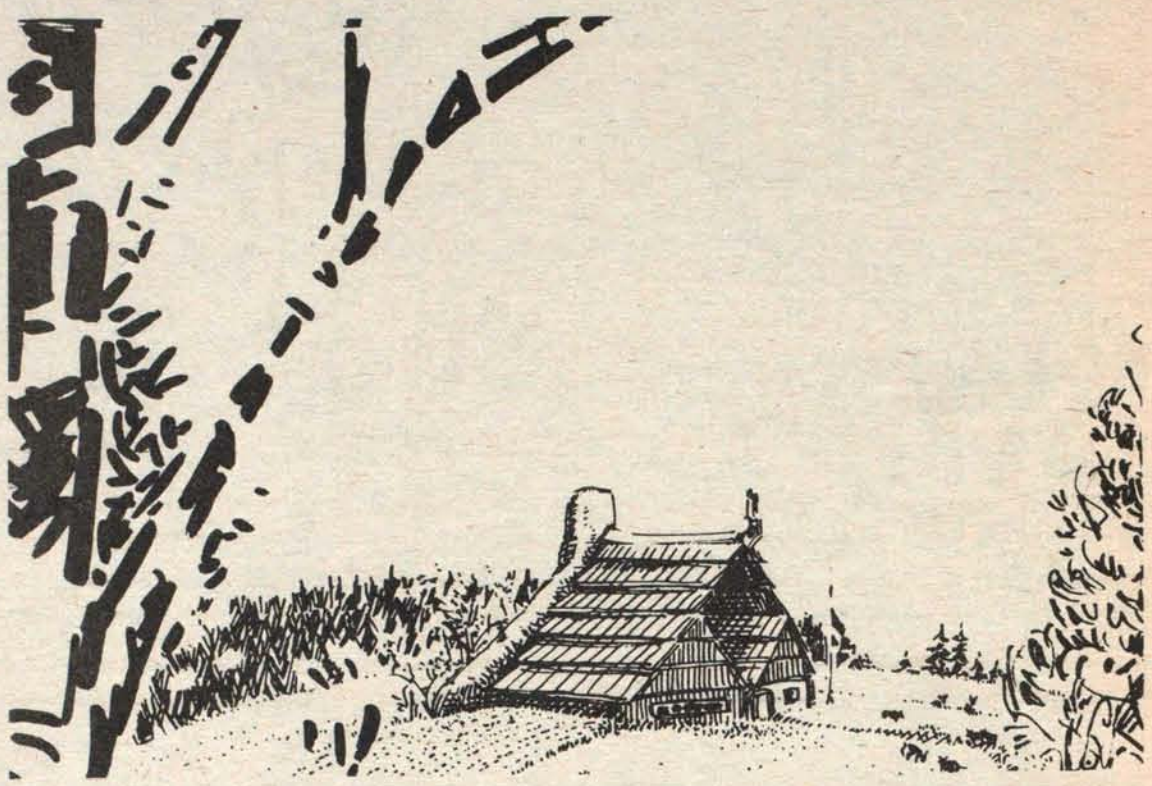


TRUCS PRATIQUES, RECETTES ZE PETITS CONSEILS

Ben ça y est le printemps est là ! Ca sent l'été dans les branches de pommier; le soleil dans le vert des épinettes. Les Petits Vallons sont en beauté; la vie gonfle les collines, la bergerie sent bon les huit petits agneaux que le printemps nous a amenés pi le p'tit veau commence à ruer en n'y croyant même pas comme sur les livres d'images... C'est chaud, c'est beau.

Y'a donc plein de nouvelles vies partout tout autour. La présence des animaux nous a complètement transformés, nous tous anciens zurbains que nous sommes ! C'est surtout de ça qu'on veut vous parler ce mois-ci. Remarquez bien encore une fois que c'est surtout pas pour vous dire quoi faire; c'est juste que les problèmes qui se sont posés à mesure depuis qu'on est là (presque un an déjà!) sont de ces p'tites affaires qui arrivent tous les jours ou presque, des petites décisions ordinaires à prendre, comme ça ! vite ! et pis que, face à ça, on a trouvé, nous, des solutions qui peuvent servir de points de départ à de meilleures solutions : diffuser/multiplier l'information/faire s'additionner les approches. Entéka; nouzôte on's dit qu'on est là pour ça tout autant que pour les animaux, les champs et les jardins auxquels on veut greffer notre survie pratique d'ici deux ans. Autrement dit, on sollicite l'information pour qu'on trouve chacun nos réponses à travers les solutions des autres.

Comme on vous le disait le mois dernier, tout est placé; on est prêts à commencer. Re-souvenez-vous de vos meilleures trouvailles : l'été va être là avec tout ce que ça peut vouloir dire de travail à économiser ou à mieux faire à travers l'expérience de ceux "qui l'ont déjà fait"... Ressassez vos idées sur l'alimentation, les enfants, les engrais chimiques, les paroisses marginales ou ouatèveure... sautez su vos crayons pi vos p'tits papiers pi envoyez nous ça du côté du Grand Détour. On attend de vos nouvelles !



DU COTE DE CHEZ... ADRIENNE

Adrienne, on vous l'a déjà dit, c'est notre grosse Ayershire brun chocolat avec des taches blanches; son p'tit veau a maintenant plus d'un mois.

Ca veut dire qu'il y a du lait en masse chez nous, qu'on a commencé à faire du fromage et surtout, SURTOUT qu'il a fallu prendre (déjà!) une décision grave au sujet du veau. Ca concerne le sevrage et les différentes pratiques utilisées dans les campagnes. Dans les grands (ou même les p'tits) troupeaux laitiers, le sevrage se fait rapidement, dès les premiers jours; on sépare le veau de la mère et on ne les réunit que pour la traite pendant le première semaine. Après ce premier délai, ou le veau est nourri au lait en poudre pour en faire un veau de lait (3 poches x $21.50) ou on lui donne le lait de sa mère à la chaudière. Dans le cas de LA vache familiale, il y a généralement deux façons de procéder. On peut sevrer le veau rapidement en le faisant voire à la chaudière dès le septième jour; on vend même des chaudières à tétine dans les Coops agricoles. En adoptant cette solution, le veau perd le réflexe de téter sa mère et, l'été venu, il faudra lui donner à boire dans le clos toujours selon la même méthode puisqu'il ne pensera plus à boire from-ze-trayon.

Nous, on a procédé différemment avec les avantages et les inconvénients que ça présuppose. On n'a tout simplement pas sevré le veau... Petit enclos dans l'étable, à côté de sa mère qui peut le voir et le toucher; après avoir pris le lait qu'il nous faut, le veau prend ce qui reste, c'est-à-dire beaucoup, c'est-à-dire plus que suffisamment pour lui. Ca nous oblige cependant à procéder de même cet été; le veau aura son enclos pas loin de sa mère, mais séparé d'elle sans quoi il prendrait tout le lait! En fait on a agit comme ça parce que le veau sera abattu à l'automne, qu'on aurait eu des remords à le séparer du contact du pis de sa mère (qui est là pour ça au cas où on ne s'en souviendrait plus trop).

RECETTE

Fromage P'tits Vallons

Vous prenez une vache. Vous prenez son lait. Vous la remerciez. Vous gardez le lait que vous voulez boire et vous faites du fromage avec le reste. Bon. Vous prenez ce reste, crème et "lait bleu" compris, vous y rajoutez de la présure; une cuillère à thé pour un gallon de lait. Vous laissez travailler pendant trois ou quatre jours. Quand le caillé est fait (nous, on le laisse se faire tout seul sur une étagère dans la cuisine) il s'agit de le mettre dans un moule percé pour qu'il puisse s'égoutter un autre trois ou quatre jours. Démoulez ensuite et laissez sécher trois jours après l'avoir salé. Après ce délai, tournez-le et re-salez. Procédez de même pour chaque côté du fromage. On recommande de faire sécher dans un endroit bien aéré et jusqu'à ce qu'une mince couche bleue-verte se forme, il sera alors bien sec et bien ferme à l'intérieur. La méthode est longue mais sûre et pas compliquée; le fromage a comme principal mérite d'être bon. Bien entendu vous devez y aller de vos petites variations comme d'ajouter des herbes ou de l'ail ou skevouvoudrez au moment de placer dans le moule. Parlant de moule, il a la forme que vous voulez lui donner; l'important est qu'il soit troué régulièrement, sur les côtés comme sur le fond de préférence.
Voilà.

Si vous avez des recettes simples, envoyez-nous les qu'on les essaie !

RAMASSONS LES POTS CASSES

Salut le grand Bernard,

J'apprécie ta chronique, surtout pour poser 99 question très précises. J'ai un magnifique Kalanchoé "porte-bonheur" auquel j'ai dû faire un marcottage à cause de la longueur de la tige du bas sans feuille et parce qu'il avait atteint le plafond. Mais hélas !!! pendant la période de marcottage, l'extrémité et le pourtour des feuilles les plus basses ont bruni. Y a-t-il quelque chose à faire pour les faire redevenir vertes et en santé ? Le haut de la plante qui a fait 3 nouvelles pousses où elle avait été taillée, est très beau et en santé.

Aussi qu'est-ce que ça veut dire, j'ai une crassule qui se mes à pousser des feuilles comme tordues dans les bords. Manque de soleil ? ou quoi d'autre ?

J'ai aussi un géranium dont les feuilles du bas jaunissent une à une et tombent, c'est une plante de 3 ans. Elle avait cessé d'avoir ce problème (qui date de 2 ans) pour quelques mois pis ça a recommancé avec sa floraison. Quoi faire ? Quoi faire ?

Merci bien pour les réponses, joyeux printemps !

la p'tite rita

Tu es bien la première personne à me dire que son Kalanchoe touche le plafond ! J'en étais même à douter de son identité lorsque en vérifiant les kalanchoes daigremontiana dits "porte bonheur" provenant de Madagascar et d'Agrique tropicale, c'est te dire que ce genre apprécie particulièrement et a besoin effectivement de plein soleil, mais je ne crois pas que le tien en manque spécialement car tu me dis qu'il s'est rendu au plafond. Par contre cette plante se reproduit très facilement par boutures de tiges herbacées et de l'extrémité des feuilles (où se forme une multitude de plantules qui, dès qu'elles retombent sur le sol, s'enracinent d'elles-mêmes. Il est très normal qu'à cause de l'apparition de nouvelles pousses si on veut qu'elles survivent, c'est toujours au détriment du reste de la plante, à moins que tu ne les aies prélevées dès l'apparition de racines, j'espère que tu les as empotées individuellement, à partir de ce moment seulement commencera de se former de nouveaux plants là où tu as taillé.

Concernant ton crassule (crassula argentea) le manque de soleil est la principale cause d'échec, un arrosage trop copieux lui sera également fatal, je te conseille donc dès les premiers beaux jours ensoleillés de le sortir (le jour, pour débuter) et dès les dangers de gel passés laisse-le dehors jusqu'en septembre. Il est également temps de recommencer à engraisser toutes tes plantes régulièrement; des algues liquides seraient l'engrais naturel le plus équilibré à leur régime, j'ai d'ailleurs prochainement un article à ce sujet.

Concernant ton géranium (le vrai nom est pelargonium) de deux choses l'une, ou tu l'arroses trop, ce qui a pour effet de faire jaunir son feuillage, ou à cause de sa floraison il manque d'engrais, car la sève est toujours en plus forte concentration là où elles fleurissent, tout comme les femmes enceintes qui ne se prévaudraient pas d'un régime alimentaire adéquat perdraient beaucoup plus que quelques dents. Les plantes sont ainsi faites, elles ne fleurissent pas pour nos beaux yeux mais bien pour assurer la continuité de la race, alors si on n'y voit pas elles fleurissent, forment des graines qui se resèment et ainsi va la vie, du moins dans la forêt.

Bernard

P.S. : Tu peux donner à ton géranium en fleurs un engrais du type 15-30-15 spécialement conçu pour les plantes à fleurs. **Et n'oubliez pas l'adresse : Chronique Ramassons les pots cassés, a/s Mainmise, 1589 St-Denis, Montréal.**

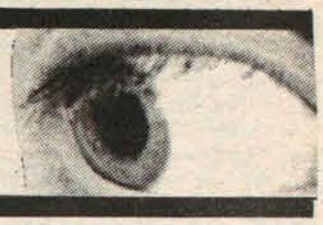
REFERENCES PRATIQUES

(parallèles)

Agrobios, Cours de jardinage biologique (T. I - II - III - IV, 20F chaque. T V 30 F)
Se nourrir de rien, ou les végétaux sauvages nutritifs , Saury (38F)
Guide des plantes médicinales, Schaunberger & Paris (74F)
Manuel de la vie naturelle, Barreau/ Salomon (39F)
Le corps a ses raisons, auto-guérison & auto-gymnastique (29F)
L'argile qui guérit, Dextreit (16.50F)
Traitements naturels d'urgence, Dextreit (6.60F)
Les sels minéraux et la santé de l'homme, Mirce (22F)
Pouvoirs merveilleux de l'argile, Nigelle (24F)



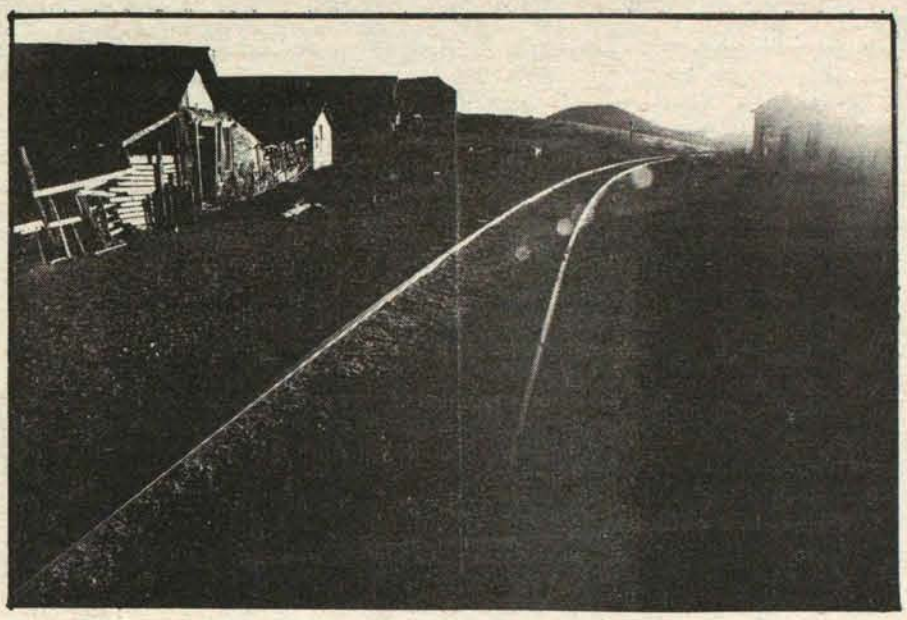
le coin des yeux





RECITS ET DISCOURS par la bande
Pierre Fresnault-Deruelle
Hachette

GO WEST
Bernard Plossu
Marc Saporta
Chêne

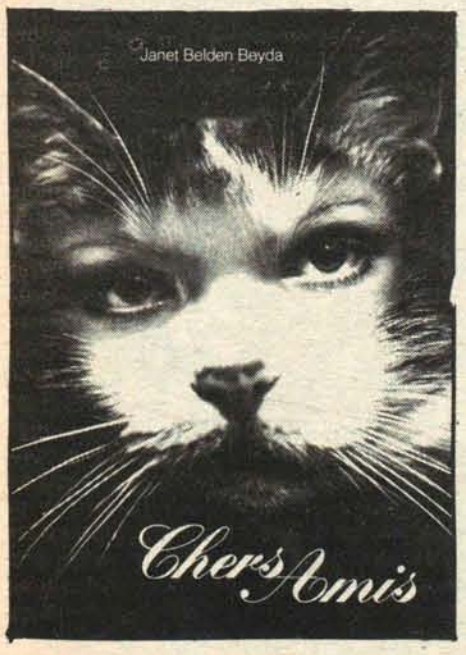


Ah! Nana





FEDERICO FELLINI
Gilbert Salachas
Jacques Glénat



CHERS AMIS
Janet Belden Beyda
Hier et demain

"Si on considère que la BD classique est un mixte où textes et images entretiennent entre eux des rapports de complémentarité(ancrage, relais) au service d'un scénario, et où, en dernier ressort, le verbal se taille encore la part du lion, on ne peut manquer de s'apercevoir à la longue que cette complémentarité peut fonctionner aussi sur un registre passé jusqu'ici sous silence, un registre a-diégétique, celui-là, où l'image (dessins et ballons) ne fonctionne plus comme support-prédicat du récit, mais est lui-même son propre texte. Des unités iconiques (vignette, strip, planche) s'engendrent et se lisent suivant les lois symboliques du discours: métaphores, métonymie et leur association (condensation/permutation) prévalent sur une diégèse réduite au rôle de faire-valoir...".

Admirable précision pour tenter de décrire les merveilleux micro-mécanismes qu'utilise la bande dessinée pour se communiquer. Un grand souci d'exploration des niveaux de métacommunication qui frôle constamment l'enculage de mouches dans une froideur clinique. Les dessinateurs n'ont pas obligatoirement besoin de lire cet excellent essai. Les lecteurs de BD non plus. Mais ça fera surement plaisir aux deux de découvrir par une étude sérieuse le degré de raffinement des structures du neuvième art.

Tout comme ça a certainement fait plaisir à Monsieur Federico Fellini de lire le livre qui lui a été consacré, et qui, d'après la préface de JC Averty, pourra lui permettre de faire le point sur son oeuvre et se connaitre enfin, lui qui, au hasard malin de ses seize films et demi, s'est cherché vainement sans se trouver, pour notre plus grand plaisir.

Un livre qui réussit sans effort apparent à parler d'un personnage qui défie continuellement les tentatives d'analyse logique. Les films y sont présentés jusqu'au dernier (Casanova), avec un abondant choix de photos et dessins, et une série de chapitres thématiques explorent les méandres de l'univers fellinien. Edité par un spécialiste de BD: Jacques Glénat.

Une série de photos-couleurs de Bernard Plossu, illustrant un texte/image sur l'ouest américain, à mi-chemin entre le récit et la légende. Un oeil contemplatif, mais aussi compréhensif sur le fantôme de la frontière toujours refoulée d'un pays à conquérir, occuper, organiser dans une liberté presque totale. Le mythe de l'ouest est présent bien au delà de la nostalgie, et la mort de Kérouac n'a pas dépouillé la côte du pacifique de la magie de Big Sur. Un livre-objet d'une cohérence rare, où la qualité des photos et des reproductions pourra satisfaire les esthètes enregistreurs de la réalité, comme les voyageurs de salon à la recherche de stimulations mentales.

De l'humour photographique en quadrichromie sous reliure rigide. Le luxe ne se fait regretter que par son prix de vente. Le gag technique est simple, ingénieux, et garantit à chacun de reconnaitre dans ces animaux/hommes la physionomie de ses meilleurs amis...

Tremblez mâles super/héros de papier, comme partout ailleurs, les femmes s'en mêlent, avec des atouts plus acérés que les votres. On connaissait Claire Bretecher. Et la réédition en album des planches de l'univers enfantin des "Gnan-Gnan" parus primitivement dans Spirou ne fait que consacrer une production déjà respectueusement admirée.

Anne Goetzinger est moins connue, même si son album "Casque d'or" a reçu le prix de la meilleure oeuvre réaliste au Festival BD 77 d'Angoulême. Une histoire violente de proxénetes et de filles de joie, dans les couleurs pastels d'une époque d'avant-guerre. La bande a été primitivement publiée en épisodes noir et blanc dans la revue CIRCUS, chez le même éditeur (Jacques Glénat). Circus réalise un très bon travail de recherche au niveau de la bande dessinée. Et comme la qualité reste l'apanage de quelques initiés, personne ne connait Circus, et c'est bien dommage...

Et pour rester dans le même paysage, à noter une nouvelle revue de BD européenne: "AH! NANA", qui en est déjà à son troisième numéro. La particularité de ce bimensuel est d'être réalisé par un groupe de femmes qui cherchent à établir un moyen d'expression qui leur appartienne. Et même si quelques dessinateurs participent (Moebius, Tardi...), la plupart des bandes sont l'oeuvre de femmes, débutantes ou déjà connues . Des chroniques de BD, cinéma, livres, et même musique apportent de l'information sur la création féminine. Abonnement $9.00 par année LF Editions, 41 rue de Lancry, 75010, Paris.

De leur côté, les grands classiques besogneux continuent leur production: Francis avec le 11eme album de Marc Lebut et sa Ford T (Dupuis édit.), Greg avec un 16ème album de Achille Talon, une histoire complète qui se rapproche de plus en plus des tintins de la belle époque (Dargaud édit.).

Dans les rééditions, mentionnons un Album du SPIRIT de l'extraordinaire Will Eisner, paru chez les Humanoides associés et un recueil des aventures délicieusement désuètes de Moustache et Trotinette du grand dessinateur Calvo (Chez Futuropolis).

Et pour finir, rappelons que Mainmise publie tous les deux mois une revue de bandes dessinées québecoises que les distributeurs refusent en raison de son "faible potentiel commercial". C'est un beau compliment, mais ça aide pas à se faire connaitre... Alors, abonnez-vous, abonnez vos amis, et on fera la preuve qu'il est possible de détourner la censure économique, celle qui laisse croire à tout le monde qu'on vit dans un pays libre...

par Claude

LE CHAMAN MASKÉ

Aux dires de kankans qui circulent y paraît que Bob Dylan bat sa femme, yss pacte à toué soirs, y veut r'virer sa maison de Malibu en bordel pi y a une blonde peut-être blonde etc... etc... sa femme demande donc le divorce après 12 ans de vie conjugale.

En tant que Chaman Maské j'ai décidé d'aller voir sur les lieux, aussitôt dit aussitôt fait, j'arrive là comme de fait yé pacté comme un oeuf, pas parlable. Je m'adresse donc à son Ange Inspirateur et tout le fond de l'affaire m'est révélé.

L'Ange avait ses deux ailes repliées et presque un air de condoléance entre ses boucles blondes. Il m'expliqua qu'au commencement Bob voyait grand, c'est-à-dire qu'il était bio-chimiquement sensible à l'inspiration de la sagesse par lui l'Ange, donc l'Ange l'inspira et tout allait bien; Bob avait des idéaux tellement hauts, bons, nobles, sages, divins, l'Ange Inspirateur n'y allait pas à petites doses, pi pi aoueille par là des belles chansons, des disques, des spectacles bénifiques etc... etc...

D'année en année, Bob raffinait son corps, surtout ses courants de ki et son cortex cérébral, mais v'la ti pas qu'un jour y commence à penser que c'est bien bô chanter mais en somme pour lui personnellement kess ça y donne, moment crucial que cet instant dans sa vie, remise en question de son évolution psichik personnelle, "prise de conscience finale sur le sujet à Québec, l'hiver passé, après son spectacle où il fut hué".

Là, l'Ange a essayé de l'inspirer que sa carrière devait prendre une autre direction philo-philanthropique peut-être, dans un autre domaine que la chanson. Il avait fait pendant plus de dix ans de temps de la folk-rock-spiritual-philanthropie et était arrivé à un sommet socio-matériel montrant qu'il n était pas un homme comme le commun des mortels; il avait matérialisé son rêve socio-matériel, il lui restait à transcender la matière.

Et c'est à ce moment précis que sa dégradation commença, puisqu'il pensait que c'était lui son inspirateur. Il attribuait sa prise de conscience à son moi, donc la force divine inspiratrice de la Cause des Causes, par l'entremise de l'Ange, ne pouvait plus passer, et c'est son égo qui l'inspira. L'autre pas qu'il avait à faire en était un supercool, un pas à la Gandhi ou à la Guevara, mais il se pensait un homme ordinaire et l'inspiration s'arrêta donc, car c'est la sagesse inspirée qui est maîtresse des idéaux des hommes. Il tomba donc brutalement de haut, pas comme la plupart d'entre nous qui nous dégradons tranquillement au fil des années. De ce phénomène spirituel est née l'expression bien trop humaine "c'est la rançon de la gloire", expression négative, annihilatrice, signe de non-évolution, car en sommes la vraie rençon de la gloire c'est encore plus de gloire, une gloire de plus en plus sage et spirituelle, enfin... voilà ce qui arrive quand on pense qu'on est un homme et non une partie-inspirée-de-dieu.

Dans le cas de Bob, comme dans tout d'ailleurs, faut croire que tout va s'arranger et qu'il va nous revenir non comme une super-vedette à bandes pré-enregistrées comme une machine sans âme, mais tout simplement comme une partie-divine active (y en a jamais trop de ça), et si c'est pas lui y en aura d'autres pour matérialiser les rêves utopiques de paix, d'amour, d'égalité, de fraternité, etc...

Je saluai donc respectueusement l'Ange Explicateur et décollai pour la Terre de l'Espérance, le Kébek. J'arrivai dans le Témiscouata par un soleil levant, dans une campagne de champs asymétriques aux congères éparses et languissantes comme des grosses langues blanches et mortes à partir de l'entrebaillement des parches de cèdre des clôtures. Non loin, par la cheminée d'une maison grise au toit argenté de tôle (et comme dans toute histoire semblable) la fumée s'élevait obliquement, qui plus est dans un calme édemmique... excepté de lointains croassements de corneilles; je croquai la scène sur le vif. Dans la maison, et dans la plus pure tradition québécoise, un couple de cultivateurs s'affairait à frire des oeufs et toaster des toasts, après avoir mis ça sur la table avec du bacon, du ketchup puis une théière.

Ce fut la p'tite prière "bénédicité". S'ils étaient pas illettrés, ils n'en étaient pas loin, à en juger par la prononciation gutturale du specimen mâle. Il s'adressait en tant que bon catholique au Christ directement et à voix haute. Dans la classe sociale traditionnelle des agriculteurs ils faisaient sûrement un peu exception.

J'étais stationné à 2 arpents de la maison et j'avais branché mon micro ultra-sensible sur une vitre de la maison; l'ordinateur enregistrait les modulations sonores dans les atomes de la vitre et les reconvertissait en paroles, même avec l'accent.

Avec des pensées semblables, ils empêchaient la dégradation corporelle d'agir trop vite car ils exigeaient consciemment que leurs corps leurs servent à réaliser leurs idéaux socio-agraires simples et positifs.

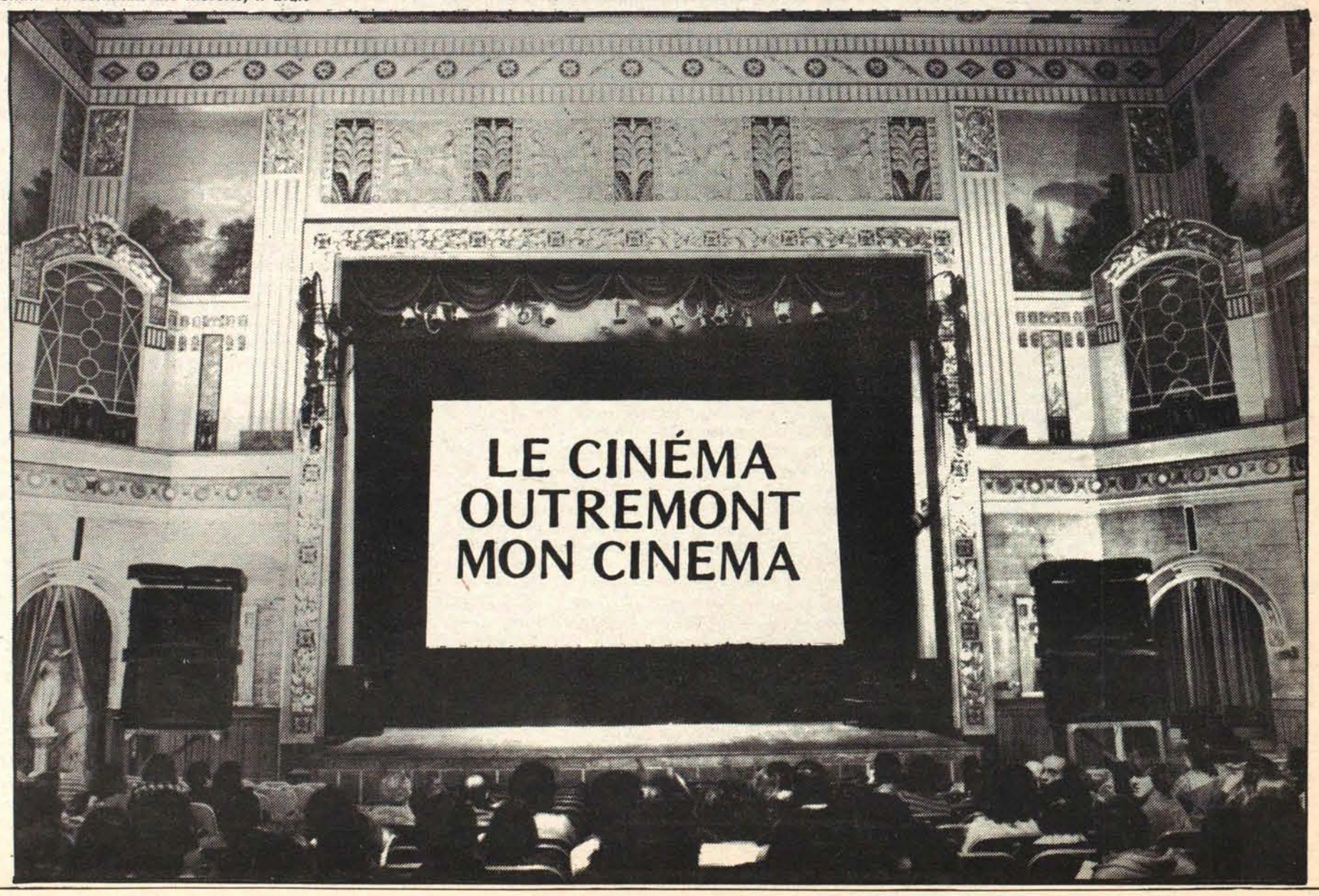
Sur ce, le soleil s'insinua dans mon vaisseau, un reflet sur mon tableau de bord me dérêve-veilla et je décidai de repartir en longeant la frontière, mais comme souvent cela arrive en ces endroits je subis un décalage spatio-temporel. Mon ordinateur ne peut me donner de réponse-solution à ce phénomène : on dirait que le continuum spatio-temporel subit des dilatations imprévisibles au niveau de la frontière socio-esthétique du pays en tant qu'organe bicéphallien de la planète, comme si des rêves neuroniques illuminaient les sphères les plus hautes dans les couloirs d'entrée de la sagesse divine, où la vigilance navigatrice doit être redoublée pour ne pas se tromper de temps "passé ou futur". Comme quelques fois je navigue inconsciemment, je me retrouvai en septembre 76, dans la Ville de l'Avenir "Laval" sur le boulevard Cartier...

que vois-je, horreur, enfer et damnation le monstre; le Devil Devonshire lui-même en personne, qui a déjà fait des siennes au Texas et initialement dans le Devonshire en Angleterre, d'où son nom. Tout mon vaisseau se met en alerte, je filme...

Il mesure un bon 10 ou 12 pieds de haut, avec la face la plus dégueulasse que j'aie jamais vue, des veines rouges débordent de ses orbites oculaires, une langue d'un pied rouge-violette s'agite, pleine de verrues déliquescentes noir-verdâtres, à chaque pas qu'il fait sur l'asphalte un petit nuage de fumée s'élève. Il a des pieds radio-actifs, il vocifère en litanies vabantes des images de massacres militaires et sadiques. CE PAS BO UN MONSTRE. Il est la forme-pensée-entité-vivante raffinée sublimée de la méchanceté humano-animalo-inconsciente de la terre.

Il m'aperçoit, lui qui d'habitude erre quasi-icognito sur la planète dans la nuit. A l'aide de ma fougère arborescente, j'établis par christalisation une barrière d'amour protectrice. Il s'enflamme de rage et commence à donner des coups de pieds radio-actifs sur un bungalow et crie de douleur, ayant son gros orteil en sang. Je m'éloigne aussitôt de sa vue, je branche mon périscope sur le circuit fermé pour le suivre à vue. Il s'est calmé, c'est effrayant, il ferait peur à Satan lui-même. Un voyageur solitaire inter-planétaire m'avait déjà parlé de monstres semblables, ils apparaissent lors de changements de niveaux de consciences planétaires et même continentaux, tout un ensemble de formes-forces mentales se trouvent refoulées dans la conscience de quelques-uns... "genre anté-christ" où la nuit, dans leurs sommeils, elles se trouvent concentrées et prennent vie subitement. Une fois évadées et semi-matérialisées, leurs actions se trouvent sans aucune connection génétique, n'ayant pas de rubans nucléiques, ce qui les rend archi-stupides et très inoffensives quand on sait s'y prendre.
Question d'expérience...

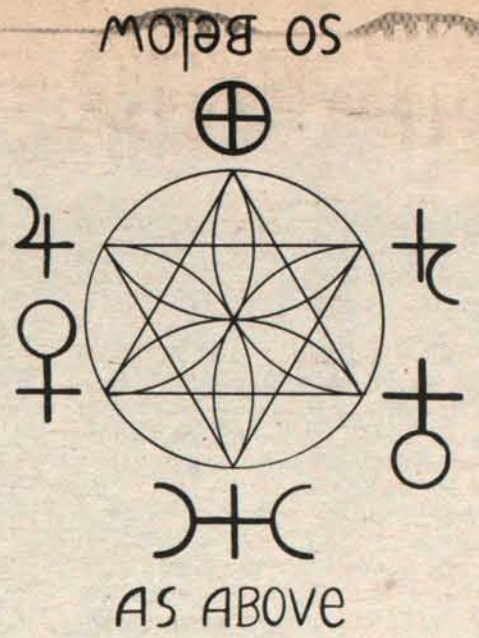
Bien à vous Chaman Maské 661-3167



JUPITER SATURNE URANUS

OU LA RESPIRATION DE L'AME

par Marlyse



Il est frappant de constater la simplicité geniale du symbolisme des planètes : par les trois formes géométriques simples du cercle, du demi-cercle et de la croix, il est possible d'exprimer toute une cosmogonie, tout un ordre de l'ùnivers. Ces trois symboles représentent respectivement trois niveaux, le spirituel, le psychique et le physique; l'esprit, l'âme, le corps; l'émanation, la formation et la création; etc...

Dans la dernière chronique, la triade Vénus-Terre-Mars a été développée, où l'on voyait l'interaction de l'esprit (le cercle) avec la matière (la croix) : ♀ ⊕ ♂
Pour la triade Jupiter-Saturne-Uranus, nous voyons intervenir l'âme (le demi-cercle) avec la matière : ♃ ♅ ♄
Ce symbolisme décrit l'attitude de l'âme par rapport à l'incarnation.

♃ JUPITER : ♃

EXPANSION

Jupiter représente le mouvement d'expansion de l'âme, où le monde psychique tend à dominer le monde physique et où la conscience dépasse les limites du corps. Par analogie avec la respiration, c'est l'expiration. C'est un mouvement de don : la générosité, l'optimisme, la jovialité sont l'expression dans la matière des qualités de l'âme en expansion. La chance aussi, traditionnellement attribuée à Jupiter, est l'expression de l'attitude positive de l'âme par rapport à l'incarnation.

Jupiter donne aussi une certaine noblesse de caractère, une autorité naturelle qui n'a pas besoin d'être agressive, et une sagesse qui vient de l'expérience et non d'un savoir abstrait. C'est la planète de la maturité, où l'être jouit pleinement de toutes ses facultés physiques et psychiques. Pour atteindre ce contrôle et cette maîtrise de l'âme dans la matière, qui est l'idéal de Jupiter, la planète donne l'envie de la recherche : l'être étend ses antennes dans toutes les directions et appelle la connaissance. Il étudie, il voyage (Jupiter est maître de la neuvième maison, celle des voyages aussi bien physiques, intellectuels que psychiques) et lorsqu'il a atteint une certaine maîtrise les circonstances le placent aux fonctions de conseiller, législateur ou juge, par exemple dans une tribu il serait l'un des anciens qui font les lois et auxquels on se réfère lorsqu'on a besoin d'un conseil, d'un jugement ou d'un encouragement.

Au niveau physique, (en Taureau) Jupiter provoque l'expansion du corps, l'embonpoint, l'appréciation intense des plaisirs sensuels et le goût des voyages. Au niveau psychique (Balance), c'est l'expansion de l'âme, qui produit l'optimisme, la bonhommie, la générosité, la chance, le goût d'étudier et de partager ses connaissances, donc d'enseigner. Il donne aussi le sens de la justice et l'autorité naturelle pour l'exercer. Au niveau spirituel (Poissons), Jupiter provoque l'expansion de la conscience par le voyage subjectif, dans le but d'intégrer l'influence de Neptune, qui agit sur un plan supérieur mais selon le même mouvement, centrifuge, généreux, de don de soi. Jupiter est généreux de tout son être, il donne à tous les niveaux, car il sait que la générosité ne peut qu'enrichir l'âme, alors que l'avarice l'appauvrit. Il se retrouve souvent maître, que ce soit d'école (professeur), de conscience (prêtre, psychologue, confident) ou maître spirituel (gourou). Car l'être qui réalise pleinement son potentiel jupitérien a compris la loi de l'amour altruiste : EXPIRATION égale EXPANSION.

Dans le tarot, l'énergie jupitérienne est représentée par le hiérophante, le maître intérieur qui guide l'être tout au long de son incarnation.

♄ SATURNE : ♄

CONTRACTION

Le mouvement de Saturne est inverse, l'attitude de l'âme par rapport à l'incarnation est tendue, concentrée, comme rétrécie, le monde physique tend à dominer le monde psychique. Par analogie avec la respiration, c'est l'inspiration; le fait d'accumuler en soi, l'avarice, le pessimisme, la froideur et le retrait sont l'expression dans la matière de l'âme en contraction. La malchance, traditionnellement attribuée à Saturne, exprime justement cette attitude négative de l'âme par rapport à l'incarnation.

Saturne donne le désir de solitude, de n'avoir plus rien à faire avec le reste de l'humanité, le besoin d'ascèse aussi, le besoin de se détacher de tous les plaisirs des sens. C'est la planète de la vieilesse, où l'âme commence à se détacher de la matière, où la conscience se tourne vers l'intérieur et trouve futiles toutes les activités et préoccupations humaines. Dans le tarot c'est l'hermite, qui se replie sur lui-même et cache sa lumière intérieure, qui refuse le contact psychique et médite dans la solitude, travaillant en silence sur son être et concentrant toutes ses énergies vers l'intérieur.

Saturne oblige l'être à s'arrêter et à considérer sa vie, à faire le point pour prendre un nouveau départ. Il met devant l'être des obstacles apparemment infranchissables qui l'obligent à un changement de perspective. Son cycle de 30 ans environ est très remarquable : en effet, tous les humains passent, vers cet âge (alors que Saturne revient, pour la première fois, à l'endroit qu'il occupait dans le ciel lors de la naissance) à travers une crise d'orientation de leur vie, ainsi qu'à 60 ans, deuxième passage de Saturne et fin de la vie de travail, et à 90 ans, épreuves de l'acceptation de la mort et détachement définitif de la matière.

Ces périodes de transit de Saturne peuvent être mises à profit pour défaire certains aspects négatifs du thème de naissance et changer les habitudes néfastes, en se retirant provisoirement des préoccupations habituelles et en examinant objectivement le progrès de l'âme dans son entraînement matériel.

Saturne représente aussi le Temps (dans la mythologie Saturne est Chronos), qui nous limite tant que la conscience ne dépasse pas les limites physiques, mais qui est aussi un facteur d'évolution, par la sagesse qu'il nous apporte à travers la mémoire des expériences accumulées pendant les tours qu'on a faits autour du soleil.

♅ · URANUS : ♅

EQUILIBRE DYNAMIQUE

Jupiter symbolise le mouvement expansif de l'âme, Saturne son mouvement de contraction, et Uranus ce moment privilégié où il n'y a ni contraction ni expansion, un instant suspendu entre les deux, où l'âme est en équilibre parfait dans son rapport avec la matière, et où la conscience individuelle rejoint la conscience collective. Par analogie avec la respiration, ce sont les deux instants de transition (le plus souvent imperceptibles à la conscience) où les poumons sont pleins mais pas encore en train de se vider, et où ils sont vides mais pas encore en train de se remplir. C'est à ce moment précis que l'âme est dans son élément, en liaison directe avec le cosmos. C'est ce qui produit le "sixième sens", l'intuition, traditionnellement attribuée à Uranus.

Cet équilibre de l'âme entre l'expansion et la contraction s'exprime matériellement par le sens de l'opportunité, la faculté de faire exactement ce qu'il faut au moment où il faut. Uranus est l'instrument de la synchronicité dont parle Jung, et provoque les soi-disant "hasards", les "coïncidences" incroyables, les événements inattendus mais qui tombent parfaitement à point ainsi que les transformations soudaines, les mutations.

Uranus est la planète du Verseau, elle influence particulièrement notre génération, à laquelle elle insuffle ces éclairs de génie intuitif qui la poussent à l'action inspirée, spontanée, "branchée". Cette génération aime la nouveauté, le changement, et tout ce qui sort de l'ordinaire. car l'équilibre de l'âme dans la matière donne à l'être la capacité de ne se laisser influencer ni par la tradition ni par les lois, et de suivre son intuition en ce qui concerne son mode de vie. Elle a donc la réputation d'être non-conformiste, originale, bohème, amoureuse de l'étrange et du fantastique. Par extension, Uranus est la planète des inventions nouvelles, des technologies douces et des changements sociaux rapides.

Uranus permet l'accès de l'âme à la conscience collective et provoque le désir de vivre en communauté plutôt que d'une façon individuelle. Cela peut sembler paradoxal, car on a tendance à associer l'originalité à la solitude, mais avec l'Ere du Verseau nous entrons dans une période d'expérimentation collective de nouvelles façons de vivre et de concevoir la réalité. Uranus provoque aussi un grand intérêt pour les sciences occultes et l'ésotérisme en général, et le désir d'approfondir toutes les dimensions de la vie psychique et spirituelle.

Il est intéressant de noter qu'Uranus est la dernière planète à accomplir le tour du Zodiaque dans le temps d'une vie humaine, en douze fois sept ans, soit 84 ans. Par Uranus nous pouvons harmoniser les divers niveaux de conscience et établir un EQUILIBRE DYNAMIQUE qui permettra l'accès au niveau de conscience supérieur, symbolisé par les trois planètes lentes, Neptune, Pluton et Proserpine.

LES PLANETES AU CIEL DE MAI

Pas beaucoup de changements ce mois-ci par rapport à avril, seul le soleil change de signe et passe dans les Gémeaux le 21. Il favorise les petits déplacements, les butinages et papillonnages. L'énergie circule de plus en plus vite, la sociabilité augmente ainsi que l'intérêt pour le présent immédiat, la tendance à vivre ici et maintenant plutôt qu'à faire des projets à long terme. L'aspect le plus favorisé par le soleil en Gémeaux est la COMMUNICATION : proftons-en, et parlons-nous avec la pensée, le coeur et le corps.

ASTROLOGIE PRATIQUE

Pour contacter l'énergie uranienne qui nous influence tout spécialement en ce début de l'Ere du Verseau, exercez-vous à prendre conscience du moment exact où la respiration change de sens, où le souffle est comme suspendu entre l'inspiration et l'expiration, et entre l'expiration et l'inspiration. Essayez de prolonger (sans forcer toutefois) ce moment, et explorez votre état psychique à ce moment-là. Vous pourrez alors découvrir la source de l'intuition.

Vous pouvez découvrir si vos amis sont optimistes ou pessimistes uniquement en observant la longueur de leur inspiration et expiration : s'ils ont tendance à expirer plus longtemps qu'à inspirer, ils seront plutôt du type jupitérien, optimistes et joyeux, tandis que s'ils ont tendance à inspirer plus longuement qu'à expirer, ils seront sous l'influence de Saturne, plus pessimiste et renfermés.

ERRATA

La mise en page présente ses plus humbles excuses et promet de ne pas recommencer : l'hexagramme du Yi King dans le n°63 aurait dû être



TANGERINE DREAM VERTIGES

par Marc



De temps en temps il m'arrive d'écouter le vide. Ce n'est pas un geste conscient et déterminé, du moins au point de départ. Ca me vient par hasard, à un moment où je suis moins synchronisé avec la réalité. Quand je me demande si Cécile est la femme de ma vie et que le téléphone ne vient pas me donner de réponse. Quand j'ai bu un peu trop de téquila et que mon corps trouve tout le monde beau au moment où tout mon cerveau se méfie... Alors je reste suspendu entre deux points sans bouger, juste avant de me tracer une corde de sauvetage me ramenant soit à la réalité soit au fantasme.

La nature a paraît-il horreur du vide, c'est un de ses principes de base que les Jésuites nous ont inculqués et qu'il ne faut pas discuter sous peine de passer pour un casseux de partie... Alors nous devons être parfaitement heureux quand tout est plein... quand il y a foule dans le lit, ou les matins en ligne compacte à la porte des guichets.

Ou bien peut-être ne sommes-nous pas aussi naturels que nous voulons le croire, peut-être que la société moderne a pris son tarif et nous a laissé une belle petite couche d'huile mécanique déteinte sur tout le corps. L'impression d'être une biomécanique, puisqu'il faut appeler les objets par leur nom commun.

Devons-nous avoir honte de l'être technologique en nous ou serait-il plus près de l'harmonie d'en avoir conscience sans taches, avec tout le plaisir et le déplaisir qu'il peut provoquer en nous.

Quelqu'un qui a vu Berlin respirer depuis les dix dernières années a pu concrètement sentir cette opposition étrange entre le fantasme et la technologie. Berlin est une ville économiquement morte qui a l'air d'une grosse tache cancéreuse au milieu de la prospérité germanique actuelle.

A Berlin aujourd'hui il n'y a plus que des musées et des galeries d'art contemporain, des hospices et des "Kindergarten", des cimetières et des salles de rock... Beaucoup de

LE SENS DU VIDE

Christoph Franke, Edgar Froese

On nous fait fréquemment le reproche d'exécuter une musique qui n'a pas de message ou de direction précise quant à ce qu'elle a à dire. Il est possible que les gens n'y voient qu'un exercice de style alors que pour nous, il y a une grande importance dans ce maintien très net de la séparation entre la forme musicale et la personnalisation de celui qui la fait. Nous n'avons pas la prétention d'y voir là une recherche très précise et élaborée sur un point de vue purement expérimental. Notre musique est au fond beaucoup plus viscérale qu'intellectuelle mais elle s'intéresse à des phénomènes qui sont clairement philosophiques et qu'il vaut la peine de développer dans un contexte autre que celui de la performance.

Nous nous attachons à un jeu sur la forme qui en lui-même laisse beaucoup d'espace pour y glisser des concepts. Notre musique est qualifiée de spatiale, c'est peut-être une question de contexte, d'environnement. Si nous jouions sur des trompettes la même musique, peut-être que l'image astronautique disparaîtrait. Au fond cette étiquette-là est curieuse et ne vient probablement que de l'observation d'un petit nombre de coordonnées à notre travail. Nous venons d'un milieu où la conscience de classe était très poussée et où la politisation avait des goûts de révolution. Au point de départ, inévitablement nous faisions une musique "prolétarienne"... Cependant ce n'était là qu'un changement dans le ton, la structure de la musique elle-même n'en était pas affectée... C'était inutile pour un musicien d'avoir une conscience politique si elle ne devait s'exprimer que sous une forme autre que la musique. Alors lentement l'orientation du groupe s'est transformée et nous avons fait des choix différents.

Peut-être que d'un point de vue très primaire ce que nous faisons est-il vide au niveau du contenu. Mais d'un autre côté, ce qui a l'air vide est peut-être intéressant à regarder du dehors, à en défaire les parois, à comprendre l'architecture. Le Corbusier en France, construisait des édifices où l'espace, le vide, était primordial, surtout dans sa façon d'être réorganisé. J'aime beaucoup comparer ce que nous faisons à cela. Nous mettons le vide en séquence.

D'ailleurs l'expression cosmique qui semble plaire à tant de jeunes gens aujourd'hui ne comprend-elle pas la notion de vide, d'espace par rapport aux corps qui y sont. Le cosmos est l'ensemble d'éléments très naturels qui nous entourent dans une dimension disons ...macroscopique.

Nous nous laissons la liberté de jouer sur tous les plans et dans tous les sens, de ne pas exclure une possibilité qui pourrait survenir plus tard. Notre musique naît de nous-mêmes et c'est ainsi qu'elle pourrait bien prendre des dimensions diamétralement opposées à partir du jour où notre façon de fonctionner changera. Il est important d'éclaircir cette imagerie du spatial et du cosmique en l'intégrant à quelque chose de beaucoup plus général dans l'attitude qu'ont les gens face à la vie. Le cosmos est peut-être l'image de l'extérieur inatteignable et fascinant qui continue de hanter l'esprit des gens de n'importe quel âge. En ce sens-là, ce que nous faisons peut se comparer par analogie à n'importe quoi de réel ou d'irréel. Notre musique a plusieurs tiroirs dans lesquels peuvent être rangés toutes sortes de concepts. Nous ne pouvons pas nous les approprier mais il est clair que nous en soupçonnons la présence.

S'il n'y a pas de message lisible dans ce que nous faisons, il y a au moins la place pour l'écrire.

TAPISSERIE

A l'origine nous étions tous des musiciens appartenant au rock. Chacun a eu une éducation formelle très classique en musique et lentement s'est orienté vers une musique qui le satisferait plus. Nous avons formé différents groupes de rock très heavy qui appartenaient à leur époque. Le psychédélisme est arrivé évidemment dans notre univers avec tout ce qu'il avait de falsifié et d'artificiel mais également sous-tendant une notion de liberté qui nous a appris à faire de la musique improvisée et à y trouver notre compte.

Le premier Tangerine Dream est né dans les années 1967 et s'attachait à une forme de musique d'improvisation hard et guitaristique qui prenait son influence chez les groupes acid-rock de la côte ouest des Etats-Unis, entre autres les Jefferson Airplanes et les Mothers of Invention de Frank Zappa.

La formation était bien différente de celle d'aujourd'hui. Il n'y avait alors qu'Edgar Froese du groupe actuel, celui-ci jouant de la guitare électrique accompagné d'un flûtiste violoniste d'un batteur et d'un bassiste. Le groupe jouait dans tous les petits clubs underground qui émergeaient alors à travers l'Allemagne. D'un autre côté nous avions l'avantage à Berlin d'avoir un univers réellement underground où le côté commercial du psychédélisme n'avait pas d'emprise, à cause du mouvement de la jeunesse en réaction contre la prospérité très matérialiste de l'Allemagne de l'après-guerre.

En plus, nous étions très impliqués dans les mouvements d'action parallèles, politiques et autres, nous gorgeant d'auteurs contestataires comme Wilhelm Reich. De là il était normal de devenir irrespectueux à l'égard du puritanisme sexuel et social allemand.

Nous avons également et ce jusqu'à récemment tenté plusieurs expériences de vie communale.

Puis le groupe changea et c'est à ce moment qu'Edgar Froese et Klaus Schulze travaillèrent ensemble, utilisant des bandes magnétiques et des bruits préenregistrés comme le font les compositeurs de musique électro-acoustique. Cela commençait à se rapprocher un peu plus de ce que nous voulions faire. Cette équipe donna naissance au premier disque "Electronic Meditation". Puis en 1971 Christoph Franke prit la place de Klaus Schulze. Christoph avait étudié la batterie avec les Per-

LE CONCERT

Salle Wilfrid-Pelletier.
Place des Arts, les 9 et 10 avril 1977

Le seule fois où j'ai vu Tangerine Dream avant c'était il y a plus de deux ans à la Fête de l'Humanité avec Peter Gabriel et mon chum Jacques dit la Langouste Electrique. Peut-être y avait-il aussi un monsieur Castanetes mais je n'en suis pas sûr... En tous cas nous étions quelques-uns et nous arrivions d'un superbe concert de Terry Riley et Lamonte Young, et Tangerine Dream en spectacle nous a beaucoup plu cette fois-là. C'était très pur et ça ne cherchait pas à faire impressionnant ou compliqué. Pourtant en sortant du premier concert à la Place des Arts, j'étais déçu... ce n'est que le lendemain après avoir parlé longuement avec Froese et Franke que j'ai pu embarquer un peu plus dans le second concert en passant par dessus certaines mythologies toujours très fatigantes.

Tangerine Dream ont grandi en volume, ils ont sur scène quatre fois plus de synthétiseurs qu'à l'Huma. Du très gros et très bel équipement dont entre autre un synthétiseur polyphonique Oberheim et une quinzaine de mémoires digitales. Pourtant tout cela ne sert pas à grand chose en concert. On programme les mémoires et on les laisse jouer un tissu de sons rythmiquement et mélodiquement assez simple sur lesquels on greffe des accords de mellotrons en harmonie très banale et une ligne solo de moog. Ce n'est ni vraiment de la musique répétitive ni du rock progressif, c'est presque du Paul Mauriat électronique. Mais c'est joué fort avec tout l'attirail qu'il faut pour que le freak moyen applaudisse parce qu'il trouve ça **impressionnant**, mais est-ce qu'il a appris, est-ce qu'il a été séduit viscéralement ?

En plus on nous fait le coup de la fumée quand ça devient très heavy et qu'Edgar Froese saisit sa guitare de laquelle il ne tire que beaucoup de distortion en sol et en mi, alors que je sais combien il peut savoir en jouer bien s'il le veut.

On a manqué le "laserium" projections tridimensionnelles au laser, et c'est peut-être mieux ainsi, j'aurais pu croire à de la fumisterie. Par contre après plusieurs heures d'interview j'ai un peu plus compris le fait que Tangerine Dream n'avait pas tout-à-fait mis au point son répertoire pour l'Amérique, surtout que les gars ont quand même peur de se faire crier "rock and roll"; et d'ailleurs les musiciens de Tangerine Dream ne sont pas des virtuoses et ils le savent fort bien, ils ne se prennent pas pour tels. Ils savent qu'un auditoire rock ça se séduit avec certains artifices car "ventre affamé n'a point d'oreilles", et ils sont prêts à jouer le jeu pendant un certain temps en Amérique... et Peter Gabriel qui, il y a un mois me confiait combien il avait peur de se faire manipuler à nouveau... mais ça c'est une autre histoire...

Desjardins

DREAM TANGERINE

salles de rock où la bière sent fort et se mèle aux accords suramplifiés des guitares bon marché. C'est dans ces palais-là où le contraste se fait le plus aigu... Les jeunes Allemands sont ou très beaux, ou très laids... Soit qu'ils ressemblent à des princes des tableaux de Steurer, soit qu'ils sont gros et rougeauds comme des boucheries Breugheliennes... Et ces jeunes Allemands écoutent soit du rock très hard, soit de la musique très compliquée... Perdus un peu dans l'air du temps très vague qui semble vouloir faire se rassembler les deux genres.

Perdus dans le vide.

Le vide, c'est paradoxal à dire, est toujours plus concret lorsqu'il est relatif. Le vide est toujours plus vide s'il y a deux choses bien précises à distancier. Il devient une sorte d'emballage... Les Berlinois de moins de 25 ans se comparant à leurs parents s'appellent la génération du deuxième entre-deux-guerres. Sauf que la guerre qui fermera la parenthèse n'est pas encore là... Leurs grandes crises de vide-à-l'âme ont une fureur particulière dans leur manque de direction. Ce n'est pas tout-à-fait de l'incohérence, c'est juste un peu plus... absent que ça.

Tangerine Dream est un groupe berlinois. C'est peut-être LE groupe berlinois... pas allemand... berlinois, et ce sont eux mêmes qui insistent. Tangerine Dream est un groupe qui manipule le vide avec un talent certain. Mais attention ! J'entends ici le mot vide dans le sens d'emballage, de distance... D'où Tangerine est un groupe très rapproché des théories de McLuhan sur la communication comme un acte important en soi et non par ce qu'il véhicule.

Par exemple, Tangerine Dream ne fait pas de la musique électronique. Tangerine Dream est un groupe de musiciens qui se servent d'instruments électroniques... la différence fait la distance...



(Ont pris part à cet interview Christoph Franke et Edgar Froese, Peter Baumann étant retenu dans sa chambre par la fatigue et une jolie blonde...)

(Pour les besoins de la cohérence, j'ai préféré assembler leurs réponses sous la forme d'un texte cursif à l'identité du groupe, souhaitant tout de même ne pas trahir l'identité de l'un ou de l'autre.)

cussions de Strasbourg et avait collaboré à des expériences de théâtre et de musique avant de faire partie du groupe Agitation Free puis de se joindre à Tangerine Dream. Vint alors "Alpha Centauri" puis plus tard "Zeit" avec l'addition de Peter Baumann.

Nous avons alors commencé à délaisser les instruments traditionnels comme l'orgue, la guitare et la batterie pour expérimenter avec des synthétiseurs. C'est sur Atem que le changement le plus net a commencé à opérer. D'ailleurs avec ce disque nous avons commencé à atteindre un public britannique, vers 1973. Après nous avons produit "Phaedra" et "Rubycon" qui étaient des oeuvres à claviers et pour lesquelles nous avions commencé à revoir nos notions d'écriture harmonique. C'est vers cette époque que nous avons expérimenté une série de concerts dans les églises et cathédrales, tablant sur l'accoustique des lieux. Nous aimions beaucoup d'ailleurs avoir la liberté d'utiliser un lieu.

Puis nous avons acheté de l'équipement plus complexe et l'avons intégré à nos spectacles. C'était une époque de tournées très intense et en revenant de tout cela il était presqu'inévitable de songer à un disque en spectacle. Et cela donna "Ricochet" pour lequel nous avons dû écouter et monter plusieurs kilomètres de ruban. Nous venons de terminer la trame sonore d'un film de William Fieldkin (French Connection – The Exorcist), trame réalisée avant le film afin de permettre au cinéaste de tourner en rapport avec la musique. Le film s'appellera "The Sorcerer" et devrait sortir sur les écrans au début de l'été.

PETER GABRIEL :

J'apprécie ce que Tangerine Dream fait mais je ne puis y créer un rapport personnel. Leur musique n'est pas nécessairement froide, mais je ne la trouve plus tout-à-fait pure, tout-à-fait dépouillée de certains compromis qui pour moi la dépersonnalisent. D'un autre côté il est certain qu'elle a une place à l'intérieur de notre univers musical, représentant parfaitement une tendance qu'a l'art actuel de s'attarder aux atmosphères plutôt qu'aux actions ou aux objets dans cette ambiance. Par contre le travail matériel de Froese, Baumann et Franke est lui très concret et objectal. Pourtant... mais peut-être est-ce que je ne saisis pas tout...

L'HERITAGE ELECTRONIQUE

Nous ne sommes pas des maniaques technologiques transportant avec eux toute une série d'équipement compliqué. D'ailleurs notre connaissance de l'équipement synthétiseur est encore très fragmentaire puisque nous ne l'utilisons que depuis à peine quatre ans et que nous ajoutons de nouveaux appareils constamment.

Pourtant nous savons qu'il se dégage de nous cette image d'hommes bioniques rattachés à leurs appareils par toutes sortes de fils. Elle est curieuse et gênante à notre musique mais il est très difficile de s'en défaire, car le public n'est pas très rationnel.

Les synthétiseurs nous ont apporté une fluidité que nous n'aurions jamais pu espérer autrement. Ces appareils ont de toute évidence modelé notre musique. Ils sont tout simplement des alliés dans le sens où ils enrichissent notre bagage de matériau musical. Ils sont surtout plus expansibles que la guitare, la batterie et l'orgue traditionnels, devenant des imitateurs de la réalité ou alors créant des sonorités tout-à-fait inédites.

Beaucoup de musiciens se servent des claviers électroniques pour faire des soli ou enrichir une ligne mélodique particulière. Notre décision à partir de "Phaedra" était justement de différencier l'instrument lui-même. Ainsi l'apport du synthétiseur est beaucoup plus grand, servant toute l'étendue de ses possibilités.

Un jour prochain nous ajouterons à cet équipement un synthétiseur polyphonique qui étendra d'autant plus la portée d'action sur la structure de notre instrumentation.

L'électronique musicale actuelle peut poser un problème grave avec tout l'écran de fumée qu'elle jette devant les yeux du musicien qui en oublie les limitations. Nous croyons cependant qu'il faut aller au bout de l'exploration technologique avec beaucoup d'énergie. Nous espérons apprendre de plus en plus de secrets qui nous donneront le loisir d'ajouter de la subtilité à toute notre démarche aux claviers.

Notre musique est profondément viscérale et attachée intimement à l'humain qui la produit. Nous ne sommes pas des robots programmés, nous désirons constamment améliorer la communication humaine entre le public et nous. Par le moyen de l'improvisation sur scène nous parvenons à toujours garder la dose d'imprévu et de risqué qui confère au spectacle sa chaleur. D'autre part nous savons le risque couru devant les grands panneaux de boutons et de lumières qui peuvent être la muraille de Chine. Nous espérons que la musique transcende cela. C'est d'ailleurs pourquoi nous ne jouons jamais sur scène avec des bandes magnétiques qui nous cloisonneraient. Les séquences nous permettent à volonté de programmer et répéter des partitions qui nous viennent à l'esprit et ainsi de conserver les capacités de jeu et d'improvisation sur les autres claviers.

Cette année nous avons rajouté sur scène des instruments "naturels" comme le piano et la guitare parce qu'ils confèrent une énergie en opposition à celle des machines. D'ailleurs le synthétiseur une fois maîtrisé est presqu'un instrument spontané. Nous avons conservé dans le groupe une espèce de conscience de nos antécédents musicaux. Edgar qui était guitariste s'occupe plus des parties d'harmonie, Christoph, ancien batteur, programme des séquences rythmiques et Peter, organiste à l'origine, joue la plupart des lignes mélodiques. C'est etrange...

Nous savons qu'actuellement en Allemagne et ailleurs en Europe, plusieurs jeunes groupes nous imitent et cherchent à copier ou à réutiliser nos structures et nos méthodes. Quelquefois cela donne d'excellents résultats alors que d'autres fois ces musiciens s'enferment dans un genre. Au fond c'est flatteur pour nous, mais il y a tout de même là un des dangers des équipements électroniques. Il sera intéressant de voir dans le futur comment tout ce bagage imposant de technologie survivra et les fruits qu'il portera.

Si les gens voyaient nos sourires de bébés à chaque fois que nous découvrons un truc nouveau sur les synthétiseurs, personne ne pourrait s'inquiéter de nos "standards téléphoniques" à musique...

PHILIP GLASS

J'ai déjà fait une série de concerts avec Tangerine Dream en Europe. Ils m'ont intéressé profondément devant leur approche de la musique qui n'était pas celle de virtuoses ou de génies des arrangements. Ils sont plus spontanés et j'ai discerné un enthousiasme presqu'enfantin dans leur manière de parler de la musique en général et de celle qu'ils aiment en particulier. D'un autre côté j'ai peur que leur engouement pour l'équipement électronique puisse se muer en une manie du bouton. Je ne me sens pas une affinité particulière avec ce qu'ils font mais j'aime beaucoup leur attitude déterminée et constructive.

L'HERITAGE EVADE

Beaucoup de gens ont l'impression, avant d'entendre notre musique, qu'ils vont assister à une démonstration très austère et très complexe de musique électronique pour intellectuels. Il faut imaginer qu'ils doivent sortir très surpris à la fin du concert. Nous ne sommes pas des intellectuels et notre cheminement vers la musique fut beaucoup plus une série de tâtonnements afin de trouver ce qui nous plaisait vraiment, qu'une étude assez scientifique.

D'ailleurs notre écriture harmonique est beaucoup plus simple que celle des compositeurs d'avant-garde. Nous en sommes en fait très éloignés, surtout si l'on pense à des gens comme Stockhausen ou Xenakis. Ce sont des mathématiciens de l'esprit qui accomplissent un travail très prémédité et concerté, utilisant des moyens qui nous semblent souvent hors de portée. Notre but est d'amener l'auditeur moyen à se plaire très émotivement dans un contexte musical, le nôtre, et non pas à lui faire jongler des concepts et des équations.

par Marc Desjardins

Par contre il serait faux de prétendre que des gens comme Stockhausen ne nous ont pas influencés. Sa seule présence à Darmstadt est un énorme stimulant pour l'artiste d'avant-garde. Il a réinventé beaucoup de codes et change constamment son orientation pour ne pas s'enliser dans une attitude. Nous nous sentons plus près de gens comme les membres du groupe d'Utrecht, tels Koenig ou Eimart, avec qui d'ailleurs nous avons réalisé diverses expériences de collaboration. Si nous avions à chercher parmi les compositeurs contemporains qui nous plaisent le plus, il y aurait sans doute Lygeti qui est relativement peu connu par rapport à l'étendue de son oeuvre, il y aurait évidemment Bartok et Ravel, mais ce sont là de "vieux" compositeurs.

Nous n'avons pas la prétention de faire une musique réellement expérimentale, du moins dans le sens où l'entendent les musicologues. Nous n'en avons ni la compétence ni le désir. L'expérimentation pour nous est dans le contexte et et l'image, dans l'improvisation qui fait naître l'oeuvre. Nous faire cataloguer parmi les chercheurs avant-gardistes des formes musicales est à la fois flatteur et très embarassant.

Nous nous apparenterions plus volontiers à l'école américaine musicale, à des gens comme Philip Glass ou Terry Riley, probablement à cause de l'attitude. Par contre musicalement nous sommes assez loin d'eux aussi. D'accord, notre musique utilise des séquences répétitives dans certains passages mais elle n'en fait pas l'ossature globale de toutes les pièces. Là, comme ailleurs, je crois, nous avons une partie d'influences mais c'est la somme de tout cela qui fait notre bagage. Nous ne sommes pas monomanes...

TERRY RILEY

Tangerine Dream ? Pour moi c'est plein de clichés faciles qui n'ont rien à voir avec de la musique moderne. C'est comme un guide simplifié pour visiter votre âme à $5 par jour. Spirituellement je ne crois pas qu'ils aient grand chose en commun avec les minimalistes. Je les crois plus avides d'argent que d'éclaircie spirituelle. A vrai dire je n'ai rien contre personne mais je n'aime pas la gratuité d'un geste soi-disant profond. Si je répète un cycle de notes, j'accorde à cette répétition l'importance dont elle a besoin et je ne la fais pas simplement parce que d'autres la font. Pour être honnête, je dois avouer que je trouve que Tangerine Dream sont peut-être les représentants les plus honnêtes de cette tendance. Mais il y en a d'autres, comme Kraftwerk, ou Faust... pouah ! fumistes...

LA REPRESENTATION DU VIDE...

Nous sommes en train de perfectionner lentement notre jeu de scène. Il y eut une époque où nous avions avec nous beaucoup d'éléments visuels, surtout un vidéo-synthétiseur qui faisait avec des images vidéo ce que nous faisions avec le son. Malheureusement nous nous sommes rendus compte que cette emphase sur l'image distrayait les gens de la musique que nous étions en train de produire et par conséquent influençait sur notre jeu. Nous avons donc cessé pendant un moment, histoire de purifier notre propre attitude de scène, puis à présent nous nous remettons à faire du visuel, croyant pouvoir dépasser la force d'attraction des images.

La scène nous a toujours fascinés à différents points de vue. A l'époque, à Berlin, nous avons tous travaillé en collaboration avec des troupes de danse ou de théâtre, créant avec eux et en parallèle, de même pour le cinéma. Nous avons vu la représentation du "Einstein on the Beach" de Bob Wilson et Philip Glass à New York et nous avons été fascinés par cette identité de contexte entre musique et jeu de scène.

Ce serait extraordinaire pour nous de pouvoir intégrer un spectacle de cette envergure à notre jeu de scène mais nous n'en avons pas les moyens financiers encore.

Cette année nous avons utilisé le laser (absent à Montréal) parce que nous pensions que la fluidité abstraite des images qu'il nous donnait concordait bien avec notre musique. C'est d'ailleurs un musicien qui l'opère et cela lui est beaucoup plus facile de s'intégrer à nos improvisations.

Sur scène nous évitons d'être éclairés ou mis en évidence d'une quelconque façon que ce soit, car nous croyons que la vue de nos manipulations électroniques pourrait aisément détruire la communication humaine que nous tenons à établir.

C'est étrange combien, avec le temps, nous avons su nous intégrer les uns aux autres. Dans le début nous avions beaucoup de difficulté à ne pas faire trois soli, surtout avec la maîtrise des synthétiseurs qui manquait, aujourd'hui nous jouons beaucoup plus "ensemble" et notre son est très bien intégré sans que nous ayons besoin de faire d'immenses et fastidieux tests de son.

BERLIN

Berlin pour nous c'est la ville oasis au milieu d'une Allemagne grasse et prospère, sans inspiration culturelle. Aujourd'hui à Berlin tu as un no man's land culturel neutre où toute une population jeune venant des divers coins de l'Allemagne se range du côté des nouvelles expériences. La ville et le gouvernement central sont également très généreux au niveau des subventions, croyant ainsi sauvegarder une ville qui est vouée à la faillite plus ou moins rapprochée.

Quand tu es Berlinois tu n'est pas Allemand, c'est très différent comme point de vue. C'est vraiment un univers à part avec ses structures de vie parallèles. La plupart des jeunes Allemands d'aujourd'hui ne sont pas heureux de leur nationalité, ils vont vivre à Berlin pour pouvoir être libres d'appartenir à un lieu qui leur ressemble.

La vivacité culturelle berlinoise est en ce moment surprenante. Il y a là-bas un grand nombre de cinéastes, de peintres, d'auteurs et de musiciens qui produisent constamment des choses nouvelles et inédites aidés en cela par les subventions des gouvernements. Nous n'y vivons plus tellement, étant maintenant basés en Grande-Bretagne, mais nous y retournons fréquemment pour puiser une forme d'énergie qui est propre à cette ville.

Il n'est pas possible d'oublier les liens du sang et du pays. L'endroit où nous sommes nés nous marque pour toujours et nous le transportons en nous sous toutes les formes où nous pouvons nous exprimer; vouloir renier l'appartenance géopolitique c'est comme vouloir nier l'individu puisque c'est sa situation qui le fait...

Et Ailleurs...

"Tu sais quelquefois quand je prends ma guitare c'est parce que j'étouffe comme un prisonnier encabané derrière ces maudits claviers."

Edgar Froese

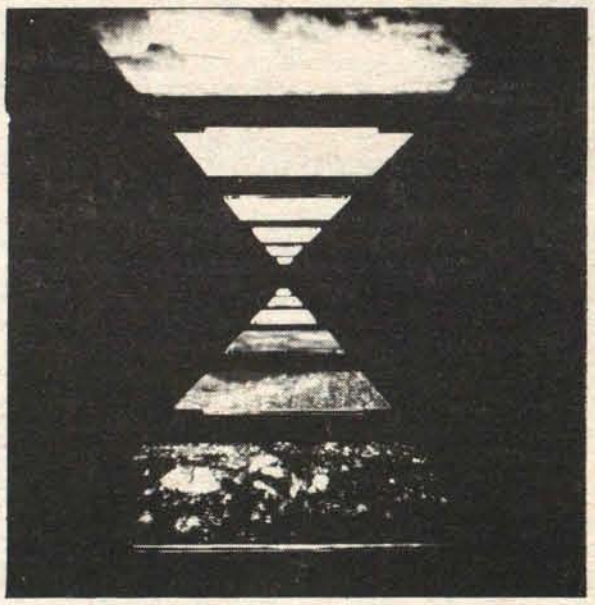
"Je ne me prends pas au sérieux, alors la musique que je fais, j'espère qu'elle ne se prend pas au sérieux à mon insu."

Christoph Franke

"Il n'y a qu'une chose que je n'aime pas dans ce groupe, c'est le nom Dream, parce que je n'ai pas envie de faire rêver, j'ai envie d'éveiller."

Peter Baumann





LE DISQUE

STRATOSFEAR
Virgin V2068

Autant je peux avoir été déçu par le concert, autant le disque le plus récent de Tangerine Dream m'a séduit profondément. On y retrouve trois musiciens en pleine possession de leurs moyens qui découvrent des sons et n'essaient pas d'en faire trop.

Le côté 1 commence avec la pièce titre qu'ils rejouent en spectacle du moins au niveau de la structure de base. La pièce est toute entière bâtie sur une ligne mélodique répétitive programmée sur un séquenceur et avec laquelle on joue, l'insérant, la coupant, l'accélérant ou la transposant. Par dessus viennent se greffer différentes couches de sons très structurés et surtout sans excès. Autant pour moi "Rubycon" pouvait être un disque de formules usées autant "Stratosfear" est neuf dans ses structures formelles et fondamentales. Edgar Froese y utilise d'ailleurs la guitare électrique avec tact et efficacité.

"The Big Sleep in Search of Hudis" se départit d'un "son" Tangerine Dream pour commencer avec une gentille aubade à la guitare et au mellotron à bouche qui reproduit admirablement la flûte. La pièce a une structure beaucoup plus riche que la précédente et les mélanges de sonorités y créent une belle atmosphère. Ca me rappelle par moments ce que Mike Oldfield et David Bedford font; mais le rapprochement n'est nullement défavorable au Dream.

"3AM at the border of the marsh from Okefenokee" est la pièce maîtresse du disque, une jouissance profonde et durable pour l'auditeur. L'Okefenokee est un marais salé à la limite de la Georgie entouré de tribus Séminoles et infesté d'alligators d'eau salée, l'espèce la plus féroce, la seule qui attaque l'homme sans provocation. C'est un endroit fabuleux (du mot fable) et mystérieux et la pièce est très descriptive du lieu, commençant très très sobrement par quelques sonorités électroniques et un lointain harmonica solitaire... les mélodies de flûte (loop mellotron) qui suivent sur des portions des séquences sont très évocatrices et me rappellent les étranges ritournelles de Dukas. La pulsation électronique y est ici dépouillée et sobre. Un bel itinéraire qui se termine dans le mystère où il a commencé.

"Invisible Limits" est une autre pièce dépouillée et efficace. Une séquence entame avec quelques arpèges de guitare électronique puis le mariage des violons et flûtes et les transpositions modifiant progressivement la structure de la pièce. Il n'y a pas d'excès encore une fois, la pièce se poursuit toujours évoluant avec guitares et synthétiseurs dans un bel unisson. Une guitare qui ne tente pas de faire une avalanche de notes. Toujours la pièce évolue comme si elle était inévitable dans sa progression. Les assemblages de séquences sont ici plus qu'intéressants, faisant un macramé étroit de pulsations dans toutes les directions.

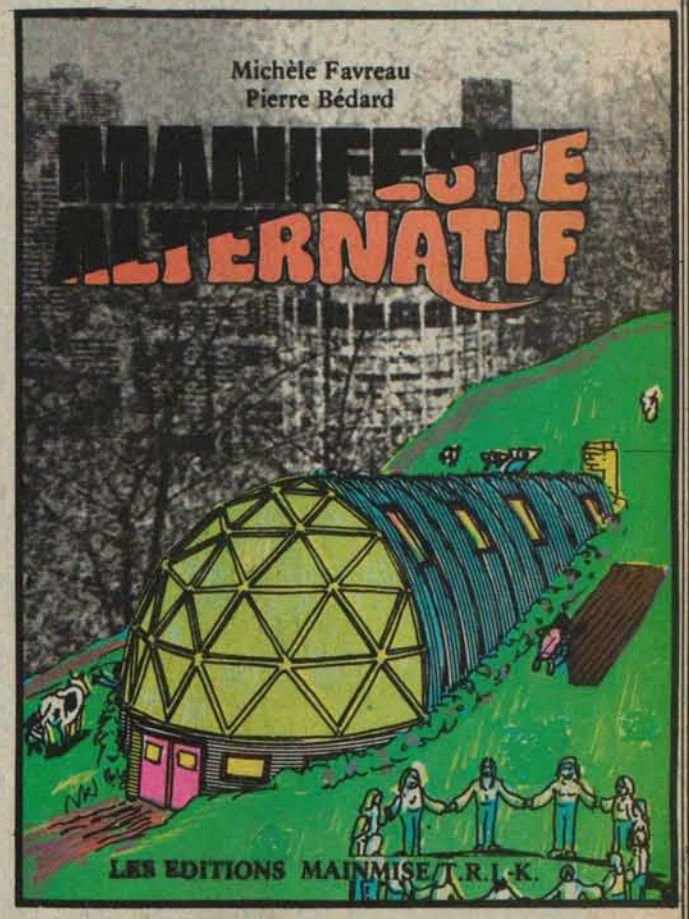
Une production remarquable en tous points avec des jeux de studios jamais inutiles, un contrôle parfait des rapports de dynamique et d'harmoniques, ainsi qu'une pochette admirablement belle font de Stratosfear un disque majeur dans la discographie d'un groupe qui a ses hauts et ses bas.



enfin

Le premier livre des EDITIONS MAINMISE

a la
charnière
entre
la
contre-culture
et
l'alternative



COMMENT:
- **Re-naturer une terre**
- **Se chauffer hors du système**
- **Construire une maison ensemble**
- **Vivre en groupe dans l'amour**

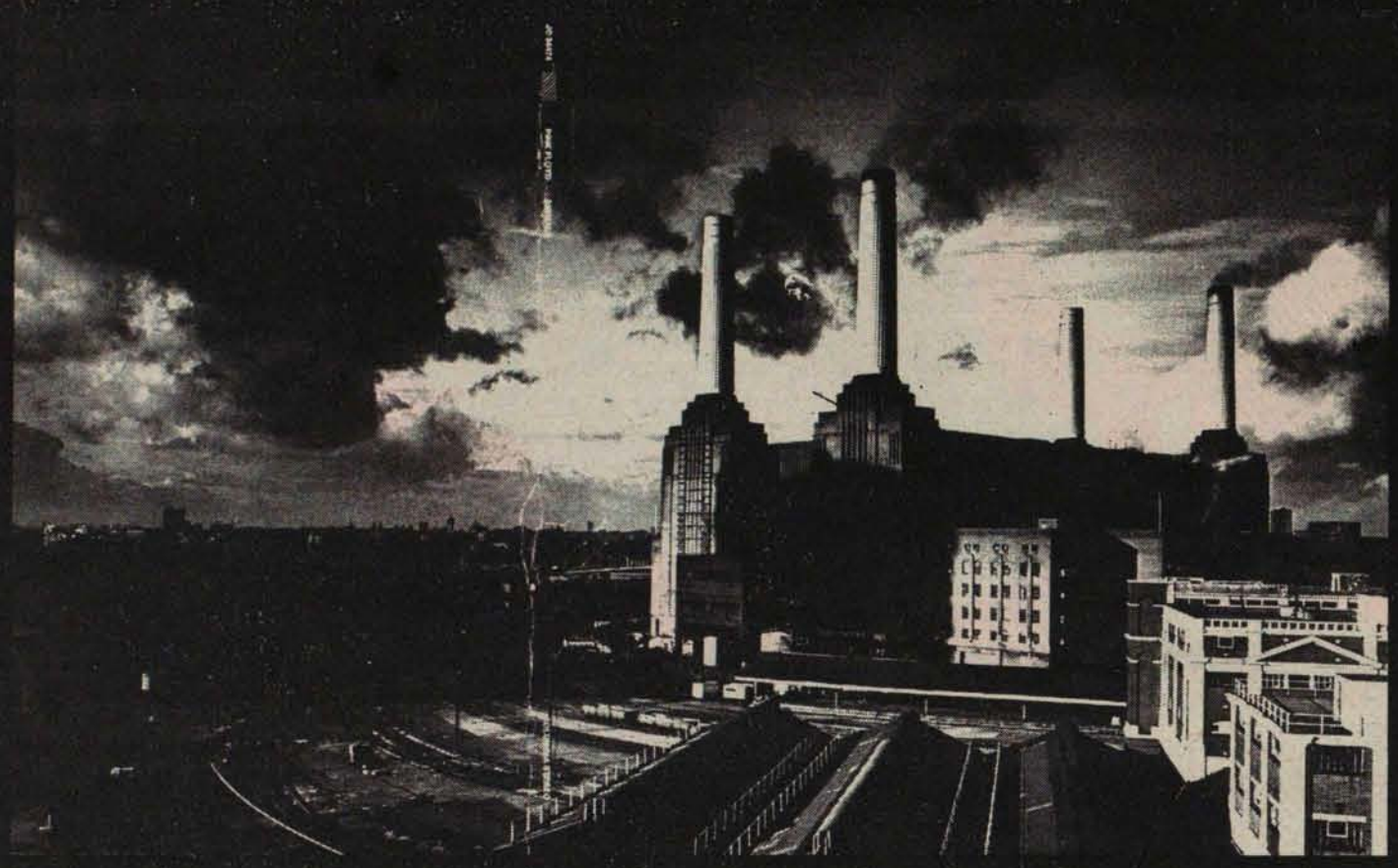
S. V. P. : Faire parvenir ce coupon-réponse à: LES EDITIONS MAINMISE Inc. — 1589 St-Denis — Montréal et joindre un chèque ou mandat-poste de $ 5.55

Votre Nom..... Votre Adresse .....

Ville..... Pays .....

PINK FLOYD
ANIMALS

Columbia



mahogany rush

Frank & Marino
MAHOGANY RUSH
WORLD ANTHEM



SUR DISQUES ET RUBANS

PHILIP
le microscopiste
GLASS

Marc Desjardins

Une vieille maxime zen dit que si une chose est ennuyeuse après l'avoir répétée 10 fois, mieux vaut la répéter 20 fois...

Une autre maxime, taoiste celle-là, dit que la parole sans fracas risque de n'émouvoir que les purs...

On dirait que Philip Glass a voulu tenter de réunir, au travers de son oeuvre, l'orientation de ces deux maximes.

Philip Glass appartient à cette école de la musique contemporaine américaine qu'on a nommée "les minimalistes". A cette école on peut ajouter les noms de Steve Reich, de Lamonte Young et de Terry Riley. L'école minimale est une école dont la production musicale est considérée comme de la musique répétitive, c'est-à-dire, de longs processus d'expositions de séquences à l'intérieur desquels des changements s'opèrent en douce et à la longue. Faire ici un cours sur l'art minimal serait trop long et pourrait être plutôt le sujet d'un article élaboré et plus explicatif.

Il est surtout important ici de donner un compte-rendu de la production récente de Philip Glass qui était en nos murs le 27 mars. Philip Glass est intéressé par une musique exclusivement tonale, rythmique et surtout très mélodique, mais il est particulièrement fasciné par la profondeur des textures : par exemple l'usage de lignes à l'unisson pour créer l'illusion de plateaux musicaux parallèles.

A cause de la nature harmonique et rythmique de sa musique, Philip Glass est accessible aux fans du rock. Le fait également qu'il joue avec un groupe amplifié ajoute quelquefois au "drive" musical. Philip Glass a également travaillé avec Ravi Shankar et énonce fréquemment l'influence qu'a eu sur lui la musique indienne. Il a récemment collaboré avec le dramaturge/architecte Robert Wilson en écrivant la partie musicale de l'opéra "Einstein on the Beach" que nous aurons peut-être le plaisir de voir à la fin de l'été...???...

Sa discographie à ce jour comprend "Music with Changing Parts" et "Musique en Quintes", "Solo Music", "Music in 12 parts. Part 1 and 2" et le plus récent "North Star" (on signale également les moins connus "Two Pages" et "Contrary Motion" sur Shandat/Folkways).

LE CONCERT

Le 27 mars, au Plateau (salle à la résonnance infecte) Philip Glass était accompagné d'un groupe composé de trois saxistes (incluant le vétéran Dickey Landry), un claviériste et une vocaliste ainsi que l'ingénieur du son. Glass joue du piano-orgue Forfise sur scène.

La scène est d'un dépouillement religieux, quelques chaises, les instruments, les fils, pas de rideau de scène, un éclairage blanc cuisine. Dans la salle par contre il y a un public composé de gens de toutes tendances et qu'on est surpris de voir à un concert Philip Glass et ça fait une bigarrure humaine intéressante.

Le concert commence et tout de suite Glass attaque avec une pièce "heavy", "Mon père, mon père" tout de suite une rythmique pesante sinon rageuse dans laquelle Glass met en évidence ses structures à micro progressions d'accords. La pièce est courte, un peu trop peut-être, suggérant son insertion dans un film. Ce n'est évidemment pas du Glass du meilleur cru. Glass exige de longues pièces pour que l'on puisse pénétrer tous les micro-changements dans les variations harmoniques. Cependant la présence sonore des pièces qui viennent de l'album "North Star" réussissent tout de même sur scène à créer une atmosphère malgré leur brièveté. Ce sera donc le cas pour les deux suivantes : "Etoile Polaire" et "Lady Day". Egalement courte mais d'une facture différente, "Etoile Polaire" est une pièce où justement les variations de "textures" (Glass organise ses pièces comme des matériaux parlpables) sont mis plus en évidence par les rapports voix, flûte et saxophones. A noter l'éblouissant travail de Jon Gibson et Dickey Landry sur les flûtes, leur technique de jeu exigeant un contrôle métrique de la respiration qui soit absolu et presque sans effort. "Lady Day" est très "american" dans le sens où Charles Jones l'entendrait, c'est-à-dire les sonorités ont une consonnance particulièrement patriotique. Ici c'est la pulsation des cuivres qui fait songer à un "calliope" de foire. On est en présence, malgré, encore une fois, la brièveté de la pièce, d'un exemple parfait de touts petits changements à l'intérieur d'une pièce qui semble la répétition constante d'elle-même.

Puis c'est la 1ère danse d' "Einstein on the Beach" qui nous retrempe dans un climat beaucoup plus près de l'univers de Glass à cause de sa longueur qui permet des climats évolutifs plus lents. La "1ère danse" est très enlevée, construite un peu comme les pièces pentatoniques orientales sur une gamme en fa. La chanteuse, Iris Hiskey, autrefois avec l'équipe de Luciano Berio, a un phrasé épouvantablement difficile à soutenir dans cette pièce, pendant qu'elle doit chanter le nom des notes sur un ton constant, et elle s'en tire admirablement bien.

Ce n'est qu'après l'entr'acte qu'on aura affaire à une oeuvre dont l'inspiration, la structure et l'exécution laisseront une empreinte marquante sur l'esprit de tous les



spectateurs présents. C'est "Another look at harmony, part 2" avec un peu de la 3ème partie, pièce soutenant la 1ère partie de Einstein on the Beach. L'écriture harmonique ici est d'une ampleur considérable, révolutionnaire dans son usage des infrastructures. C'est ici que Glass, au milieu d'un contexte musical ample, peut donner toute la mesure de son sens de la microscopie et des petits changements à l'intérieur des moins petits à l'intérieur d'autres moins petits et ainsi de suite jusqu'à ce que la pièce au complet ait fait sa boucle d'un alpha à un oméga sans que personne ne se soit trop rendu compte comment. Deux ombres seulement à l'intérieur de ce concert magistral, la mauvaise sonorisation du groupe de Glass avec un ingénieur du son sur scène qui ne peut manifestement pas entendre les rapports acoustiques dans la salle et la salle elle-même, froide, impersonnelle, sans âme et dotée d'une accoustique à faire frémir d'horreur le plus sourd des fans de Kiss...

LE DISQUE

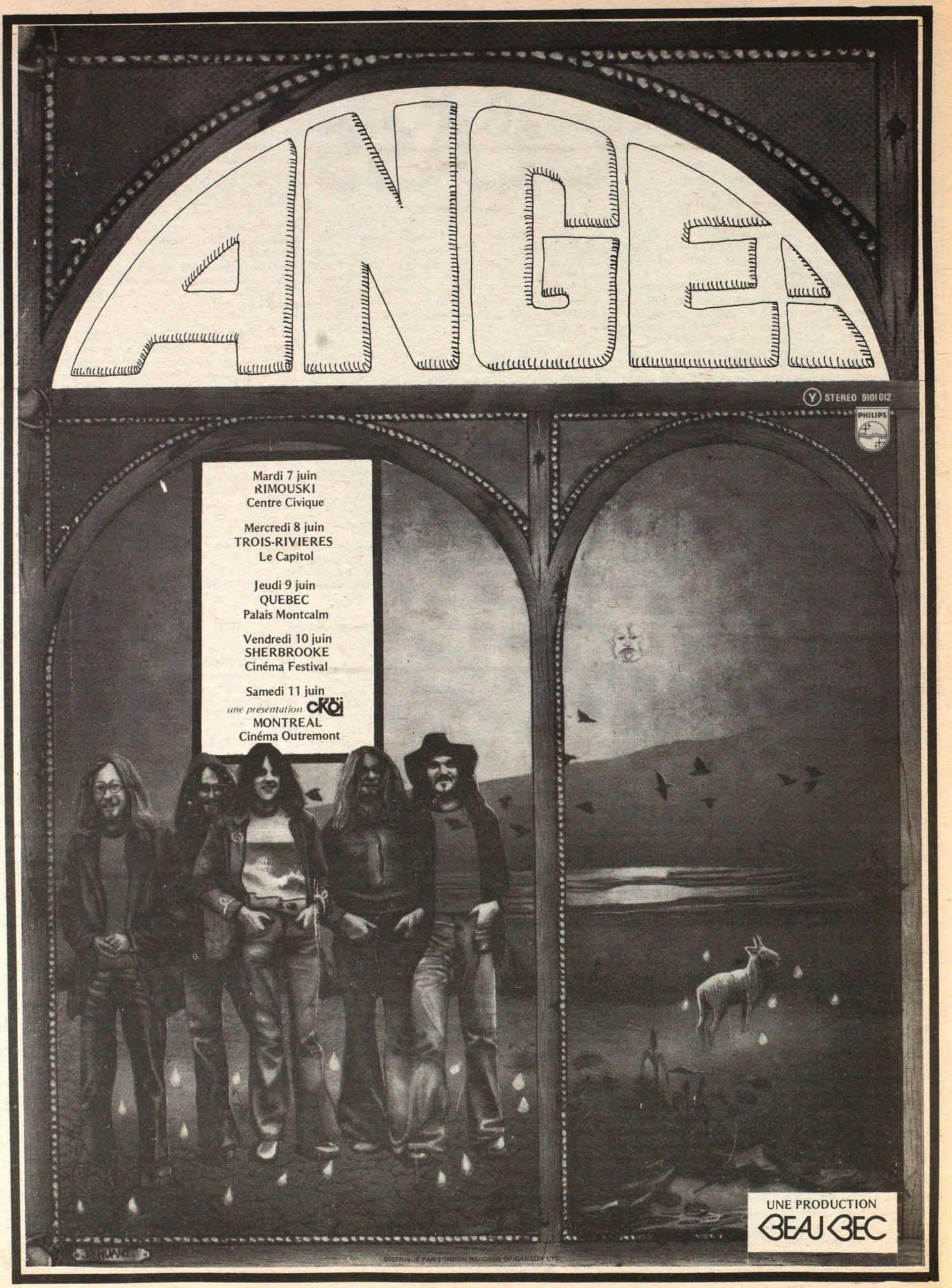
NORTH STAR
Virgin V2085

Le dernier Philip Glass sur vinyl est une déception à beaucoup de points de vue. Après le "Einstein on the Beach" on était en droit de s'attendre à quelque chose d'aussi magistral. Malheureusement cet assemblage de courtes pièces est très insatisfaisant. D'abord sans doute à cause du "packaging"; "North Star" est en fait la trame sonore réordonnée d'un film sur le sculpteur conceptualiste américain Mark di Surero. Trame sonore de film signifie donc assemblage pas nécessairement très cohérent de petites pièces illustrant chacune une scène, alors qu'à mon avis la musique de Philip Glass est intéressante dans la mesure où elle a l'espace pour se développer et le faire en toute subtilité. Ce n'est peut-être pas nécessairement de la musique très commerciale mais la démarche est respectée; alors que dans North Star toutes ces petites pièces ne semblent être que des objets pleins de "clichés" minimalistes et où seuls les effets les plus gros (à la Hindemith) ont été conservés. D'un autre côté la prise de son et le pressage de la copie canadienne sont d'une qualité déplorables et fort surprenante de la part de Virgin-Polydor. Beaucoup de plages sont marquées de distortion ou de roulage et de phasage harmonique alors que la première et la dernière plage de chaque côté du disque sont gâchées par une tête de gravure dont le contrôle de latéralité était réglé à un niveau medium-centre comme pour couper un disque de Chantal Pary...

"Etoile Polaire" fait un usage des pulsions voix claviers qui en lui-même est intéressant , mais les couches superposées viennent trop vite. "Vitorio Lament" est typiquement Glass avec ses insertions et ses rappels à l'orgue, mais c'est beaucoup trop court. "River Run" a des apparentements à Music in Twelve Parts, partie 4 mais c'est comme un Polaroïd d'un tableau de maître. "Mon père, mon père" hyper-speedy et presque trop chargé montre tout de même un Philip Glass dans une direction différente. "Are Years What" dédiée au peintre sculpteur-auteur-philosophe Marianne Moore est peut-être la pièce la plus intéressante de ce côté avec son évolution progressive et ses variations harmoniques subtiles, de même qu'une rythmique impossible et changeante.

"Lady Day" qui amorce le côté 2 a une couleur qui m'évoque Ives mais je ne sais trop pourquoi, rationnellement parlant, son écoulement est subtil et intéressant. Par contre "Ange des Orages" est une pièce ratée malgré son écriture très intéressante en insertions rythmiques et en textures, mais le tout se déroule si vite qu'on a l'impression d'un disque de musique progressivo-cosmique anglo-allemande. "Ave" est intéressante par son usage vocal en rapports d'oppositions (contre-temps/contre-chants). "Ik-ook" est fait de recoupements rythmiques intéressants alors que "Montage" ressemble à une pulsation pure qui se décomposerait sous l'action de la chaleur, se terminant sur un chant presque "César Frankien"... à l'orgue Hammond ...intéressant mais trop court...

Un disque somme toute très variable dont les éléments de structures sont valables mais qui souffre de claustrophobie. Cependant, le disque saurait intéresser les auditeurs de rock qui aiment Tangerine Dream et ne découragera personne par la longueur trop répétitive des pièces. Peut-être était-ce là son but premier... tenter de vendre Philip Glass.


ANGE
STEREO 9101 012
PHILIPS
Mardi 7 juin
RIMOUSKI
Centre Civique
Mercredi 8 juin
TROIS-RIVIERES
Le Capitol
Jeudi 9 juin
QUEBEC
Palais Montcalm
Vendredi 10 juin
SHERBROOKE
Cinéma Festival
Samedi 11 juin
une présentation CKOI
MONTREAL
Cinéma Outremont
UNE PRODUCTION
BEAUBEC
DISTRIBUÉ PAR LONDON RECORDS OF CANADA LTD.

L'OISEAU-ROCK

Eh bien oui ! Un nouveau mois, encore. Surprenant n'est-ce pas ? A peine : c'était prévu. C'est même déjà passé. Que le lecteur intrépide, a mi quelque part, essaie de replonger fin mars, lendemain de bourrée de neige, un demi-forum aux trois-quarts plein, un brouhaha compact. Soudain, LYNX, un band canadien, petites bottes serrées de cuir noir à talons hauts, sexy cliché fifi, qui garroche des étrons de rock'n roll heavy, d'une composition grotesque, et abominable. Les lumières s'allument dans le forum, pourtant le pseudo-show continue, on hue, ça s'éteint. Quelle atrocité infecte ! Quel tapioca bourré de moutarde ! La foule hue à débagueuler coup sur coup, unanimement, blasée. Les gros bands de lasagne cérébrale de Toronto avec le bidou de la Grosse Gammick en arrière, leur rock'n roll "cheap", ils peuvent se l'enfoncer dans le fond du lavabo, à ces dimensions ça ne leur fera pas mal ! Du simili BUDGIE qui baragouine des notions de BLACK SABBATH sauce 1971, pendant cinquante minutes, en poche ! Ils sont vraiment d'un heavy très très bandit, rétrograde, élémentaire (mi-la-si), ces mecs Torontois ! Du KISS KISS pas visuel dépasse qui sonne asphalte et béton de banlieue banale, oh ! mais qu'est-ce que j'radote ? Mais c'est l'expression même du Canada, c'est nos petits voisins, nos petits cousins chéris, nos petits frères tout mignons, la gang à Margaret Pet, boy ! ça c'est de la culture !

Puis, hm hm hm... Peter GABRIEL. Début poignant, piano banal, guitare hululante et savante (un FRIPP honteux, caché dans un coin sombre et sous le pseudonyme transparent de Dusty Road, le sentier boueux, évitant les photographes, sans qui l'ensemble aurait l'air de cacophonie mais qui joue comme un as noyé dans la soupe épaisse) et, washhhh ! ça décolle ! On y va. Un "I will find out" plein d'échos hideux sublime, GABRIEL démentiel à la sauce antan vaguement, showman comme un monstre. Et "Waiting for the big one", le petit fameux disparaît et surgit soudain où ? dans la foule; il descend les esacliers, chantant le souffle maigre dans un micro sans fil strident de feedback, et... vous le savez dejà, saute sur un filanzane énorme tel qu'un pape debout sur sa sedia gestatoria, et se fait porter, pendant qu'Hunter (le guitariste d'ALICE COOPER) chie du gros heavy à la LYNX. La voix synthétisée superbe, GABRIEL continue; puis ça tombe dans le farfelu gaga (un sommet dans le genre) l'égotrip ampoulé décadent et ses piètres "Wanna be 'lone", un "Salsbury Hill" charmant, la trame anémique (question de goût toujours) avec des distortions agaçantes, des petits cris très bof ! Ca fait adolescent heavy, la foule a l'air d'aimer beaucoup, c'est commercial, avec un scénario musical usé à la corde, les éclairages accusent d'un manque d'imagination gogo, GABRIEL est un musicien sans envergure (mais quelle voix !) il se prend pour Mick Jagger, c'est du niveau de ROXY MUSIC, ça descend même jusqu'à jouer, vraiment pied "All day and all of the nights" des Kinks (du 1968 atroce), ça fait civilisation ketchup, c'est rushé, les chaos matraquent.

Un "Back in N.Y. City" de GENESIS défiguré qui sonne assez fond de garage avec plein de cris pitoyables veut flatter et plaît, un second rappel : "Modern love" qu'on rejoue pour la troisième fois ! Vous vous rendez compte ? Non, probablement.

Sortons d'ici. Et deux jours plus tard, revenir.

Les mythes descendent de vastes escaliers, qui se décrépissent petit à petit, très lentement, se vulgarisent, et qui jouent désormais sans passion des chefs-d'oeuvre de routine magistraux et superbes... et le temps passe et JETHRO TULL, Forum, Montréal, mars 25, 1977, un spectacle impeccable mais vieillot, fatigué presque, bourré de hits du temps d'Aqualung (1971), avec un accent prononcé pour les rocks heavy très sublimes à l'époque... L'époque, bien sûr, toujours l'époque, on vieillit. Tout s'est désintégré : plus de théâtralités, plus d'extravagances surréalistes, plus d'imporivsations et un programme dérisoirement mais d'exécution fameuse limité à quatre pièces du récent pharamineux "Songs from the woods". Je sors confus, mi-ébloui mi-déçu (un grand freak de Tull indecis) et... Bon, je ne sais pas, je suis sûr de rien; nous irons revoir le show question de ne pas radoter.

Otrawa, le 26 mars 1977. Terne malgré le bleu ciel, c'est un bled minable, avec d'affreux restaurants rarissimes, de l'english partout, des passants le look campagnard ontarien, des asiatiques flegmatiques, des fardés genre 1960. Rue Banks : camelote, librairies médiocres; côté disques : les Trebble Clef, assez bien fournis, du commercial à l'import. Vibrations down.

Civic Center : une salle assez bonne de type aréna encore au stade ostrogothique de l'admission générale, avec des foules barbares d'écrabouilleurs hystériques. Personnellement rien vu d'aussi cannibale depuis novembre 73 (où pour GENESIS, une jambe plâtrée, en béquilles, on m'avait fait fracasser une vitre du centre sportif de l'UM). La pagaye a la sauce baroud est si raide ici qu'on ouvre une heure et demie avant le spectacle, on essaie d'éviter les meurtres.

On entend parler que de Zeppelin, de Zappa, d'Alice Cooper, de Jeff Beck; partout ça boit du fort, vodka, whisky, rhum, c'est "wild country", on se croirait au stampeede, c'est un public de foire agricole ontarienne, les pouilleux de Hull je peux pas les voir. Ca boit du Coke et ça mange des hot-dogs, ça se lance des bouteilles vides, des cartons, des bidules à étincelles d'un bord à l'autre; un roadie de TULL nous dit qu'Anderson traite les canadiens de "savages", que le début chorale de "Songs from the woods" c'est du lipsing (!) et que les ballons qu'il nous lance c'est pour se moquer la foule. Humour noir ? C'est très loin de De Quincey (1785-1859).

Début de show magnétophone identique à hier : du carnavalesque avec sax ténor et flûte qui traîne un quatuor à cordes classique brillant, ça vire orgue et synthé cosmiques, puis menuet synthétisé. Ian Anderson, cheveux courts, chapeau melon écarlate arrive... explosion de foule.

Un charmant "Wondering aloud", un "Skating away" singulier, un "Jack in the green" délicieux plein des synthés beaux de David Palmer en smoking, un "Thick as a brick" moins pétant qu'à Montréal, un "Songs from the woods" où Glascock excelle étonamment, un air inconnu très rock progressif à la salade Jethro Tull... avec de la guitare acide de la génération d'Hendrix, un solo de batterie fracassant : du TULL standard quoi, rien qu'une cédille en deça du show de septembre 75. Anderson vieillit, triste gesticulant, que les flashes de jadis poignardent. "It's been a long time, still shaking my wings, well, I'm a glad bird, I got changes to ring". Le show passe, le temps passe. Absurdité à la Beckett ? "It was a new day yesterday, but it's an old day now". La foule a franchi les barrières et l'on tape du poing sur la scène, c'est très... bof! trouvez-le vous-même. Entracte.

On entend du "français" (!) canadien : "la scalier est à drette, man ! La crowd a fouaire dans scalier, tcheck ailleurs !"

Ca reprend, "Velvet Green", quelques colons lancent une bombe fumigène qui percute la guitare d'Anderson, ça se casse la gueule dans un coin, le show s'interrompt, c'est très cannibale je vous dis. Au début de "Hunting girl" on lance un cruchon de vin d'un gallon sur la scène, entre Anderson et Glascock, la fin du concert est assez nerveuse. Un "Too old to rock'n roll" très décadent, qui fait cirque mélo dépassé. Sans Anderson, un air sublime de claviers de style renaissant clownesque à la début de "Passion play", etc. etc.... (quatre des six derniers morceaux, rappels compris, datent d'Aqualung) et l'on s'en va, le pouce encore, et la nuit, aimer la vie, l'aventure et qui sait ? L'oiseau rock (en passant, c'est pas mon surnom mais celui de cette page).

Et JETHRO TULL ? Deux shows : il n'y a plus de doute, le ménestrel panique est essoufflé, c'est toujours au-dessus des deux-tiers des groupes progressifs mais pourtant vieillir, marcescent; de studio génial à plateau flapi. C'est très bon, mais c'est moins bon, l'avant-garde d'hier, la garde d'aujourd'hui. Gardons-la, c'est loin d'être mort; mais fouinons ailleurs.

Au Plateau (la salle où l'espace entre les bancs vous dérotule) le Philip Glass Ensemble, un septuor à saveur cosmique étonnant, classé dans la "new music" avec Terry Riley et le superbe Steve Reich. Un concert excellent, très parti, hors-temps, séquentiel et méditatif avec des évolutions structurales dosées avec un brio impeccable et la meilleure voix de femme, Iris Hiskey, que j'ai entendue de mes pauvres vingt-trois ans, unique, exceptionnelle.

Moins percutant, bien qu'en quadriphonie, SHANT à la salle Pollack de McGill, un trip continu de plus de deux heures, vogue contemporaine-cosmique flyée, dont l'auteur nous demande de ne pas briser le charme d'applaudissements après. Noirceur, rien sur la scène (un joueur de magnétophone au milieu de nous) et des bons rushs très décollés, des crescendos sans fin, des vols planés que brisent malheureusement des bouts de conversation philosophico-orientalo-snobs et des étirements qui font songer à des poules "boostées" aux hormones. Mais bon bravo et enfin...

TANGERINE DREAM à la P.D.A. deux soirs d'affilée (premier soir au banc AA2, second L1), concerts surpenamment semblables, mêmes riffs, même brio, même déroulement et dans le même ordre (eh oui, c'est moins improvisé qu'on le croirait), avec des basses poignardantes et des guitares garrochées, et des synthés, des synthés, des synthés. Un second rappel meilleur le dimanche, une première partie supérieure le samedi. Le light show surprenant (dont quelques sortes de films polychromes B.D.) fait pardonner les distortions de son (en Europe ils ont le courant sur 50 cycles, ici, eh bien, c'est du 60, alors ? Ajustements trop délicats ?) Enfin... Je laisse à Marc Desjardins le soin de vous démêler ces trois concerts cosmiques immanquables, étant quelque peu sorti du rock où l'on me confine (mais toujours aux oiseaux !).

Dernier détail : La P.D.A. qui n'aime pas beaucoup de se truffer de jeunes gens, compte tenu des tapis et des bancs brûlés, des mégots de joints (vous imaginez cinémascopiquement le scandale ?) et autres détails affolés, la P.D.A. donc, manifeste un mépris singulier barbelé d'arrogance étonnant à l'égard du québécois et de la réalité québécoise et se fout notre gueule en nous remettant un programme assez banal où le texte anglais consacré à la présentation de TANGERINE DREAM fait 99 lignes et en français : 41, calculez vous-mêmes le pourcentage. Le texte français n'est d'ailleurs qu'un résumé traduit de l'autre, mal fait bien entendu, où l'on dit qu'ils possèdent quatre disques d'or à leur crédit en France "comme à travers l'Europe", ce qui est faux : ils n'en ont pas huit en tout. Il est décevant de voir des musiciens de cette classe présentés si misérablement, c'est grotesque... Mais vous savez, même "Place des Arts", ce n'est pas français, le terme juste étant "Cité", aussi, passons... Nous n'avons pas fini de nous faire insulter encore, et de toute façon vous allez voter "non" à vous savez quoi... Bonjour chez vous.

Clodomir Sauvé

Photo Yves Chartier



RENCONTRE AVEC RED MITCHELL
par Christian Belleau

Photos : Christian Belleau



A l'occasion de la sortie de son disque "Comme je suis", nous avons rencontré Red Mitchell, guitariste virtuose. Cet article vous le présente comme il est.





Je ne sais pas si vraiment il y a eu des gens pour me donner le goût de persévérer comme guitariste; ça c'est assez drôle. Bien sûr mon père a été la base de tout, mais quand j'ai commencé à jouer un peu partout, arrivé à ma carrière, ne ne sais s'il y a eu des gens qui m'ont fait découvrir. Je pense que finalement c'était en moi. Je veux dire qu'il n'y a eu personne pour me faire de cadeaux. J'ai toujours conduit ma barque, sinon j'aurais été détruit cela fait bien longtemps. J'ai joué avec du monde le fun, mais si j'avais pas été le fun moi-même, je ne pense pas que ça m'aurait rendu plus le fun. C'est peut-être un peu méchant... non c'est pas méchant, j'ai pas de haine quand je le dis. Si j'avais pas eu envie de le faire, personne ne m'aurait aidé à le faire.

Avec Luc Cousineau, j'ai fait beaucoup d'accompagnement. C'était intéressant à bien des points de vue, mais c'est toujours de l'accompagnement. Tu ne te personnifie pas vraiment, tu ne t'accomplis pas. Il faut qu'à un moment donné, tu te ranges. Si tu n'as pas le cran de le faire, tu ne le feras pas. Mes influences ne viennent pas nécessairement du monde avec qui j'ai travaillé. Avec qui tu veux travailler, c'est une histoire, avec qui tu peux travailler, c'en est une autre, et avec qui tu as travaillé c'en est une autre aussi. Mon style n'est pas facile à classer, si je me base d'après les disques que j'écoute ou les shows que j'ai vus. Mon style vient de la digestion de tout ça. On se personnifie d'après ce que l'on choisit, ce que l'on entend, c'est toujours pas rapport à l'environnement, aux autres. Finalement, je pense que tout le monde a quelque chose d'intéressant à donner. Mais je ne sais pas... c'est difficile pour moi de m'écouter et de dire par qui j'ai été influencé. Il y a probablement d'autres personnes qui peuvent le dire, mais pas moi. D'après moi, ma musique elle est moi. Toutes les personnalités qui ont percé sont celles qui ont persévéré avec leurs propres idées. Evidemment, tous ont été influencés par d'autres. Comme Keith Richard l'a beaucoup été par Chuck Berry. Pour chacun cela a donné un style. Ecoute Beck... il est évident qu'il a été influencé par Hendrix, mais cela a donné Beck, et il n'y en a pas d'autre qui joue comme lui. Les idoles, c'est important. C'est comme si tu étais en train de te noyer et que quelqu'un te sauvait la vie. Ca veut pas dire que tu vas le voir tous les jours et que tu vas l'imiter; ça peut te donner une direction et ça peut t aider à te retrouver. Il y en a qui ne sont pas capables de le faire.

D'après moi, si tu as envie de faire quelque chose, tu le fais. C'est ce qui m'a poussé à changer et à m'en aller de mon côté après avoir accompagné Pauline Julien, Diane Dufresne, Renée Claude, Michel Pagliaro, Luc Cousineau, Claude Dubois, Jean-Pierre Ferland, Roger Gravel. Pendant longtemps, l'idée d'un changement était indécise et inconsciente. Je ne me posais même pas la question. J'arrivais à Radio-Canada et ils me disaient : "Red, fais-nous quelque chose..." si cela manquait d'arrangement, j'inventais. Et puis je me suis demandé pourquoi je ne gardais pas mes inventions au lieu de les donner aux autres, cela pourrait me servir. Et souvent, tu n'as pas de crédit à Radio-Canada. Quand j'ai fait mon studio sur Sanguinet, j'ai commencé à évoluer dans le son. J'ai compris l'importance que ça peut avoir. Maintenant je ne peux plus faire un album sans le produire moi-même ou avec l'aide de quelqu'un avec qui je sens avoir plus d'emprise, à qui je peux me confier entièrement. Maintenant, "I got my own trip", et c'est pour ça qu'il y a eu beaucoup de frictions dans mon album; il y a beaucoup de monde qui sont sortis du studio parce que je ne voulais pas passer à côté de ce que je voulais faire. C'est la première fois que ça m'arrive parce que c'est la première fois que je disais au monde : " Moi c'est ça". Ca s'appelle pas "comme je suis" pour rien.

Pour ce qui est de la direction, j'ai pas à la définir ici; la direction est sur le disque, tu vas l'écouter et puis c'est toi qui vas la définir. Je l'ai définie en la mettant là, il n'y a là rien de nouveau puisque c'est depuis mon enfance que je traîne tout ça derrière moi. Aujourd'hui, j'ai décidé de la mettre là; ça veut pas dire que c'est la fin du monde, ça veut tout simplement dire que cette année, en 77, avec les moyens que j'ai, j'ai fait ça. Et l'année prochaine je vais peut-être avoir vingt mille au lieu de onze ou douze mille.

Mon disque ? C'est sûr que c'est à base de feeling et d'expérience, à base de toute l'expérience que j'ai acquise pendant tout un temps, en traînant dans les studios à Abbey Road, à Paris, un peu partout. C'est sûr que quand j'étais à New York ça m'a beaucoup aidé. Je ne pense pas que ça soit des gammes qui m'aient mené bien loin dans ce long-jeu là. D'ailleurs, je ne suis pas entièrement pour les écoles de musique. De la musique, c'est comme respirer, ça ne s'apprend pas. On vient au monde avec; ceux qui ne savent pas respirer, ils meurent. Evidemment, tu peux faire poser des poumons en caoutchouc avec une pompe à côté. Il n'y a personne qui va pouvoir dire que tu ne respires pas. Mais dans n'importe quoi, il faut que tu t'organises par toi-même, il ne faut pas que tu te sentes ou que tu sois dépendant de quelqu'un. Il faut que tu sois en mesure de prendre tes décisions toi-même.

Moi, j'aime beaucoup les masses, le feeling de masse, de collectivité. J'aime une espèce de feeling où je vais sentir qu'il n'y a pas un gars ou une fille qui ne m'aimera pas. C'est toute une gang qui va m'aimer. moi, je vais être bien là. Je ne pense pas être un gars d'élite, pour pouvoir impressionner tout le monde, et les dépasser. Finalement je ne pense pas que ça soit ma façon de voir et de faire. Je ne suis pas né pour faire de la musique, j'ai choisi d'en faire. En fait, je ne l'ai même pas choisi, je n'ai jamais fait autre chose. Je ne sais vraiment pas faire autre chose. Lorsque j'avais dix ans, j'ai eu ma première guitare; c'est parti et ça ne s'est jamais arrêté. Je ne pratique pas beaucoup, mais je pratique tout le temps dans le sens où je vais souvent à l'Alternatif ou chez Fantasmagoria; je peux m'asseoir trois heures pour écouter de la musique. Pour moi, ma tête évolue; et d'après moi les doigts n'ont rien à faire avec la tête. C'est tout une question de tête; si tu n'as pas la tête pour diriger les doigts, oublie ça. Tu peux les faire pratiquer douze heures par jour, et il peut ne rien se passer du tout. Les doigts vont aller là où la tête va aller; c'est une question de tête et de ventre.

Cette année, j'ai produit Robert Toupin, j'ai produit Cano, j'ai aidé Luc à la production, j'ai produit le mien, j'ai aidé Lelièvre. C'est plus fort que moi, à un moment donné, je suis engagé comme guitariste, et je me retrouve derrière les boutons. Quelquefois je peux trouver que ça manque d'imagination, alors je sors mes idées, et tout le monde est toujours d'accord, toujours très enthousiaste. Alors là, on réussit à se diriger vers quelque chose de plus solide, de plus substantiel. C'est dans les studios que je me sens vraiment chez nous, j'aime écouter. S'il y avait un lit dans le studio, probablement que j'y dormirais... mais pas tout seul par exemple. Je peux parler de Cano par exemple : à un certain moment un bonhomme de A&M est arrivé et puis il a demandé ce que l'on pensait faire du groupe. Moi j'ai suggéré, et surtout à cause de leur accent spécial, de les laisser aller comme ils sont, sans rien changer; sauf que lorsqu'on va sentir qu'il y a des choses qui clochent, de les pousser davantage dans ce qu'ils font, de les diriger dans le travail de studio, les mettre en harmonie, donner des idées musicales. On les a pris, on les a suivis, on les a aidés comme ils étaient, puis d'après moi c'est ça le travail d'un producteur; et puis il y a aussi les sons, chercher des sons, des timbres, des idées, opérer des changements, voir dans l'ensemble des choses ce qui rend le groupe à son meilleur, sans pour autant en changer la texture, la couleur et l'essence. C'est presque de la cuisine. Tu ne changes rien, mais tu apprêtes tout cela ensemble. Tout devient important.

Le spectacle que je veux monter donnera la chance à tout le monde qui veut et qui peut faire quelque chose, de le faire. Cela va être mon spectacle, si le monde veut venir me voir, d'accord, ils vont me voir, mais ils vont voir autre chose aussi. Je veux tout mettre en valeur, parce que je pense que tout seul, n'importe qui ne peut pas faire grand chose. Ca prend beaucoup de "stars" ensemble pour faire quelque chose, pour faire une unité. Pour ce qui est du show business, en ce moment ça n'est pas un gros problème. Il n'a pas encore commencé à me ronger. A un moment donné tout le monde se lance sur toi, et là tu ne sais plus où aller; ou bien tout le monde te descend, et là tu ne sais plus où te mettre non plus. Tu ne sais plus quoi donner. Je n'en suis pas encore là.

Je pense que je me définis de la même façon qu'un autre musicien du Québec, mais comme moi je suis moi, je pense d'une façon, je perçois d'une façon, tandis que la perception d'un autre musicien sera toute différente; ce qui donne des personnalités comme Fiori, comme Charlebois, etc... Le fait que je sois moi me donne une réception qui fait que je donne ceci, Charlebois va donner cela, et Fiori va donner autre chose. On est tous dans le même bateau. Etre Québécois, c'est être anglais, américain, français, qu'on le veuille ou qu'on le veuille pas. Moi, j'ai vécu aux Etats-Unis, j'ai vécu en France, et ici je me rends compte qu'on n'a pas encore une personnalité bien à nous. Les violons, ça ne nous appartient même pas; ça nous vient des écossais et des bretons. On a une culture dans la langue, mais on n'a pas d'authenticité. Le Québec, pour moi c'est un tremplin, et je trouve fantastique d'avoir une place comme le Québec, parce qu'on a la chance de faire beaucoup de choses le fun, et puis tout le monde est assez ouvert, les stations de radio commencent à être de plus en plus ouvertes.

Copier c'est comme la personnalité. Tu peux copier mais une copie c'est jamais l'original. Tu peux copier une peinture d'Utrillo, essayer de la reproduire, tu ne pourras jamais reproduire les mêmes vibrations, le même feeling, les couleurs et les teintes. Cela signifie que lorsque tu perds ton temps sur sa personnalité, tu oublies de développer la tienne. C'est le défaut de beaucoup de musiciens, de peintres, de gens en général, d'être inhibés par d'autres, d'être effacés au lieu de prendre quelque chose de quelqu'un et d'en faire quelque chose de très personnel. La meilleure façon de rendre grâce à quelqu'un c'est de faire quelque chose de personnel à partir de ses idées. Il faut être comme l'on est, avec ce que les autres font et ont à donner.

Pour l'instant, j'ai déjà des chansons en anglais; c'est une tentative, un foetus anglais. Eventuellement je vais faire un 45 tours et un long-jeu anglais. D'après moi, la langue c'est une culture, c'est pas de la politique. C'est tout simplement pour mieux communiquer avec le monde. C'est pour donner à quelqu'un ce qui lui revient. Tu lui donneras peut-être pas ce qui lui revient, mais il va quand même être ce qu'il est. Tu ne lui enlèvera pas sa personnalité. Pour finir je voudrais faire savoir que je vous aime tous. Je me sens bien maintenant et j'espère que vous vous sentez encore mieux que moi, avec moi.

OFFENBACH

par Bruno Dostie

(Photo: Claire Beaugrand-Champagne)

Quand un cri devient parole

Offenbach teint en blonde

J'écoute et réécoute le nouveau disque d'Offenbach avec un plaisir grandissant, mais plus je m'en imprègne, moins j'ai le goût d'en parler. A quoi bon, me dis-je ? Tout ce qu'il y a à en dire s'y trouve déjà dit, avec une stupetiante clarté, par Offenbach lui-même. Il suffit d'écouter. Tout le reste serait paraphrase et je me demande à quoi elle servirait.

Pourtant, je connais tellement de monde qui refusent d'écouter Offenbach que j'ai peur que ce cri, qu'il est pourtant devenu impossible de ne pas entendre, soit malgré tout ignoré.

Moi-même, je n'ai pas toujours été le fervent d'Offenbach que je suis devenu. J'avais été bien sûr un auditeur de sa "Messe des morts" à l'époque, sur les ondes de CHOM, comme tellement d'autres; j'avais aimé le film "Bulldozer"; aimé aussi les rares chansons entendues à la radio (toujours les mêmes d'ailleurs). Mais ça n'est qu'à son retour d'Europe, avec le spectacle du printemps 1975 au Café Campus, que j'ai vraiment eu le coup de foudre.

Les brutes et le bulldozer

Depuis, j'ai souvent revu Offenbach, j'ai vécu de grands "trips" sur sa musique, j'ai découvert ses disques, j'ai même personnellement connu ses membres qui peuvent être charmants. Mais si je continuais d'en parler en bien à chaque occasion, secrètement, je m'en lassais. La pesanteur parfois insoutenable de cette musique, le monotone assaut de décibels que devenaient les spectacles de ce groupe qui ne se dépassait plus, l'indifférence que ses membres affichaient à l'endroit d'un public qu'ils prenaient au contraire un plaisir sadique à torturer avec l'air de vouloir l'aplatir de son bulldozer sonore, le renouvellement trop parcimonieux de son répertoire enfin, tout concourait lentement à me désintéresser d'Offenbach.

"**Never Too Tender**", microsillon en anglais paru l'automne dernier, n'avait pas amélioré les choses. Je trouvais ça plate. Tout ce que j'espérais, c'est qu'enfin débarassé de ce vieux rêve, le groupe revienne avec quelque chose de franchement meilleur.

Ce que je ne savais pas, c'est que de son côté, tout aussi secrètement, Offenbach changeait. Et c'est d'ailleurs en écoutant ce nouveau disque que j'ai compris rétrospectivement l'intérêt de "**Never Too Tender**" en tant que recherche formelle et que perfectionnement de l'interprétation. Mais en plus de ces progrès, plus exactement accomplis lentement à travers les étapes de sa longue carrière, ce tout nouveau disque témoigne d'une conscience plus surprenante de ce qu'est Offenbach et de ce qu'il a à dire de la part de gars qu'on avait fini par prendre pour les brutes qu'ils jouaient.



La voix de Gilbert Langevin

En tous cas, rien qu'à écouter ce disque, on devrait mieux se rendre compte à quel point le groupe est bon, insurpassable même dans son genre.

La prise de son de Ian Terry est excellente, le mixage isole mieux chaque musicien sans faire perdre sa formidable cohésion au groupe, et les nombreux solos qui ponctuent ce disque permettent en effet d'apprécier les qualités des musiciens autant que l'efficacité du groupe. Ce pauvre Johnny, en particulier, que le showbizz s'entête à considérer comme un mauvais guitariste, devrait convaincre tout le monde qu il est aussi bon que ses trois camarades.

En fait, le son d'Offenbach — qui ne constitue essentiellement qu'une seule voix, et la plus homogène que l'on connaisse ici — se compose fondamentalement de cinq instruments : la batterie, la basse, l'orgue ou le piano (il arrive qu'on les entende ensemble, mais en général il y a toujours un clavier dominant), la guitare et la voix de Gerry (les harmonies vocales sont plus fréquemment employées aujourd'hui, et avec un impact saisissant, mais de même que le violon s'ajoute à ce disque, elles demeurent accessoires). Et il faut se rendre à l'évidence que chacun de ces cinq instruments est aussi habilement manié, qu'ils se justifient l'un l'autre, et qu'il n'y en a pas un qui soit plus brillant ou qui en dise plus long.

Et de ce point de vue-là, "**La voix que j'ai**" de Gilbert Langevin est hélas un piège dans lequel on tombe trop facilement. Personnellement, c'est une chanson que j'adore, mais ce que j'entends autour de moi fait craindre qu'elle n'en empêche plusieurs d'adorer aussi les autres qui sont pourtant toutes aussi belles. Le texte de Langevin est admirable, et Offenbach s'est donc arrangé pour que chacun le comprenne bien. Mais comme cet arrangement met la voix de Gerry en évidence, et que la voix rauque de Gerry ressemble à cette "voix brisée par l'alcool", etc., dont parle le texte, un public friand de chansons françaises a vite fait de se mettre à aimer Gérald Boulet et ses Offenbachs comme d'autres aiment Mick Jagger et ses Rolling Stones.

Le blues le guette

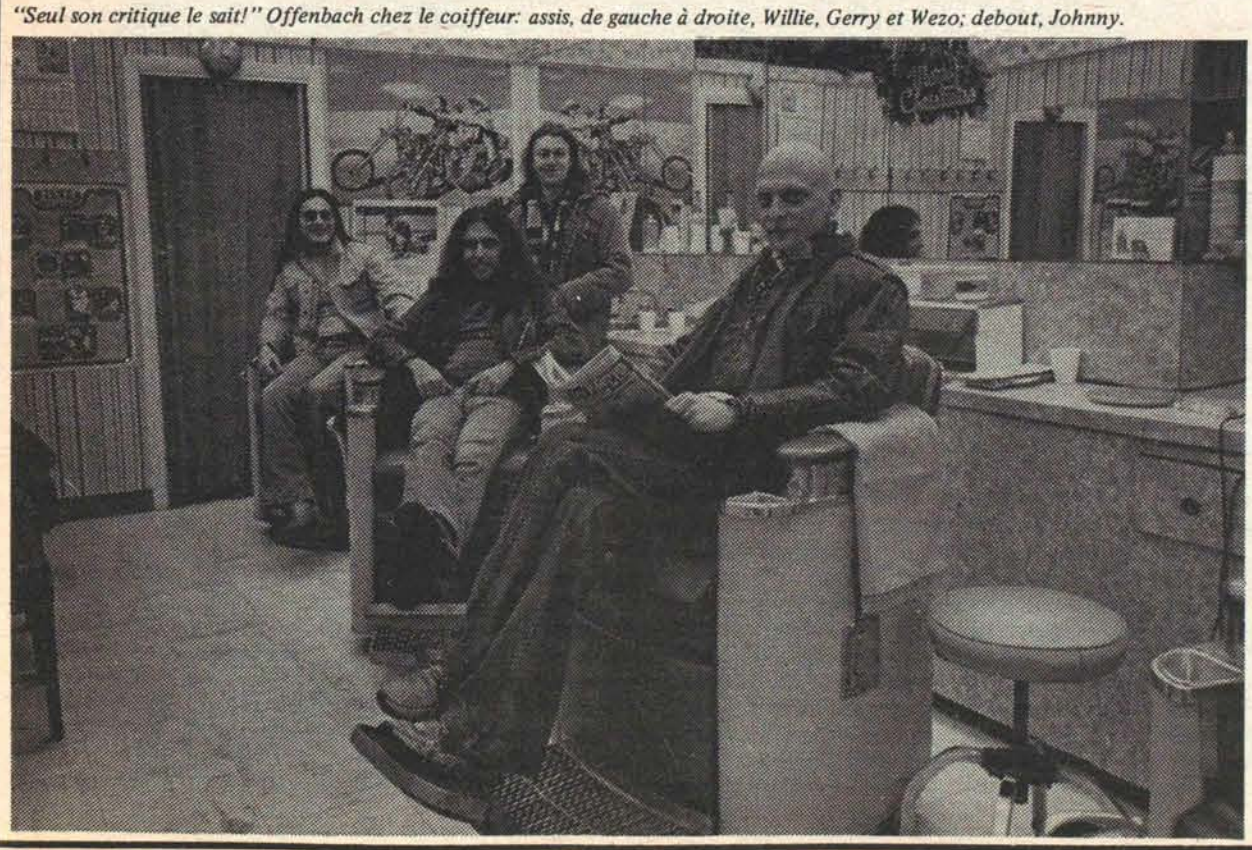
Pourtant, cette "voix d'animal sauvage", etc., est évidemment la voix d'Offenbach, cette voix à cinq parties, et la stupéfiante clarté dont j'ai parlé est justement le fait, pour Offenbach, d'avoir choisi ce texte-là, d'avoir en fait réalisé un disque qui, de la première note et du premier vers aux derniers, traduit avec une précision proprement géniale, et sans doute pas entièrement délibérée, ce qu'est Offenbach et ce qu'il a toujours été, dans l'incompréhension où il poireautait. Il faut d'ailleurs mettre en parallèle cette deuxième plage de la face B qui s'appelle "**Le blues me guette**". Ca n'est plus la même voix (Gerry à son meilleur en fait) et surtout cette voix-là que les mots de Langevin expriment si bien. Mais cette fois, au lieu d'être distraitement captivé par la raucité d'une voix, c'est Offenbach-bulldozer que nous sentons nous passer dessus et nous faire sentir jusque dans nos os moulus ce que ça veut dire que d'être "une voix usée par l'inquiétude", etc. Et en même temps, avec "**Le blues me guette**", on fait mieux le lien qu'il y a avec tant de chansons d Offenbach, depuis la première.

Le condamné à vivre

"**Victoire d'amour**" qui ouvre ce disque et qui chante la religion de l'amour avec un vocabulaire mystique, reprend en fait le fil avec "**L'hymne à l'amour**" d'Edith Piaf qui terminait "**Tabarnak**", le précédent disque en français d'Offenbach. Ce langage est digne de Piaf en effet; cette dévotion aussi. Sauf qu'on savait bien, à l'époque, qu'en chantant "je me ferais teindre en blonde / si tu me le demandais", Offenbach n'était pas sérieux. Il refusait au contraire tout compromis, envoyait chier celle qui l'aimait, et ne faisait que répéter : "Prends-moé comme je suis ou prends-moé pas !". Ce nouveau disque est donc l'histoire d'un amour qui se ressaisit, s'explique, s'autocritique, s'assume et finit par se donner complètement, par accepter même de se faire teindre, même de crever d'amour. Et ça donne la dernière chanson du disque, "**La jeune lune**" — la première chanson d'Offenbach qui ne soit pas "heavy"!

Le blues, le blues dont les femmes étaient jalouses parce qu'il était une fraternité virile devant la mort qui excluait les femmes, est dépassé. On fera encore du blues, certes, mais la femme pourra dorénavant s'y joindre aux chums. Des métaphores homosexuelles l'expriment : au "le ciel bleu peut s'effondrer" de "L'hymne à l'amour" répond "le ciel peut s'éveiller" du "Condamné à mort" de Genêt, où le violon se manifeste comme la part de féminité acceptée par l'Offenbach qu'on retrouve ensuite transfiguré dans "La jeune lune". C'est moins parce que l'Offenbach-animal-sauvage a été dompté que parce que l'Offenbach-muet-de-rage-et-chauviniste est arrivé à parler — en même temps qu'il découvrait l'égalité de la femme : "On est homme et femme, semble-t-il dire, il faut s'parler !" Et cet Offenbach-là peut cesser de nous bulldozer, se mettre à nous parler face à face, et à nous aimer. En retour, délivrés de la terreur qu'il nous inspirait, nous pouvons enfin entendre son cri, découvrir qu'il est musique, et l'aimer. C'est un cri que "**La voix que j'ai**" explique, mais c'est un cri que toute la musique d'Offenbach pousse, et c'est sans doute la victoire de l'amour qu'au moment où on le reconnaît, il devient parole...

"Seul son critique le sait!" Offenbach chez le coiffeur: assis, de gauche à droite, Willie, Gerry et Wezo; debout, Johnny.





Chronique très chronique

Une alternative esthétique, subtile et tripante, flyée, je dirais aventureuse, n'est pas tout-à-fait le purin commercial truffé de rondelles de bananes qui passe à la radio vers les 19 heures, vous vous doutez bien, sans quoi je suis étonné que vous soyez même rendus jusqu'ici. Les gros journaux qui payent gros leurs gros journalistes qui ne parlent que des gros noms, qui les entretiennent; cela va de soi. La télé on n'en parle pas, des tapirs la trompe dans le trou de cul semblent plus progressifs. L'on ne peut pratiquement parler que de ces "scraps" gondolées dans le style asphalte à Matapédia que les cravatés cigareux du show-business canadien, des mentalités de toasters, vous choisissent pour votre culture (!), en bonus : quelques grichements quand ce n'est pas deux fois la même face sur le même disque etc. etc. et plus de la moitié des magasins qui réemballent les pizza de plastique, 8 fois sur 10 le peuple ne retournant pas ses monstres défectueux etc. etc. mais parler des imports méconnus, voyez-vous, paraîtrait que c'est prétentieux intelligentsia blablabla capoté freak marginal snob and so on... (Ma foi, le cas de **GENTLE GIANT** en 71, de **GENESIS** en 72, de **TANGERINE DREAM** en 73 !) et l'on ne parle presqu'exclusivement que des nouveautés, et les gros noms font leurs feux d'artifices qui nous distraient lentement et la cohérence est systématiquement systématisée, on donne le nom, le numéro, blablabla (ABCD, 1e, 2e, 3e, 4e), il n'y a pas de suite dans la présentation, c'est un discours continu, les parties sont sans rapport. Même si dans la vie ce n'est pas ainsi que les choses se présentent. Ce jeu devient illusoire.

Parler des disques ? Oui. Probablement. Quelqu'un d'obscur et de merveille, un suédois flyé de l'électronique symphonique planant doublé parfois d'instruments classiques tripotés dans les élixirs cosmiques à laisser dans la brume "**Phaedra**" de **TANGERINE DREAM** (again !), un feeling de fjord hanté de spectres légendaires, du film impressionniste. Une dizaine d'albums dont les excellents "**Erik XIV**", "**Nattmara**" traduisez cauchemar, "**Gustav III**" et plus spécialement "**Strömkarlen**" (1973 EMI 06134785) et sur "**Shangri-la**" (1967/1976 EMI 061 35151) ou si vous préférez : musiques d'opéras photographiques, de ballets islandais, de sculptures musicales, symphonies authentiques spatio-temporelles. Le nom, **RALF LUNDSTEN**, du transgalactique bourré d'oiseaux, dont l'amateur de **KLAUS SCHULZE** sera gavé. Gavés de **SCHULZE**, nous le sommes avec l'arrivée de l'album "**Mirage**" (1977 ISLAND ILPS 9461) un trip superbe, très stylé, armé jusqu'aux dents de synthés hypnoides et planants. Si l'on peut déguster les vibrations sublîmes de l'as germanique tout-à-fait "parti" on ne peut toutefois que broncher devant ses pitreries théoriques (il écrit patateusement que la perfection pour un artiste "is only a question of quantity not quality". Cette fois-ci toujours aussi "ah!" ce cher **SCHULZE** semble d'explorer le thème du roman bien connu d'Orwell "a984", et l'album est honnêtement très bon malgré les théories excentriques.

Mais les synthés ne servent pas qu'a traverser le brouillard et très loin d'un **EMERSON LAKE & PALMER** et de l'indicible "**Works 1**" (1977 ATLANTIC SD 2-7000); ouais, la pochette est très très belle (je pare les feed-backs, je réponds d'avance !), très loin de TOMITA aux tomates et de RICK WAKEMAN automate qui ne trouve toujours pas mieux que de gros plagiats de Lizt et du semi-classique où tout n'est qu'apparente difficulté, trompe-l'oreille et frime (pour reprendre des expressions de J.M. Bailleux de Rock & Folk) dans son récent "**White rock**" (1977 A&M SP4614), sans parenté avec l'excellent **VANGELIS** quoique mmm...), mais des synthés succulents, il risque de sombrer dans l'ignorance un duo britannique excellent qui illustre le "**New Atlantis**" du prophétique utopique Francis Bacon (1531-1626) du nom de WAVEMAKER (1977 POLYDOR SUPER 2383 434) dont l'art est tout simplement merveilleux, de facture surréelle et mélodieuse, symphonique, serein.

Autant la douceur poétique coule de gulf-streams rêveurs dans **WAVEMAKER**, autant chez **WHITE NOISE** il peut grouiller des bibites électriques, très vertigineux. Deux albums à son actif, numérotés, le second (1975 VIRGIN V2032) est un concerto pour synthés devant lequel les doigts d'EMERSON ont l'air de chenilles, c'est assez spécial mais n'est-ce pas au fond ce que l'on cherche ? Evidemment, vous pourriez être désappointés, comme moi par exemple en écoutant le dernier **PULSAR** (Groupe de France) au titre de "The Strands of the future" (1976 KINGDOM KA 20.226) où se pulvérisent les charmes originaux du précédent pour se cristalliser dans une panoplie de plagiats flagrants de **GENESIS**, de **PINK FLOYD**, de **LE ORME**, de **SENSATION FIX**, de **KING CRIMSON** (I talk to the wind), de **TANGERINE DREAM** etc. etc. un feeling vieillot, du cliché, presque de la prostitution : des français qui chantent en anglais. De fanné et de britannique superbe le dernier **PROCUL HARUM "Something Magic"** (1977 CHRYSALIS 1130) qui n'a rien perdu de son ampleur rock classique de type "Shine on brightly" et qui, très nostalgique inexorablement qui vieillit, nous plonge — l'art naïf — dans la très savoureuse fable de l'Arbre et du Ver et qui, ma foi, est très sincèrement amusante.

Une atmosphère plus hagarde, plus désarroi est le **PETER HAMMILL "Over"** (1977 CHARISMA CAS 1125) dont l'import nous arrive. Très schizoïdement égo saccagé romantique (le Je de DeNerval, le Je de Baudelaire) aveuglément peine d'amour poignardante. Une musique plutôt anémique en comparaison d'avant, old-fashioned 1969 psychédélique. Un morceau génial : "Autumn" avec un violon saisissant. Un album nonobstant terrible à traverser, déchirant, difficile, et dont les seuls amis (qui voient dans le poète **HAMMILL** un miroir déformant) sortiront enrichis, comme plus vieux. L'intensité, la densité des émotions de "Over" n'est pas très "normale"... et cela n'est pas fait pour les gens "normaux".

Et comme ça on arrive en bas de la page et on a visité dix disques et c'est mieux que les mois précédents pour la quantité. Ecrivez-nous des tartines au caramel que vous voudrez, ça manque de feed-back (sauf, bien entendu les mordus de GENESIS et GABRIEL) et bon, vous auriez tort de prendre ce qui vient pour un pseudonyme mais ce ne serait pas la première fois qu'il me fait le coup.

RICK WAKEMAN
White Rock
A&M Records SP-4614

L'agile claviériste dont l'écriture, dans les références à l'histoire de la musique, n'est pas réputé dépasser les réalisations du type de celles d'un Gershwin (1898-1937) qui n'aurait pas écouté de Debussy (1862-1918)*, sort régulièrement son album dit nouveau. Passé de Yes et des versions sans âme de Brahms (1833-1897) aux "hénaurmes" emprunts à Georges Bizet (1838-1875) des "femmes d'Henri **VIII**", des reprises caricaturales de Peer Gynt de Grieg (1843-1907) dans une adaptation de Jules Verne (1828-1905) qu'on a décrite comme un choeur de pucelles doublé d'un récitant à voix d'opérette sur trame de rock anémique **, l'enfant prodigue prodige de Yes (bref, il y retourne) s'était payé un Merlin l'Enchanteur honky-tonk et un flirt avec Franz Liszt (1811-1886) et donc, l'un des plus pertinents critiques européens, J.M. Bailleux, parlait d'illusion dérisoire de la culture où tout n'est qu'apparente difficulté, trompe-l'oreille du rock symphonique, de la frime ***. Cette fois-ci, ce sont les jeux d'hiver d'Innsbruck, un titre et une pochette tout-à-fait pompiers, mais une performance surpenamment habile dans la veine habituelle, ce qui est loin de signifier le génie pour notre vaillant collectionneur d'automobiles de luxe (il en possédait 19 il y a deux ans****). On retrouve encore des rafistolages sauce XIXe siècle, tel cet "After the ball" qui n'est ni plus ni moins qu'une imitation mièvre du "Liebestraum" de Liszt (1811-1886) dont la version de Georges Thill, ténor fameux des années 1934/1949 (d'ailleurs venu au Stadium de Montréal au déclin de sa carrière, peu après la guerre) est sans doute le 78 tours de Columbia dont vous ignorez le plus l'existence. La texture est presque toujours familière, à mi-chemin de Vangelis et d'Emerson, en naïf, ça swingue par bouts, le son des synthés est commun, Wakeman a des mille-pattes dans les doigts, wow wow yeah yeah shoo-bi-doo! Ses doigts sont plus brillants que lui, définitivement, et finalement c'est un album le fun parce que grotesque, ridicule et virtuose. Mais de grâce, sortez-vous de la tête que c'est un génie ! Ce n'est qu'un plagiaire pour sans-culture abusés. Mais les géniaux joyaux de "Close to the Edge" et de "Tales..." ? direz-vous. Il a pas fait exprès, pour lui ce sont des erreurs, des erreurs mes chers amis.

* : Rock & Folk 86, mars 74, pages 34/35
** : Best 68, mars 1974, page 10
*** : Rock & Folk 102, juillet 75, page 57
**** : Circus, vol. 9, no. 4, janvier 75, page 50.

CLODOMIR SAUVE

→

Salut ben.

Mais tout de même, pauvre Mainmise, me semble que vous êtes passés à côté de la track. C'est pour le disque de Gabriel — Oui, c'est pas ben grave, mais me semble que vous avez dit des choses méchantes sur son compte. Okay, je connais peut-être pas les derniers développements de la musique, mais je trouve son disque pas mal au-dessus de la moyenne. Loin d'être monotone. A bright new career. Si CKGM est débile, pourquoi endosser ce qu'ils pensent ? Si Gabriel est parti de Genesis c'est peut-être que ça devenait trop grosse machine pour lui (cf Melody Maker décembre ou janvier 75-76). C'est un homme qui prend des chances et qui se respecte. S'il était un mythe et s'il est une idole, c'est pas de sa faute, mais plutôt de celle de ceux qui l'écoutent et qui ne savent pas comment le prendre. Si le gars qui a écrit la critique (c'était vraiment ça) a été déçu, est-ce que c'est la faute de Gabriel ou plutôt le fait qu'il s'attendait à quelque chose qu'il n'a pas trouvé ? Pis à part ça, est-ce que Fripp est obligé de s'en tenir à une seule façon de jouer ? Tout de même, souvenez-vous de Dylan, le monde lui a jeté de la bouette souvent, quand il faisait quelque chose que les gens ne comprenaient pas. Avec le temps, ils ont fini par comprendre. Enfin, j'espère. J'espère que ce sera la même chose pour Gabriel. Il cherche et mentalement, il est sur la bonne voie. Scusez-moi de tout ça, mais y a quelque chose au fond de moi qui m'a fait répondre, peut-être pour équilibrer les deux éternels plateaux. Salut.

René Michaud

Réponse amicale

Salut mon vieux, je suis bien d'accord pour les autres opinions, chacun ses critères esthétiques. Chacun, chez nous, est responsable de ses textes, il n'y a pas de quoi rendre tout le Mainmise pauvre. Je t'avoue bien sincèrement que la méchanceté n'est pas tout-à-fait le feeling qui m'anime en faisant mes critiques mais c'est secondaire. Je n'ai jamais écrit endosser l'opinion de CKGM dans mon texte, à plus forte raison si je spécifie trouver ça débile; j'apprécie l'honnêteté intellectuelle. D'un GABRIEL qui est produit par ce notoire caïd du show-business U.S.A. qu'est Bob EZRIN, producteur de KISS, d'ALICE COOPER, de STEVE HUNTER, je n'oserais pas penser qu'il fuit la grosse machine; question de goût sans doute ! Quant au Melody Maker (la citation paraît bien) ce n'est pas tout-à-fait décembre ou janvier (j'apprécie la précision) mais, ma collection faisant foi, les numéros du 16 et 23 août 1975, le truc a fait deux fois la une... comme quoi, mon vieux, ça arrive à tout le monde de passer à côté de la track. Je dirais plutôt que je n'attendais pas ce que j'ai trouvé, j'estime qu'on ne peut pas parler d'un artiste en faisant abstraction de ses antécédents, leur analyse est même essentielle. Si Fripp ne joue pas de sa manière unique on ne peut plus personnelle, noyé par Hunter, n'est-ce pas au contraire très valable de signaler à ceux que ce nom sur cette pochette pourrait tenter qu'on ne l'y reconnaît pas ? Le problème, tu vois, c'est que Dylan ne se fait pas traîner par des porteurs dans ses shows. A part de ça, ça a bien du bon sang, merci pour le feed-back.

Clodomir Sauvé

SUPERTRAMP
"Even in the quietest moments"
A&M SP4634



Je ne veux pas contredire personne, mais nous avons affaire ici à un groupe qui a failli devenir un classique de la hot music contemporaine. Un beau son commercial mais inventif. Des influences multiples bien maîtrisées et de solides compositeurs. Avec "Crime of the century", leur premier album paru en Amérique du Nord, on avait affaire à un groupe mûr et en contrôle de son produit. "Crisis, what crisis" confirmait ce "sound" particulier comme n'étant pas le produit du hasard. Cependant, avec cette nouvelle parution, Supertramp s'essouffle et se borne à réutiliser des recettes éculées qui lui ont déjà apporté le succès. Mais ça manque de souffle, ça donne dans le vide et ça n'évite vraiment pas la redite. C'est un disque qui respire l'ennui qu'on a eu à le faire. Les voix semblent fatiguées, les instrumentistes s'égarent lamentablement (je pense surtout à Rick Davis aux claviers et à Robert Benberg à la batterie) et ce qui était un sound serré et précis n'est plus qu'un décevant pastiche des produits précédents. Même la production autrefois si achevée est ici confuse et nous laisse un son mou, tiédasse, sans attaque.

"Give a little bit" qui commence la face 1 voudrait être trépidant, pesant, mais il y a un dime qui manque, une énergie désaturée et ce malgré les efforts vocaux de Roger Hodgson. "Lover Boy" le suit utilisant la formule achétypale de Supertramp qu'est l'intro en piano-rag suivie d'une entrée de la section rythmique en phrasé haché... mais ça ressemble presque à une "méthode Supertramp" suivie dans le manuel d'instructions.

"Even in the quietest moments" est vide et sans entrailles, malgré un texte qui se voudrait plein d'images. Seule "Downstream" a un intérêt quelconque, probablement à cause de sa simplicité de blues au piano seul qui m'évoque Tim Hardin.

L'autre face n'est guère plus encourageante. "Baba Jo" commence bien avec son harmonie dépouillée et sa mélodie étrange mais après huit mesures on retombe dans les recettes de cuisine... "From now on" : toujours le rage de piano... j'ai l'impression de réécouter le premier côté. Mais c'est surtout avec "Fool's Overture" qu'on sent l'indescriptible confusion qui règne au sein du groupe. Cette pièce de dix minutes, le groupe la mijotait depuis longtemps, trop longtemps peut-être. On y retrouve de tout, mélangé et réchauffé dans une casserole sans fond... des séquences à la Tangerine Dream... des envolées de mellotron... du vent cosmique... une chorale, etc. On a même fait appel au Paul Mauriat électrique Michel Colombier pour les orchestrations... Il n'a su que gâter une sauce déjà trop chargée d'assaisonnements et pas assez de fond... Il y a bien sûr dans les textes de ces grands thèmes humanistes cosmiques chers au pop progressif anglo-saxon. Le tout est confus, souvent pompeux et n'apporte rien que beaucoup de vent dans un ballon déjà trop gonflé de vide.

Supertramp est un groupe qui s'essoufle déjà à l'adolescence et c'est triste à voir, encore plus à entendre.



D'UNE TRANSPARENCE DE LUNE LA DIAPHANE DIANE DUFRESNE

Avant de commencer à chanter **La main de Dieu**, elle feint de se déshabiller devant un miroir-paravent. Les lumières s'éteignent. "Je suis seule dans le noir de ma chambre et je me demande si Dieu existe... Soudain, je sens une main se poser sur moi... Est-ce la main de Dieu ? Ou ta main ? Ou ma main ?", chante-t-elle d'une voix langoureuse, amoureuse, d'une voix d'une force extraordinaire qui la fait rejoindre d'un coup Piaf et Joplin. Car en scène Diane Dufresne nous emmène beaucoup plus loin que dans le trip violent de la gars de bicycle, beaucoup plus loin encore que dans **L'homme de ma vie**, dans son intimité de femme qui se donne au public comme on se donne à une amant. Les yeux fermés (pas ceux de Ginette Reno). La main de Dieu n'est pas venue ? Qui sait ? Une boule de cristal lance aux quatre coins de la salle une grande pluie d'étoiles (tiens! tiens! trois vers...!). La boule s'éteint. Surgit un jeune danseur nu dont les jeux seraient ceux d'un jeune faune doublé d'une marionnette. Quel plus beau cadeau qu'un ange qui passe ? Il y a encore dans le spectacle ce moment où Diane Dufresne chantant au téléphone à un interlocuteur imaginaire **Mon p'tit boogie woogie** tandis qu'une petite fille dans un twist en faisant de la lipsing, après avoir tiré sur la scène un bicycle à la roue-avant géante. Un autre moment qui m'a fait flipper, c'est celui où en chantant **Laissez passer les clowns**, le Dufresne remonte son long escalier blanc illuminé pour aller se maquiller en clown. On reçoit ici clairement ce qu'on pouvait manquer sur le disque. Nous sommes tous des clowns, et l'histoire n'a pas nécessairement à être vraie si elle est belle. Apparences que ces images que nous lance la Dufresne, comme des flèches douces ? Transparence. Celle d'une femme qui se regarde dans son miroir, s'y perd, s'y trouve, s'y cherche en tous cas et lance, dans l'espoir d'y rencontrer l'autre, des signes; puis, s'étant mise à nu, disparaît comme un Pierrot lunaire. Ce texte fut écrit en plein coup de pleine lune et je n'en changeai pas un mot après avoir vu le spectacle une deuxième fois.

Le petit bizarre

ALICE COLTRANE
Radha Krsna Nama Sankirtana
Warner BS2986

Déjà le titre est tout un programme, et une mise en garde. La veuve de John Coltrane a pris sérieusement le sentier des Indes. Ce qui a autrefois été une grande dame du jazz contemporain vieillit mal et porte des scapulaires pour éviter l'enfer. Des pièces sans intérêt en trois accord soutenant une chorale brahmane qui psalmodie les mantras traditionnels. Sauf "Om nama sivaya", tentative de musique minimale qui peut valoir la première écoute, tout le reste est réservé à la communauté en sari de Montréal.

HALL AND OATES
No goodbyes
Atlantic SD18215

Le nouveau duo "hot" du pop commercial AM-FM a décidé de ne pas se forcer pour se libérer d'un contrat de disque. Cela nous donne un "greatest hits" composé de quatre 45- tours (côté B inclus) et deux pièces inédites (et qui auraient dû le rester). Pour ceux qui n'ont pas entendu les 45-tours, disons que les arrangements vocaux sont bien faits, que la production d'Arif Mardin (le producteur vedette du blue-eyed soul de Détroit) se sent et... que ça se danse.

THE LISA HART BAND
Starwatcher
Rising RLLP 104

Un groupe de Toronto-Montréal dirigé par une chanteuse qui, si elle ne casse pas des briques, utilise bien ses deux octaves. En dehors de ça, c'est très canadien anglais, dans la lignée des "Heart April Wine" avec une bonne production commerciale. Ca devrait jouer à la radio bientôt...

WIZARD'S CONVENTION
PPL-1-8118

Quelques requins de studio se réunissent autour d'Eddie Hardin, un raté sympathique de la scène musicale londonnienne qui a tout plein de tunes qui n'ont jamais servi. On appelle quelques membres de Deep Purple, de Manfred Man, ou Ten Years After égarés entre deux changements de personnel; on met leurs noms sur la pochette (ça fait vendre) et on enregistre le plus infâme amas de pièces sans style et sans âme... A proscrire.

FOR THE COS OF JAZZ
Capitol ST-11589

Du jazz, ça !? Quelques jeunes noirs fiers d'avoir joué avec Herbie Hancock ou Herbie Man ou Rolland Kirk qui s'essaient dans le funky... mais le batteur n'a qu'un bras, le pianiste est épileptique, le saxophoniste fait de l'asthme... des noirs gris pâle.

Marc Desjardins

→

Claude Lafrance

CLAUDE LAFRANCE
*UNE BELLE SOIREE / KD 918

Un argument particulièrement dangeureux et débilement dévastateur consiste a penser comme "rétro" ce qui est en fait u pur miracle historique comme vous pourrez en juger. Si des Gens du Présent joue des Tounes du Passé, on a le choix de penser que c'est du Présent qui rétrograde et régresse au Passé ou de penser que du Passé a envahi SON Futur, et que si vous avez jamais essayé le truc à jeun vous constaterez comme tout laboratoire conséquent que c'est tout simplement impossible. Mais comme c'est là quand même, le trip est gracieusement gratuit.

Je revenais d'un concert du groupe BARDE (à la Bibliothèque Nationale). C'avait été du pur bijou de musique celtique et québécoise jouée par six instrumenteux acoustiques; des veillées lointaines couvrant trois millénaires ont dansé devant nous. Charmes et arabesques et ces maudits ptis rythmes carrés qui ensorcellent le corps. En rentrant, on met le disque de CLAUDE LAFRANCE, et ça recommence. Pas que Lafrance et le groupe solide de musiciens qui l'accompagenent fasse du doux-rock celto-kébékoi, mais il a ce délicieux feu au cul qui est la marque du celto-swing et qu'on allumait annuellement aux feux solsticiels de la St-Jean et qui npus ramènent beaucoup plus loin que nos quatre siècles.

La qualité du disque de Lafrance est telle qu' il se distingue immédiatement comme le récent CANO. Tout est dans le traitement que Lafrance donne à un matériel et une inspiration essentiellement québécois et traditionnels. On l'imagine volontiers a mi-chemin entre le lyrisme à la fois nostalgique et symphonique de



"une belle soirée"

Louise Forestier et ce que le rock britannique a fait de mieux dans le traitement rythmé de leur folklore médiéval et élizabethain. On le sent immédiatement dans l'allure du premier morceau "De bon matin" où la batterie d'Andre Leclerc se bastringue à la limite de l'enfargement contrôlé.

La présence de Louise Forestier (à la vocale de "Une belle soirée", "Ben assis" et "Les cuillères" et aux paroles des deux dernières) confirme le sentiment que Lafrance est un Forestier masculin mais sans la douleur secrète et le romantisme assumé. J'étais pourtant prêt à les trouver mais Lafrance y échappe par une naiveté assumée aussi. Dans "Une belle soirée", un couple espiègle (et éternel) se contre-répond,

"C'que cé que j'mettrai pas
Ca va être ma mie qu'ié enragée"

Un des plus beaux et réussis morceaux du disque, "Les cuillères" où le rythme vlimeux des violons galopent a flot, ces paroles (de Forestier) :

Le bonheur en robe de chambre
Joue d'la cuillère/ dans les escaliers.

Sur le premier côté, deux adaptations folkloriques, une chanson de G. Langford "Le tour des maisons" et une de Laurence Lepage "Marcoux Labonté".

Mais c'est le deuxième côté qui est nettement supérieur et où on découvre le superbe musicien qu'est Lafrance. La face débute avec un instrumental "Troubadour" qui est peut-être ce qu'il y a de plus réussi sur le disque et où les sonorités étincelantes et lancées dans l'espace font tourner la tête à tous ceux qui sont présents. C'est si superbe qu'on le remet immédiatement. Mon âme, elle a envie de s'envoler. (Je suis sûr que ce morceau a un pouvoir thérapeutique et peut guérir des maux d'âmes. Pommade heptade.)

"Ben assis" déploie les ailes des saisons et c'est la gageure réussie d'avoir éviter la plus petite poussière de nostalgie qui recouvre généralement ce genre de ballades. Et c'est l'assaut rythmique de "Les cuillères" qui devrait devenir un classique. Le tout terminé par deux très courtes digressions sonores qui viennent se montrer la fraise comme deux arrières-pensées amusantes.

Avec ce disque, Claude Lafrance émerge comme un des grands musiciens du Québec, avec une sensibilité et une inspiration égales au traitement sonore, et un sens solide du rythme.

Georges K.

MAHOGANY RUSH
* WORLD ANTHEM / CBS 34677

L'avant-dernier album de Mahogany Rush, le IV, avait définitivement placé le groupe sur la carte musicale des groupes sérieux. La question se posait-elle ? La question se pose toujours avec les groupes Heavy Rock, parce que le Heavy Rock, voyez-vous Virginie, c'est très fort, c'est très garroché, ça vend beaucoup, ça plait aux jeunes, ah les osti d'jeunes, et DONC ça ne peut pas être sérieux. Qui oserait, ne serait-ce qu'une seconde, penser que Grandfunck Railroad (by the way oussé kisont euzôt) pourrait être un groupe *sérieux* ? Ca ne se fait pas, Virginie, absolument pas et allez vous recoucher.

Donc le IV avait rassuré ceux qui avaient à l'être. Les autres le savaient depuis les premiers, le 3e surtout soulignant une profondeur d'inspiration et de force qu'il est rare de rencontrer dans ce genre rock, une fois passés les effets-surprises.

J'étais curieux de ce qu'un 5e album pouvait ajouter. WORLD ANTHEM ne déçoit pas. Le "voyage" cosmique entrepris dans le IV continue ici et débouche sur une déclaration dont l'ampleur (voir titre) fait de ce disque une IXe Symphonie rock. Du moins au niveau de l'intention. Mais Marino a eu la sagesse et l'instinct de ne pas structurer son album sur cette base et de défigurer ainsi son thème. Le grandiose, qui est une des marques les plus sûres du groupe, a cette inévitable propriété qu'il risque continuellement de verser dans le grandiloquent; il faut une retenue adroitement réfléchie pour l'en empêcher.

On sent bien que Marino (qui fait quasi tout, musique, paroles et production) se contient. Comme assagi presque. La percée, ici, se fait en profondeur. On sent une nouvelle maturité dans le traitement qui est devenu plus austère, plus maîtrisé. On sent une économie d'effets qu'augmente une certaine brièveté et concision dans les thèmes. Il n'est pas rare de voir chez les grands solistes ou instrumentalistes-étoiles cette maturité accrue qui perce dans le traitement de leur matériel.

Mais le matériel musical n'a pas changé et il ne pourrait en être autrement. Toujours le même rythme lourd et décidé, toujours cette progression symphonique à la bulldozer (comme dans "In my ways"), toujours ces envolées, ces rebondissements, ces courses, ces éclats qui donnent l'impression de folle bande dessinée. Marino est un magicien de la guitare et sa dextérité et son invention harmoni que sont intactes.

Si le matériel musical n'a pas changé et si le traitement s'est densifié, les idées elles, car Mahogany Rush fait du rock métaphysique (longue note : du reste, il existe peu de groupes rock qui fassent du rock métaphysique, si on exclut les groupes délibérément philo-orientales; il y a Moody Blues, quoique diront certains... qu'ils le disent; il y a, et là c'est très personnel comme jugement, Trafic et Strawbs. Comment reconnaitre qu'un groupe fait du rock métatruc ? Virginie, voulez-vous bien aller vous coucher.), les idées, donc, de MR, ont amplifié, et amplifié au point de se présenter en tant qu' "hymne mondial". Je ne peux qu'admirer le courage de Marino d'avoir phrasé l'énormité d'une "fraternité universelle" où tous "chantent comme un et portent leur coeur vers tout ce qui est bien". Et l'audace d'en appeler à Dieu ou plutôt au mot Dieu. Ne se fait pas. Il le fait. Koudon.

Mais ça n'est pas si simple. Je veux dire combien de groupes heavy-rock inclue Dieu dans leur bazar sans immédiatement s'exposer au ridicule mortel. Je me fous que vous croyiez en Dieu ou non. La question n'est pas là. La question est comment allez-vous sortir le mot Dieu à une convention de motards. Question de prix, répondront les plus réalistes, car tout a un prix. Donc, il faut payer le prix, et ici le prix se paie en décibels et en guerriers terribles.

Ce qui nous amène à la pochette. Un guerrier quasi-nu à la longue chevelure flottante, ailes au dos et lance magique au bout du bras, chevauche la planète Terre zoomant dans l'espace sidéral avec l'allure enlumièrée d'une comète. Le retour du dieu vengeur ? Horus sur le sentier de la guerre sainte ? Le retour de l'Enfant-rocker, angélique et doux, protecteur et terrible. C'est ça, un ange terrible. Le contraste sert de prix. Un prix du reste dont le passé porte tout le poids comme en témoignent ces paroles de l'Hymne Mondial : "Pour tous ceux qui essayèrent, combatirent et moururent".

La première face est superbe et éclipse la deuxième où se trouve pourtant le morceau titre, "World Anthem". Dans "Requiem for a sinner", "Hey little lover" et surtout "Borken Heart Blues" et "In my ways", le groupe fait une superbe démonstration de sa cohésion rythmique et de sa densité éclatée (oui Virginie, c'est possible). Comme toujours, Paul Harwood à la basse et Jim Ayoub à la batterie sont superbes. Ayoub étonne à chaque fois par ce style "propre" qui fait si lourdement défaut dans le Heavy Rock.

Je me demande l'effet que le message mystique de Marino, accouplé à une musique si essentiellement heavy, a sur les jeunes anglo-saxons de la belle province, qui doivent, comme tous les jeunes anglo-saxons nord-américains, osciller entre les deux modèles du motard anarchiste et du playboy riche. Une autre fois, Virginie.

Georges K.



AU MILORD

Milord en haut au Palais d'or

Long John Baldry
$5.00
spectacle d'au moins 2 heures
15-16-17-18 mai

Milord en bas

Rough Trade
La réponse de Toronto à la révolution bisexuelle
17-18-19-20-21-22 mai

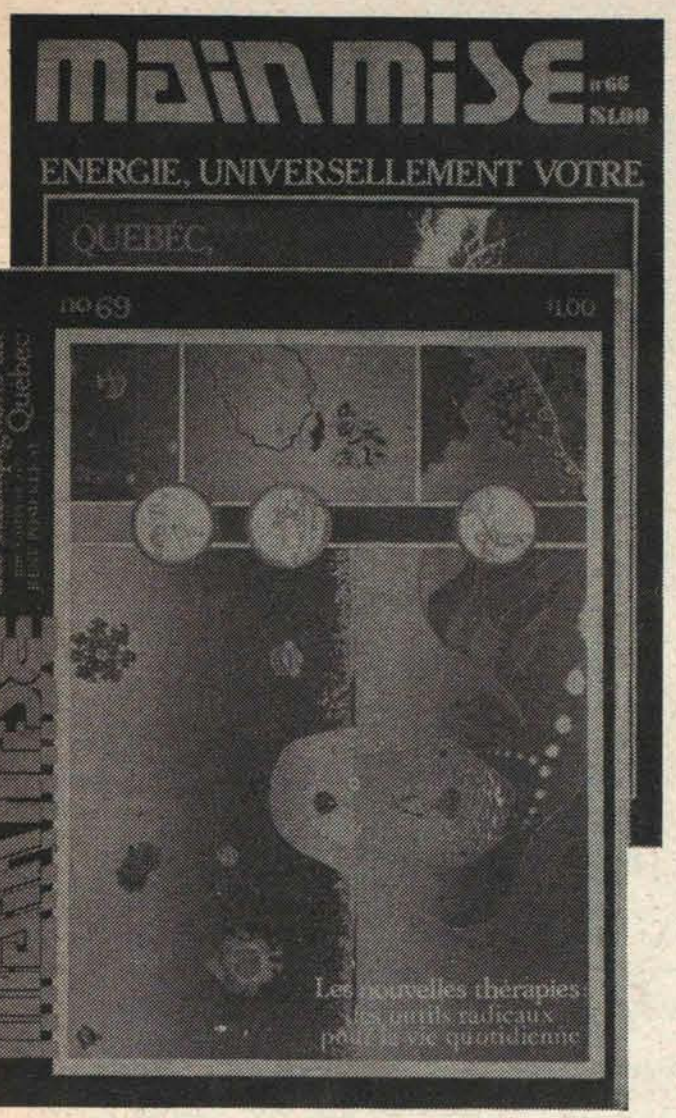
Milord en bas

Sonny Terry & Brownie McGee
2-3-4-5 juin

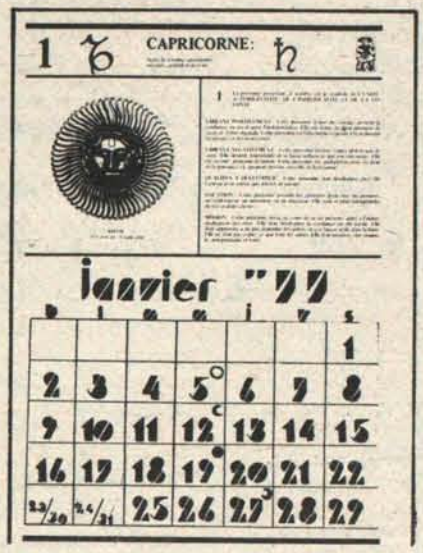
on parle aussi de :

Ritchie Havens
PFM
Brand X
Lenny White

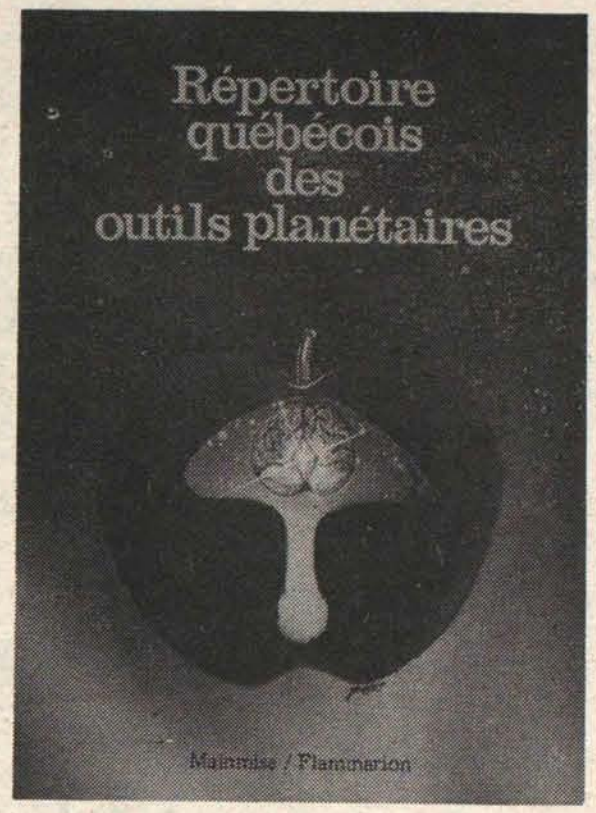
1224 STANLEY, MTL







Soyez-en aussi fiers que nous.







BON DE COMMANDE

NOM.....

ADRESSE.....

VILLE..... CODE.....

☐ Je désire m'abonner à Mainmise · **Ci-joint $10 pour un an** (étranger $12.50) - $18 pour 2 ans (par avion à l'étranger, doubler le prix)

☐ Je désire m'abonner à Baloune. Ci-joint $10 pour 6 numéros. (étranger $12.50) - $18 pour 12 numéros (par avion à l'étranger, doubler le prix)

☐ Je désire recevoir LE CALENDRIER NUMEROLOGIQUE 1977 Ci-joint $2.25

☐ Je désire recevoir LE JARDIN NATUREL de la Mère Michel. Ci-joint $9.95

☐ Je désire recevoir le Répertoire québécois des outils planétaires. Ci-joint $10

☐ Je désire recevoir le Manifeste alternatif Ci-joint $5.55

☐ JE VEUX TOUT (les 6 publications) Ci-joint $42.50

☐ Je désire publier l'annonce commerciale suivante (au plus 25 mots). Ci-joint $5.00

Remplir le bon de commande et envoyer un chèque ou mandat postal à :
MAINMISE - 1591 St-Denis Montréal



TITRE: LE CHASCH
Auteur: Jack Vance
série: le cycle de Tschaï
No: 721 édit.: J'ai lu -



TITRE: LE WANKH
Auteur: Jack Vance
série: le cycle de Tschaï
No: 722 édit.: J'ai lu -



TITRE: LE DIRDIR
Auteur: Jack Vance
série: le cycle de Tschaï
No: 723 édit.: J'ai lu



TITRE: LE PNUME
Auteur: Jack Vance
série: le cycle de Tschaï
No: 724 édit.: J'ai lu -

LES SOUS-HOMMES SONT LE REMUGE ET

LE DECHET DES HOMMES-CHASCH.

CERTAINS D'ENTRE EUX DEVIENNENT LES CLIENTS DES DIRDIR.

LES HOMMES VERITABLES VIENNENT DE ZOOR,

LE MONDE DES CHASCH.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DU QUÉBEC
1700, RUE SAINT-DENIS
MONTRÉAL 18